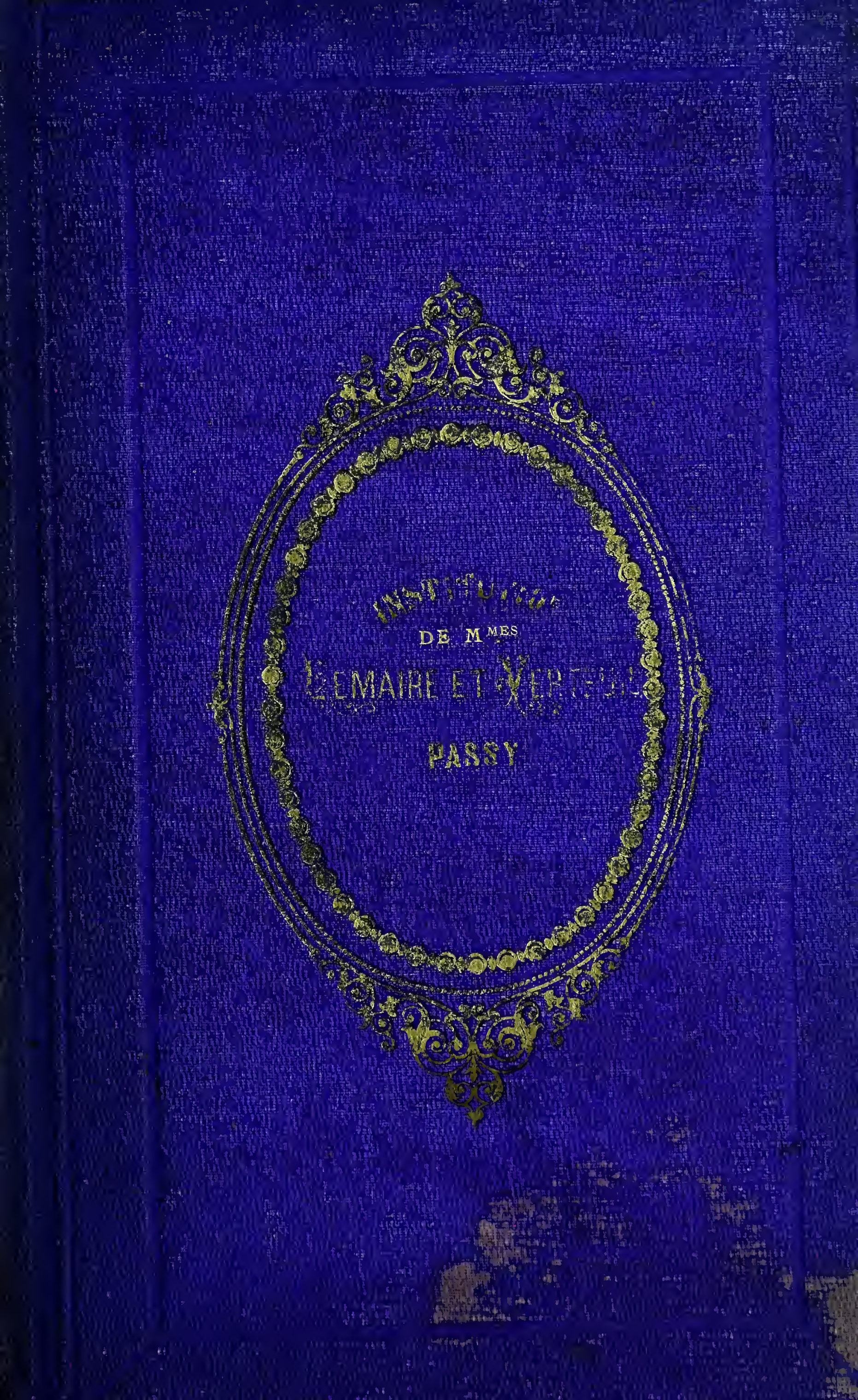

DE Mmes
LEMAIRE ET
PASSY


224/3

INSTITUTION

DE

Mmes LEMAIRE & VERTEUIL

Rue de la Tour, 72. à Passy.

DISTRIBUTION DES PRIX

1 CLASSE 2 — DIVISION.

1 Prix d'histoire, français, littérature

Mérité par Mlle Augusta Stephenson

Ce 12 Août 1861.

L. Lemaire

A. Verteuil

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

—

3e SÉRIE IN-8o



Une escadre française s'empara,
après un bombardement de quelques heures, de la forteresse
de Saint-Jean-d'Ulloa (1838).

EXCURSION

D'UN TOURISTE

AU MEXIQUE

PENDANT L'ANNÉE 1854

PUBLIÉE

PAR JUST GIRARD

NOUVELLE ÉDITION



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1863

EXCURSION

D'UN TOURISTE

AU MEXIQUE

CHAPITRE I

Introduction. — Arrivée à Vera-Cruz. — Souvenir du débarquement de Cortez. — Saint-Jean-d'Ulloa. — Expédition de l'amiral Baudin. — Récit d'un vieux marin. — Ce que coûte la gloire. — L'île de *los Sacrificios.* — Aspect de Vera-Cruz. — La fièvre jaune. — Promenade à travers la ville.

« De toutes les parties de ce vaste empire qui reconnaissait autrefois l'autorité de l'Espagne dans le nouveau monde, aucune ne peut être comparée au Mexique pour l'intérêt et l'importance, soit que l'on considère la variété de son sol et de son climat, ses inépuisables dépôts de richesses minérales, son aspect grandiose et pittoresque, ou le caractère des anciens habitants, qui non-seulement surpassaient de beaucoup en intelligence les autres races de l'Amérique du Nord, mais nous rappellent encore par

leurs monuments la civilisation primitive de l'Égypte et de l'Hindoustan; soit enfin qu'on se retrace les circonstances particulières de la conquête, circonstances aussi héroïques, aussi romanesques que toutes les légendes de chevalerie imaginées par les poëtes italiens ou normands (1). » C'est par ces paroles qu'un écrivain américain justement estimé, M. Williams Prescott, commence l'histoire qu'il a publiée sur la conquête du Mexique par Fernand Cortez. Ayant aussi à parler dans cette relation d'une simple excursion à travers l'ancienne patrie des Aztèques, et de l'étendue de cet empire, et des riches productions de son climat, et des mœurs de ses anciens et de ses nouveaux habitants, et même parfois, quand l'occasion s'en présentera, des souvenirs chevaleresques de la conquête, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'emprunter les expressions de l'historien américain, afin de donner à mes jeunes lecteurs une idée de l'intérêt qui s'attache au sujet dont je vais les entretenir. Aussi je reconnais humblement d'avance que si mon récit ne parvient pas à exciter cet intérêt, ce sera, non la faute du sujet, mais la faute de l'auteur.

(1) *Histoire de la Conquête du Mexique,* par Williams H. Prescott, publiée en français par M. Amédée Pichot, 3 vol. in-8°; 1846.

Sans autre préambule j'entre en matière.

Au mois de janvier 1854, M. Rouger, riche négociant parisien, me proposa de l'accompagner au Mexique, où il avait à régler d'importantes affaires de son commerce. Il était persuadé d'avance de mon consentement; car il connaissait ma passion pour les voyages, et de plus le désir que j'avais de visiter ce pays, le seul à peu près de l'Amérique que je n'eusse pas encore parcouru. En effet, j'acceptai sa proposition avec empressement; mes préparatifs furent bientôt faits, et le 25 février nous nous embarquâmes au Havre sur un navire en partance pour la Havane et Vera-Cruz.

Je ferai grâce à mes lecteurs des incidents d'une longue traversée, entremêlée de coups de vent et de calmes, de relâches aux Canaries et à la Havane, et d'un terrible *norte* (1) qui nous assaillit à notre entrée dans le golfe du Mexique; je les transporterai directement avec moi à Vera-Cruz, où nous débarquâmes heureusement le 21 avril 1854.

C'était à pareil jour (21 avril 1519) que, trois

(1) Les Espagnols et les Hispano-Américains appellent *los nortes* les vents du nord-ouest qui soufflent dans le golfe du Mexique depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au printemps. Ces vents occasionnent de violentes tempêtes, qui rendent la côte inabordable pendant presque toute cette saison.

cent trente-cinq ans auparavant, le futur conquérant du Mexique opérait sa descente avec toutes ses forces sur cette même plage alors déserte, et n'offrant qu'une vaste plaine sans autres ondulations que les monticules de sable amassés par le souffle constant du *norte*. Le souvenir de cet anniversaire fit naître en moi des sensations que je ne saurais décrire. Je me représentais cette figure héroïque de Fernand Cortez, au milieu de cinq cents aventuriers, débarquant sans hésitation sur cette terre inconnue, et de là s'avançant avec cette poignée d'hommes mal armés à la conquête d'un puissant empire. Je me peignais l'étonnement réciproque éprouvé par les Espagnols et les Mexicains : les premiers, ne pouvant se lasser d'admirer ces richesses étalées à profusion devant eux, ces costumes, ces ornements, signes d'une civilisation inconnue jusqu'ici sur tous les rivages du nouveau monde où les Européens avaient abordé depuis sa découverte ; les seconds, contemplant avec une sorte de terreur religieuse ces êtres qu'ils prennent pour des demi-dieux, arrivés sur des maisons flottantes des contrées où le soleil se lève, ces êtres qui tiennent la foudre dans leurs mains, ou qui se font obéir par des monstres qui les transportent avec la rapidité des vents partout où ils veulent aller.

A ces anciens souvenirs s'en mêlaient d'autres plus récents que m'inspirait la vue de Saint-Jean-d'Ulloa (1), de cette forteresse dont la construction coûta tant de millions à l'Espagne, et qui passait pour imprenable aux yeux des Mexicains, parce qu'elle était défendue par cent quatre-vingt-cinq pièces de canon; ce qui n'a pas empèché une escadre française commandée par le contre-amiral Baudin de s'en emparer après un bombardement de quelques heures (1838). Je regardais avec orgueil ces fiers remparts portant encore, après seize ans, la trace des boulets français et de la juste punition infligée au gouvernement mexicain pour les exactions commises au préjudice de nos compatriotes établis dans ce pays.

Un ancien marin qui se trouvait sur notre navire, et qui avait fait partie de l'expédition, me donnait des détails sur ce brillant fait d'armes, pendant que nous avancions lentement et avec prudence à travers les récifs, jusqu'à l'endroit fixé pour notre mouillage.

« Voilà, me disait-il en me l'indiquant du

(1) *Ulua!* est le premier cri qu'entendirent les Espagnols en mettant le pied sur le sol mexicain : telle est l'origine du nom qu'ils donnèrent plus tard à ce fort, appelé par eux *San-Juan-d'Ulua*, ou *d'Ulloa*.

doigt, la place où étaient embossées les trois frégates *la Néréide*, *la Gloire* et *la Médée;* ici, dans cet étroit chenal, se trouvaient deux bombardes; plus loin, trois corvettes stationnaient hors de la portée du canon pour observer la direction des boulets et faire, à l'aide de signaux, rectifier le pointage, tandis que la *Créole*, montée par le prince de Joinville, se tenait sous voiles, voltigeant çà et là, prête à se porter sur les points où sa présence serait jugée nécessaire.

« Quand le signal d'ouvrir le feu se fit entendre, continua mon vieux marin, vous ne sauriez vous figurer, Monsieur, l'infernal bacchanal qui se fit alors; il y avait de quoi en rester sourd pour toute sa vie. Cent pièces de canon, sans compter nos bombardes, tout cela tirant de volée, foudroyaient le fort, qui de son côté ripostait vivement avec ses deux cents bouches à feu; les échos du rivage renvoyaient le bruit de l'effroyable canonnade, ce qui formait un roulement continuel comme si tous les tonnerres du ciel avaient été déchaînés. Mais voilà qu'au bout d'une heure de cette épouvantable musique une détonation plus terrible encore, et dominant le bruit du canon, se fait entendre : on ne savait ce que cela voulait dire, et nous nous regardions avec étonne-

ment, quand tout à coup nous voyons s'élever dans les airs comme une trombe de feu, de fumée, de pierres, de canons, d'affûts brisés et de lambeaux sanglants de corps humains; nous reconnûmes aussitôt que c'était la tour du Cavalier qui venait de sauter, en même temps que le magasin à poudre et le parc à bombes.

« A compter de ce moment, le feu des Mexicains se ralentit de moment en moment, tandis que le nôtre continua toujours aussi vif jusqu'à la nuit. Le matin, nous nous apprêtions à recommencer la danse; mais les Mexicains en avaient assez, et avant que le soleil fût levé, ils envoyèrent un parlementaire pour dire à l'amiral qu'ils mettaient les pouces. Une heure après, le pavillon français flottait sur les murailles du Gibraltar américain, comme ils l'appelaient, et notre petite escadre le saluait avec enthousiasme. »

J'avais écouté avec un vif intérêt le récit du vieux loup de mer, et mon imagination me représentait la scène terrible et grandiose qu'il essayait de me peindre dans son style *gaillard d'avant*, quand M. Rouger, mon compagnon de voyage, qui avait aussi écouté attentivement le vieux matelot, me dit en me frappant amicalement sur l'épaule : « C'est beau, la gloire, mon ami; mais ça coûte cher.

— Quoi! m'écriai-je presque indigné, allez-vous faire le compte par *doit* et *avoir* de ce qu'a produit et de ce qu'a coûté une expédition aussi brillante et aussi glorieuse?

— Non, non, mon cher Gaston, me répondit-il en souriant; quoique négociant, je ne le suis pas encore au point de ne voir dans une entreprise telle que celle-ci qu'une affaire commerciale, dont les résultats purement matériels doivent être balancés par un compte de profits et pertes établi en francs et centimes, sans faire entrer dans l'actif l'honneur national et la gloire militaire; je sais qu'il y a des guerres tellement justes, tellement commandées par l'honneur d'une nation, que, quand même elle aurait d'avance la certitude de succomber, elle devrait s'y engager sans hésiter; et la guerre que la France a faite au Mexique était de cette nature. Depuis longtemps il n'y avait plus dans ce pays de sécurité pour nos nationaux; on les rançonnait, on les pillait, on les massacrait ouvertement et impunément sous les yeux des autorités mexicaines, témoins et souvent complices de ces infamies. Je puis vous parler savamment de ces faits, car moi-même j'en ai ressenti le contre-coup, et l'un de mes associés et de mes amis en a été la victime. Cette guerre était

donc juste et nécessaire, et si l'on pouvait adresser un reproche à la France, ce serait d'avoir usé de trop de longanimité et de loyauté dans toute cette affaire; mais n'en est-il pas moins vrai, et c'est ce que j'ai voulu vous dire tout à l'heure, que dans les guerres les plus justes et commandées par la plus impérieuse nécessité il y a des pertes bien autrement sensibles, bien autrement irréparables que des pertes d'argent. Tenez, poursuivit-il d'un ton triste et en poussant un profond soupir, tournez les yeux de ce côté: apercevez-vous à environ quatre kilomètres au nord-ouest de la forteresse une petite île basse, au milieu de laquelle s'élève une pyramide en pierre?

— Oui, répondis-je: n'est-ce pas l'île, ou plutôt l'îlot de *los Sacrificios* (1)?

— Précisément: eh bien, c'est là, autour de cette

(1) Ce petit îlot à base de coraux, de madrépores et de sable apporté par les vents et les marées, présente une surface aride et rocailleuse; on y remarque quelques roseaux jaunis par un soleil ardent, de rares nopals et de plus rares aloès, ainsi qu'une mare d'eau saumâtre. Ce banc de sable, à cause de sa désolation et de son aspect lugubre, avait paru aux indigènes un lieu propre aux sacrifices humains; Grijalva, qui le découvrit deux ans avant l'arrivée de Fernand Cortez sur ces bords, y aperçut des traces récentes de cet horrible culte, ce qui l'engagea à lui donner le nom qu'il porte encore aujourd'hui.

pyramide, sur laquelle leurs noms sont gravés, que sont enterrés une centaine de marins, officiers et matelots français, qui faisaient partie de l'escadre de blocus qui a précédé l'attaque de Saint-Jean-d'Ulloa. Parmi eux se trouvait un de mes neveux, fils unique d'une sœur bien-aimée, et que j'aimais moi-même comme mon fils. Ils n'ont pas eu l'honneur de mourir en combattant; ils ont succombé au fléau qui désole cette plage, à la fièvre jaune; et ce qu'il y a de plus douloureux, c'est que tous étaient jeunes, que tous, en quittant leur patrie, rêvaient la gloire pour leur nom et le champ de bataille pour lit de mort! A mon dernier voyage, je suis allé prier dans ce cimetière où sont venues s'éteindre tant de jeunes et brillantes espérances; et si mes affaires et le *norte* me le permettent, avant de quitter Vera-Cruz j'irai encore une fois m'acquitter de ce pieux devoir.

— Je vous accompagnerai, » lui dis-je.

Il me serra la main pour me remercier, sans proférer une parole.

C'est sous l'impression de ces tristes pensées que nous débarquâmes à Vera-Cruz. L'aspect de la ville n'était pas fait pour les rendre plus gaies. Quoique régulièrement bâtie, avec des rues larges, tirées au cordeau et souvent bordées d'arcades, elle inspire

je ne sais quelle mélancolie au voyageur qui la visite pour la première fois. C'est que l'imagination ne peut se défendre de la pensée que cette ville funeste est le tombeau de l'étranger, que la fièvre jaune, fléau aussi destructeur que la peste, ne la quitte jamais, et que l'ange exterminateur ne cesse d'y exercer ses ravages. Cependant ce terrible *vomito negro,* comme l'appellent les Hispano-Américains, sévit avec moins de violence de novembre à mars que dans le reste de l'année, et surtout au mois de juin; on choisit donc de préférence la fin de l'automne et les mois d'hiver pour aborder sur cette plage; mais c'est alors la saison des tempêtes : de sorte que pour arriver à Vera-Cruz, il faut, comme le dit M. de Humboldt, « choisir entre la saison des tempêtes et la saison de la fièvre jaune. »

Une particularité remarquable de cette maladie à Vera-Cruz, c'est que toute personne née dans cette ville n'est pas sujette à en être atteinte; tandis que l'étranger qui n'y séjourne même que pour une seule nuit pendant la saison critique, n'y échappe que difficilement. Quelquefois même elle le frappe au passage comme une balle invisible. On a vu des voyageurs venus de l'intérieur traverser Vera-Cruz en chaise à porteur, sans s'y arrêter, s'embarquer sur

un navire à vapeur qui partait à l'heure même, et, touchés au vol, pour ainsi dire, aller mourir en mer.

Il est facile de concevoir qu'on ait hâte de quitter un séjour pareil; malheureusement nous fûmes obligés de nous y arrêter quatre jours. A peine étions-nous débarqués que le *norte* s'éleva avec violence, et força notre navire à prendre le large, car la rade de Vera-Cruz n'est pas tenable par un pareil vent; or une partie de nos malles, et les nombreux ballots de marchandises appartenant à M. Rouger, étaient restés à bord. Puis, quand il fut possible de les débarquer, après deux jours que dura la tempête, les formalités de la douane nous retinrent deux autres jours. J'employai ce temps-là à parcourir la ville, qui était riche et populeuse alors que le Mexique était soumis à l'Espagne, mais qui n'offre plus aujourd'hui que l'aspect d'une cité déchue. Ses rues, presque dépeuplées, sont à peu près toutes garnies de trottoirs en plâtre bien uni, sur lesquels il est agréable de marcher. Ses maisons sont basses, rarement à plus d'un étage, et surmontées de terrasses sur lesquelles, le soir, on respire un air frais. Sous ce climat dangereux, la police devrait veiller plus que partout ailleurs à la salubrité publique; mais la

police mexicaine n'est pas si prévoyante, et elle abandonne le soin de la propreté des rues à des bandes d'oiseaux du genre vautour, que les habitants nomment *zopilotes*. On en rencontre à chaque pas : leurs pattes sont garnies de plumes blanches, et ils trottinent dans les rues comme un homme qui aurait des manchettes aux jambes ; ils dévorent les débris de toutes les matières animales que l'on jette dans les rues, et en font disparaître à peu près toutes les immondices.

J'ai dit que c'était ici que Cortez toucha la première fois la terre du Mexique, mais ce ne fut pas ici qu'il fonda la première ville de ce nom ; c'était à une certaine distance, près du port de Chiahuitzla. Cette première ville reçut le nom de Villa-Rica de la Vera-Cruz (Ville-Riche de la Vraie-Croix), « nom qui semble, dit Robertson, l'expression des deux grands mobiles des Espagnols dans toutes leurs entreprises au nouveau monde, la soif de l'or et l'enthousiasme religieux. » Cette première ville n'a conservé plus tard que le nom de Villa-Rica, tandis que la cité actuelle n'a gardé que la partie la plus noble de son nom.

CHAPITRE II

Départ de Vera-Cruz. — Le voyage en caravane préféré au voyage en diligence. — Pourquoi? — Traversée des *terras calientes.* — Arrivée aux *tierras templadas* — Aspect de cette région. — Productions. — Habitants. — Xalapa. — Première vue des Cordillères. — Le plateau de l'Anahuac. — Culture de l'aloès. — Boisson appelée *pulque*, tirée de cette plante. — Manière de fabriquer cette boisson. — Arrivée à Perote et aux *tierras frias.* — Route de Perote à Puebla de los Angelos.

La visite de nos bagages et des marchandises de M. Rouger étant terminée, nous voulûmes profiter d'une petite caravane d'*arrieros* (muletiers) qui partaient dans la nuit pour Mexico. Nous fûmes donc forcés d'abandonner notre projet de pèlerinage à l'île des Sacrifices.

Il existe un autre mode de transport plus rapide et plus économique; ce sont les diligences établies depuis quelques années entre Vera-Cruz et Mexico, par une société d'Américains des États-Unis. Mais, d'un côté, M. Rouger ne voulait pas se séparer de ses marchandises, qui ne pouvaient être transportées qu'à dos de mulets; de l'autre, le voyage en caravane offre plus de sécurité qu'en diligence, car je

n'ai pas encore parlé d'une autre espèce de fléau fort commun au Mexique : ce sont les brigands qui infestent les grandes routes, et qui dévalisent presque journellement les diligences, tandis qu'ils n'attaquent jamais, ou presque jamais, les voyageurs réunis en caravane, parce qu'ordinairement ceux-ci sont bien armés. D'ailleurs il y a une autre raison de cette *préférence* accordée aux diligences par *los senores ladrones :* c'est que celles-ci sont une innovation, une entreprise anti-nationale, exploitée par des étrangers, au grand préjudice des muletiers et des conducteurs de litières, qui seuls exerçaient autrefois le monopole du transport sur cette route. Aussi n'est-il pas rare, dit-on, de rencontrer parmi les dévaliseurs de diligences des arrieros que la concurrence des voitures publiques rend inoccupés, et qui s'en vengent en employant leurs loisirs forcés à voler les pratiques de leurs rivaux.

Notre caravane se composait de huit voyageurs à cheval : cinq Français (nous avions recruté trois compatriotes à Vera-Cruz), deux Anglais et un Écossais. Chacun de nous était armé d'une carabine et de pistolets ; les Anglais avaient en outre des revolvers ; mais nos arrieros nous assuraient que toutes ces précautions étaient inutiles, et que nous ne serions

pas attaqués. Comment le savaient-ils? Le fait est que nous n'aperçûmes pas l'ombre d'un voleur pendant tout le trajet. Nos muletiers avaient-ils réellement fait un pacte avec les voleurs? Je n'oserais ni le nier, ni l'affirmer.

La route de Vera-Cruz à Mexico donne une idée des climats tranchés et des cultures diverses du Mexique, car elle parcourt les trois grandes zones qui partagent cette vaste contrée. Tout l'espace compris entre Vera-Cruz et Xalapa, notre première grande étape, appartient à la région des terres chaudes, *tierras calientes*, région qui prodnit le sucre, le coton, l'indigo, les bananes, tous les fruits et les végétaux des tropiques, et, de plus, par une triste compensation, la fièvre jaune. Aussi nous nous hâtions de traverser cette contrée brûlante et pestilentielle. On relayait les mulets et les chevaux après vingt à vingt-quatre kilomètres de marche, avec des mulets et des chevaux de rechange qui, à cet effet, accompagnaient notre caravane. Notre première halte eut lieu à Santa-Fé, à vingt-huit kilomètres de Vera-Cruz; la seconde, vingt kilomètres plus loin, près le *puente del Rey* (pont du Roi), aujourd'hui *puènte nacional*. Ce pont, construit en pierres, est remarquable par sa longueur et son architecture.

Ce n'est qu'à quelques kilomètres de Xalapa que les *tierras calientes* cessent, et que l'on entre dans les *tierras templadas* (région tempérée), qui en même temps forme les limites de l'empire de la fièvre jaune.

A mesure que nous montions, l'air devenait plus léger, tout changeait : physionomie du pays, aspect du ciel, port des plantes, genre de culture. La route montait à travers un fouillis de végétation d'un aspect tout nouveau pour môi. Respirant à l'aise, libre des pensées de mort qui n'avaient cessé de me poursuivre à travers les *tierras calientes*, je jouissais avec bonheur du merveilleux spectacle qui s'offrait à mes regards. La route serpentait à travers les plus riches plantations; on pouvait se croire au milieu d'un jardin orné de tous les végétaux des tropiques : les bananiers, les orangers, les cannes à sucre présentaient une végétation vigoureuse. Le palma-christi, aux énormes et larges feuilles à plusieurs pointes, s'élève ici presque à la hauteur des arbres, et les baies sont couvertes d'un liseron aux fleurs d'un bleu éclatant, qui serpente au milieu des ronces épineuses : c'est le fameux *convolvulus alapa*, dont la racine fut communiquée par les Indiens aux Européens comme un des purgatifs les

plus énergiques, et qui est généralement connu sous le nom de jalap. Cette plante est d'une abondance extraordinaire, et forme un des plus beaux ornements de la vallée à laquelle elle a donné son nom.

De loin en loin j'apercevais des habitations indiennes, avec leurs murs à claire-voie; sur la route, des hommes à pied et à cheval passent enveloppés dans leur *sarapé* rayé (espèce de manteau), et ayant par-dessus leur pantalon un pantalon plus large et ouvrant sur les côtés. D'autres portent des fardeaux sur la tête. Hommes et femmes, la plupart du temps, courent ainsi chargés. On dit même qu'ils ont besoin d'un fardeau pour bien courir, et que, quand ils accompagnent une voiture remplie de bagages, ils ont coutume de prendre une malle et de la mettre sur leurs épaules pour se tenir en haleine. Une pauvre Indienne, outre le fardeau retenu par une courroie qui lui serre le front, porte sur son dos, enveloppé dans un linge, son enfant, dont on voit passer les petits pieds.

Pendant que mon esprit était distrait par la variété de ces spectacles, la ville de Xalapa ou Jalapa (l'X et le J se prononcent de même en espagnol) m'apparut tout à coup au milieu d'une percée; ses blanches maisons semblaient sortir des arbres et s'op-

poser en lumière sur l'azur du Nauhcampatepetl, ou de la montagne appelée le Coffre de Perote, nom plus facile à retenir que l'interminable mot indien que j'ai cité d'abord (1).

Quelques instants après nous fîmes notre entrée dans cette ville, qui passe à juste titre pour un des séjours les plus sains et les plus agréables du Mexique. La température y est délicieuse : jamais de chaleur accablante ni de froid intense. Les environs de la ville offrent les points de vue les plus magnifiques et les plus étendus, tant sur les Cordillères, dont les pics glacés du Coffre de Perote et de l'Orizaba (en indien, Citatlpetl) (2) forment les plus grands ornements, que sur l'immense plaine des *tierras calientes*.

La ville de Xalapa ne compte guère que neuf mille habitants. Elle n'offre aucun monument remarquable, si ce n'est le couvent des Franciscains, qui à lui seul forme comme une petite ville ren-

(1) Le Nauhcampatepetl, ou Coffre de Perote, est une montagne porphyrique élevée de quatre mille quatre-vingt-neuf mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle représente, à son sommet, un sarcophage antique, surmonté à une de ses extrémités d'une pyramide. C'est cette configuration, qui ressemble aussi bien à un coffre qu'à un cercueil, qui lui a fait donner le nom de Coffre de Perote.

(2) Le Citatlpetl, ou Orizaba, a cinq mille deux cent quatre-vingt-quinze mètres au-dessus du niveau de la mer.

fermée dans la grande. « Sa construction date d'une époque reculée; c'est une architecture de transition entre le gothique et la renaissance, avec un certain mélange arabe : les murailles sont surmontées de créneaux semblables à ceux de la mosquée de Cordoue ou du *patio de los Naranjos* (cour des Orangers) de Séville; ce qui fait qu'on croirait voyager dans l'Andalousie (1). »

Nous quittâmes Xalapa après un séjour de quarante-huit heures. A partir de cette ville, la nature s'agrandit et devient plus sévère. Nous sommes sur ce fameux plateau, jadis connu sous le nom d'Anahuac et de Mechoacan, et qui par son étendue et son immense hauteur forme le trait qui caractérise le Mexique entre toutes les autres contrées du globe. En effet ce plateau, élevé de quinze cents, deux mille et deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan, est composé d'une suite de plaines tellement rapprochées les unes des autres, qu'elles semblent ne présenter qu'une surface non interrompue sur une longueur de deux mille kilomètres et une largeur qui varie de quatre à huit cents kilomètres. A la hauteur de douze à quinze cents mètres règne perpétuellement une douce température qui

(1) Blanchard et Dauzats.

ne varie que de quatre à cinq degrés; c'est la région tempérée, les *tierras templadas*. La chaleur moyenne de toute l'année est de dix-huit à vingt degrés; c'est le beau climat de Xalapa, de Tasco, de Chilpanzingo. Des plateaux élevés de plus de deux mille deux cents mètres au-dessus de l'Océan composent la région froide, *tierras frias*. C'est la hauteur des passages du mont Cenis, du Saint-Gothard et du grand Saint-Bernard, mais il s'en faut de beaucoup que le froid soit aussi vif que dans les Alpes; il ne faut pas oublier que ce plateau de l'Anahuac est situé entre les tropiques, et que la chaleur du soleil de la zone torride modère considérablement la rigueur du froid qui se ferait sentir à une pareille élévation dans nos climats tempérés. Ainsi, dans la grande vallée de Mexico, placée dans la région des terres froides, la température moyenne est de dix-sept degrés. Plus tard je reviendrai sur ces contrastes, quand je parcourrai cette riche et belle vallée; je retourne à la route de Xalapa à Perote.

En quittant Xalapa et jusqu'à notre premier relai, le pays était peuplé et couvert d'une riche végétation. Le froment de notre Europe et toutes les céréales importées après la conquête se mêlaient aux champs de maïs, originaire de ce pays. Mais en

avançant, la contrée prenait un aspect triste et désert; le sol était de nature volcanique et couvert de lave; des croix en grand nombre, placées sur la route en mémoire d'assassinats et d'autres sinistres, n'étaient pas des objets propres à diminuer l'aspect mélancolique du paysage.

A défaut d'autres plantes cultivées, la route était bordée d'une immense quantité d'aloès, *agave Americana,* appelé *maguey* par les Indiens; beaucoup de ces aloès étaient en fleur. Plus nous avancions vers Perote, plus ils devenaient nombreux, car cette plante est cultivée en grand dans les environs de cette ville.

La culture de l'aloès était déjà en grand honneur au Mexique avant l'arrivée des Européens. Les Aztèques, ou anciens Mexicains, tiraient du suc de cette plante une boisson fermentée appelée *pulque;* de ses feuilles ils fabriquaient un fil excellent et du papier sur lequel ils traçaient des dessins et des figures hiéroglyphiques. De son suc, très-âcre avant la floraison, ils composaient un puissant caustique pour nettoyer les plaies, et ses épines servaient d'épingles et de clous dans les usages domestiques. L'emploi du maguey à ces derniers usages a dû cesser peu à peu, ou du moins diminuer beaucoup, depuis la conquête; mais la fabrication du pulque s'est mainte-

nue et même n'a fait que s'accroître par la consommation que les Européens ont faite eux-mêmes de cette boisson, à défaut de vin, trop rare et trop cher au Mexique. Depuis l'occupation de ce pays par les Espagnols, ceux-ci y avaient prohibé, sous des peines très-sévères, la culture de la vigne, afin de se réserver le monopole de la vente du vin produit par la métropole. On se rejeta donc sur le pulque, et, quoique aujourd'hui la défense de cultiver la vigne n'existe plus, l'habitude a fait conserver l'usage du pulque, et personne n'a songé à planter la vigne.

L'aloès doit avoir vingt-cinq ans pour qu'on puisse en extraire le suc, qui se rassemble dans une cavité qu'on pratique dans son calice. Selon la grandeur de la plante, on en retire, pendant trois à cinq mois, de six à douze *quartillas* (trois à six litres) par jour. Le suc retiré de la plante se nomme *agamiel;* il n'a d'abord aucun goût prononcé et est clair comme de l'eau; mais, recueilli dans des tonneaux, il prend, après trois jours, une teinte blanchâtre, puis entre en fermentation et son goût devient très-piquant; on le nomme alors pulque, et on le renferme dans des outres de peau pour le transport.

Cette boisson, qui est très-enivrante, ne plaît aux

Mexicains qu'autant qu'elle est vieille et qu'elle a pris dans les peaux un goût particulier qui la rend très-désagréable pour l'étranger.

Le pulque se récolte en telle abondance dans les environs de Perote, que les six quartillas, environ trois litres, ne s'y vendent qu'un *medio* (35 centimes), tandis qu'à Mexico, pour le même prix, on n'a qu'une quartilla (demi-litre) de cette boisson.

L'aloès dépérit après que le suc en a été extrait; on emploie alors ses fibres à la fabrication de cordes, de paniers, de sacs, de couvertures de cheval, et surtout à la confection de petites pelotes plates en usage au Mexique pour frictionner la peau à la sortie des bains chauds.

En approchant de Perote, la température permet de songer au nord. Étrange contraste, propre à un pays élevé qui est situé entre les tropiques : il y a deux jours, nous étouffions dans les environs de Vera-Cruz, aujourd'hui nous grelottons sur un plateau des Alpes. Nous passâmes la nuit à Perote, ville assez considérable, mais déserte et triste, située au pied de l'ancien volcan appelé le Coffre de Perote. La citadelle près de la ville, que l'on peut considérer comme la clef principale de la capitale, dont elle domine la communication avec Vera-Cruz, a valu

à cette ville le triste honneur d'être mêlée dans toutes les guerres qui depuis près d'un demi-siècle désolent ce malheureux pays.

Nous partîmes de Pérote à quatre heures du matin; la température était descendue à 0° centigrade, de sorte que nous ne nous apercevions guère que nous étions sous la zone torride; mais bientôt nous fûmes dédommagés par le plus magnifique lever de soleil qu'il soit possible d'imaginer. Quelle scène extraordinaire ! les grands pics neigeux bordant l'horizon; plus près, des montagnes de formes diverses s'éclairant successivement de toutes les teintes de l'aurore, depuis l'azur sombre jusqu'au lilas clair et au rose tendre. Quelques maisons dans cette vaste solitude, quelques aloès sur un terrain aride forment les premiers plans de ce paysage grandiose, si différent des frais vallons de Xalapa. La route offre un changement de décoration perpétuel, sauf les sommets volcaniques qui dominent toujours de leurs masses imposantes le mobile horizon.

De Perote jusqu'à Ocho de Agua, on traverse une plaine immense encaissée de montagnes; le terrain devient ensuite inégal et très-sablonneux, ce qui rend cette route très-pénible pour les voitures et les diligences qui la parcourent. Les Espagnols, au temps

de leur domination, avaient commencé la construction d'une belle route de Mexico à Vera-Cruz, mais elle n'a jamais été terminée; quelques parties, comme le *puente del Rey,* dont j'ai parlé, et les abords de Xalapa, qui sont tenus en état, font preuve de la magnificence avec laquelle cette entreprise devait être exécutée; mais le reste des parties achevées de la route est aujourd'hui complétement en ruines, et les pierres que l'on avait rassemblées pour sa construction, augmentées de celles que les torrents y portent pendant la saison des pluies, rendent le passage, surtout entre Perote et Puebla, tout à fait impraticable.

De distance en distance on aperçoit des *ranchos* ou fermes, qui toutes ont l'aspect de forteresses, et sont entourées de hautes murailles crénelées. Cela rappelle le moyen âge en Europe, et prouve de quelle sécurité on jouit dans la république mexicaine.

Les Indiens que nous rencontrons sur la route ne sont pas beaux; ils sont gros, courts, et leur peau est d'un jaune terreux peu agréable à la vue. Cette couleur pain d'épice m'a paru générale parmi les Indiens du Mexique, sauf quelques diversités de teintes plus ou moins foncées.

En approchant de Puebla, la route était un peu meilleure et plus fréquentée; nous rencontrâmes d'énormes carrosses, construits d'après la mode du temps de Louis XIV, attelés chacun de sept mules conduites par deux postillons.

Enfin parut Puebla de los Angelos, ou la Ville des Anges, avec ses tours et ses coupoles, qu'encadrait un magnifique paysage, dont les Cordillères formaient le fond, et sur lesquelles se dressait le géant de l'Amérique du Nord, le Popocatepetl (la montagne qui fume), à cinq mille quatre cents mètres de hauteur.

Nous descendîmes dans la ville, après avoir subi aux portes la visite de la douane, formalité que l'on exige dans toutes les villes importantes de la république.

CHAPITRE III

Arrivée à Puebla de los Angelos. — Aspect de la ville. — Description de ses principaux monuments. — La cathédrale. — L'église d'El Spiritu-Santo. — L'église des Carmes. — L'église des Franciscains. — Église de Notre-Dame de Guadalupe. — Cholula. — Ce qu'était cette ville avant la conquête. — Route de Puebla à Cholula. — Souvenir de l'expédition de Cortez. — Aspect de Cholula de nos jours. — Caractère de ses habitants. — Visite à la pyramide de Cholula. — Description de ce monument. — Panorama du haut de la plate-forme. — Tradition sur l'origine de la pyramide de Cholula. — Église des Franciscains de Cholula.

Puebla est la quatrième ville de toute l'Amérique espagnole pour la population, qui s'élève à quatre-vingt mille âmes; c'est aussi une des plus belles et des plus riches du Mexique.

Un des Français qui faisaient partie de notre caravane depuis Vera-Cruz doit nous quitter dans cette ville, où il réside depuis près de dix ans. Comme notre séjour s'y prolongera au moins une semaine, il m'a offert gracieusement de me servir de guide pour visiter ses principaux monuments, et de m'accompagner à la pyramide de Cholula, qui en est éloignée de seize à vingt kilomètres. J'acceptai ses offres avec empressement et reconnaissance, et, grâce

à lui, j'ai pu tout voir et mieux voir que je ne l'aurais fait certainement avec un guide du pays.

Le premier aspect de Puebla est celui d'une grande et magnifique cité. Ses rues larges et bien alignées, ses maisons construites à l'italienne, et le nombre de beaux édifices qu'elle renferme, la placent immédiatement après Mexico. Cette ville, située sur une des plaines les plus élevées du plateau de l'Anahuac, n'a pas été construite, comme la plupart des autres cités, sur l'emplacement d'une ancienne ville indigène. Elle fut fondée, en 1531, par don Sebastian Ramirez de Fuenbal, évêque de Saint-Domingue, président de l'Audience royale du Mexique, et gouverneur de la Nouvelle-Espagne. Ses monuments ont tous une destination religieuse; ce sont des églises et des couvents. L'un des plus remarquables et des plus vastes est la maison de Retraite spirituelle.

La place publique principale de Puebla (*Plaza Mayor*) est ornée, sur trois côtés, de portiques uniformes, et le quatrième est occupé par une cathédrale dont les richesses ne peuvent être comparées qu'à celles de la cathédrale de Mexico. Ce beau monument est construit dans le style italien de la fin du XVIIe siècle. L'intérieur est surchargé d'ornements

d'une profusion fatigante, et souvent d'une singulière bizarrerie. Du reste, tout est d'une grande magnificence. Le tabernacle est formé d'une seule pièce de *tecali,* espèce d'albâtre mexicain. Des marbres du pays de couleurs variées décorent l'autel; un beau crucifix en bois noir est, nous dit-on, un don de Charles-Quint. Le maître-autel lui-même est un gigantesque ouvrage en orfévrerie, presque entièrement en argent, dans un style splendide, mais tourmenté. L'art de la sculpture en bois, qui a été porté si loin par les Espagnols, se révèle dans cette église par des demi-figures pleines d'expression et de vie. A chaque objet que notre cicerone nous fait remarquer, il a soin de dire: *muy viejo* (très-ancien)! Cependant presque tout me semble appartenir au XVIIIe siècle. Un *Christ* peint est probablement de l'école de Bologne. De bonnes copies réduites sur cuivre, de la *Transfiguration* et de la *Communion de saint Jérôme,* ont été apportées de Rome par le dernier évêque de Puebla. Le chœur porte la date de 1722; ces incrustations en bois qu'on appelle en Italie *tarsie* sont d'un art assez pur pour cette époque. Je crois retrouver un souvenir du goût mauresque dans une chapelle dont les ornements imitent les lettres arabes.

Presque toutes les autres églises, et elles sont fort nombreuses, méritent de fixer l'attention. Je ne parlerai que des principales que j'ai visitées. L'église d'El Spiritu-Santo, qui appartenait aux jésuites, offre l'aspect splendide et grandiose que cette célèbre congrégation savait imprimer à ses œuvres. Quelques tableaux de bons maîtres décorent les chapelles principales. L'église des Carmes contient huit tableaux qu'on donne pour des Murillo. Trois d'entre eux me semblent être des copies de l'école italienne. Sur les cinq autres, il en est quatre qui peuvent, je crois, appartenir à Murillo; mais, à coup sûr, le cinquième n'est pas de ce maître.

J'ai visité une autre église, qui est plus spécialement celle des Indiens; elle appartient à un couvent de franciscains. Les franciscains sont partout l'ordre populaire le plus particulièrement en sympathie avec les malheureux et avec les pauvres. Ce sont les premiers apôtres du Mexique, que Cortez fit venir avant même d'avoir achevé la conquête de ce pays. « Je « prie Votre Majesté, écrivait-il à Charles-Quint, de « m'envoyer pour la conversion des Indiens des re« ligieux au cœur simple et droit, à la parole per« suasive; des hommes qui sachent porter le poids « du jour, qui prêchent d'exemple et se contentent

« de peu. » L'empereur acquiesça à cette demande, et les franciscains opérèrent de rapides conversions parmi les peuples de la Nouvelle-Espagne.

La façade de l'église des Franciscains de Puebla est revêtue de plaques de faïence où sont tracées des arabesques parmi lesquelles figurent des perroquets. Quand nous y entrâmes, l'église était pleine d'Indiens accroupis sur le pavé, écoutant avec recueillement le sermon d'un prédicateur indien.

En sortant de cette église, nous allâmes à celle de Notre-Dame de Guádalupe, située sur une colline hors de la ville. Notre-Dame de Guadalupe est la patronne du Mexique, et je parlerai plus tard de la légende qui s'y rattache. L'église érigée en son honneur à Puebla est fort jolie, et de construction récente ; elle porte la date de 1812, et fait voir que les Mexicains de nos jours entendent très-bien la décoration des édifices religieux. La façade est tapissée de plaques de faïence coloriées en rouge et en vert, de l'effet le plus élégant et le plus gracieux. Des colonnes blanches et légères portent un chapiteau ionique qui semble surmonté d'un voile. Une jolie balustrade, de sveltes clochers, couronnent agréablement l'édifice ; sur des médaillons sont représentées diverses apparitions de Notre-Dame la Guada-

lupe, avec les légendes qui accompagnent ordinairement l'image de la sainte Vierge : *Mulier amicta sole.* — *Non fecit taliter omni nationi*, etc. Le cloître est à demi démoli ; partout on aperçoit les traces de balles, vestiges de la guerre civile qui rappellent à chaque pas la condition agitée de ce beau et triste pays.

De l'esplanade placée devant cette charmante église, nous avons joui d'une vue ravissante : les deux grands volcans, le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl (1), que les Indiens appellent le mari et la femme, avec leurs capuchons de neige, s'élevaient à l'horizon ; à nos pieds se déroulait la ville de Puebla, comme hérissée d'églises ; çà et là, dans la campagne solitaire, pointaient des clochers et s'arrondissaient des coupoles ; le ciel, aux approches du soir, a pris ces teintes extraordinaires dont rien ne saurait égaler la mollesse et la suavité. Nous sommes redescendus lentement dans la ville, interrompant sans cesse notre marche, suspendue à chaque pas par cet enchantement, et cherchant en vain à découvrir d'ici la grande pyramide de Cholula, que nous devons visiter le lendemain.

(1) L'Iztaccihuatl, qui signifie *la femme blanche*, a quatre mille sept cent quatre-vingt-six mètres au-dessus du niveau de la mer.

Cholula ! ce nom rappelle un des épisodes les plus terribles de la conquête de Fernand Cortez. Cette ville était à cette époque une des plus considérables de l'empire, célèbre par son commerce et ses établissements religieux. Située, comme elle l'est aujourd'hui, dans une plaine fertile et bien arrosée, à quelque distance du groupe de montagnes qui borde la vallée de Mexico vers l'ouest, on y comptait quarante mille maisons sans y comprendre les villages environnants, qui cependant en dépendaient. On y fabriquait des étoffes de coton, de la poterie d'argile et une espèce de faïence très-estimée ; ses joailliers avaient une grande réputation d'habileté ; l'art de tailler et de monter les pierres précieuses y était porté à un très-haut degré ; mais, sous le point de vue religieux, Cholula avait encore une plus grande importance ; c'était la ville sainte de l'ancien Mexique, c'était là qu'avait longtemps résidé le célèbre Quetzalcoatl, le dieu de l'air, l'une des principales divinités des Aztèques. Cholula se distinguait par le grand nombre de ses temples, dont le plus célèbre s'élevait au sommet de la grande pyramide voisine de la ville. Elle était en quelque sorte indépendante de l'empire de Montezuma, et son gouvernement était une sorte d'aristocratie républicaine où les prêtres jouaient un

rôle fort important. « Les habitants de Cholula, dit Cortez avec cette simplicité de style qui caractérise ses écrits, sont mieux vêtus que ceux que nous avons vus jusqu'ici. Les gens aisés portent des manteaux par-dessus leurs habits; ces manteaux diffèrent de ceux d'Afrique (les burnous arabes), car ils ont des poches, quoique la coupe, le tissu et les franges soient les mêmes. Les environs de la ville sont très-fertiles et bien cultivés; presque tous les champs peuvent être arrosés, et la ville est plus belle que toutes celles d'Espagne, car elle est bien fortifiée et bien bâtie sur un sol très-uni. Je puis assurer à Votre Altesse que du haut d'une mosquée (*mezquita*, c'est le mot par lequel Cortez désigne les temples que les Indiens appelaient *téocali*), je comptai plus de quatre cents tours, et toutes sont des mosquées. Le nombre des habitants est si considérable, qu'il n'y a pas un pouce de terre qui ne soit cultivé; et cependant, en plusieurs endroits, les Indiens éprouvent les effets de la famine, et il y a beaucoup de pauvres gens qui demandent l'aumône aux riches, dans les rues, dans les maisons et dans les marchés, comme font les mendiants en Espagne et en d'autres pays civilisés (1). » Il est assez curieux de voir le général

(1) *Cartas de Cortez*, p. 69.

espagnol regarder la mendicité dans les rues comme nn signe de civilisation.

On comprend que les riches habitants de Cholula, et surtout des prêtres des divinités mexicaines, ne voyaient pas sans crainte arriver les étrangers, qui parlaient et agissaient en maîtres, et qui leur apportaient une religion nouvelle. Mais, n'osant attaquer à force ouverte cette poignée de braves qui avaient déjà vaincu de nombreuses armées, ils résolurent d'employer contre eux l'arme de la perfidie. Ils invitèrent Cortez à se rendre dans leur ville, espérant que le héros castillan et ses compagnons y trouveraient leur tombeau. On sait comment Cortez découvrit le complot, et quelle vengeance terrible il tira de la trahison des habitants de Cholula (1).

Montés à cheval de bonne heure, nous nous dirigeâmes vers Cholula à travers la plaine qui sépare Puebla de cette ville. En traversant cette campagne, aujourd'hui bien déchue de son ancienne fertilité, mon imagination se représentait cette poignée de héros marchant à travers des pays inconnus, au milieu de populations innombrables. Rien ne résiste à ces conquérants intrépides, guidés par l'ambition

(1) Voir *Aventures et Conquêtes de Fernand Cortez au Mexique*, par Henri Lebrun; 1 vol. in-12, A^d^ Mame et Cie.

de la gloire et l'amour de la religion, motifs si élevés, mais malheureusement obscurcis par la soif de l'or. En même temps tout décèle dans ces hommes une volonté forte et inébranlable, si opposée à la pusillanimité de la race actuelle.

L'âme pleine de ces souvenirs, je croyais voir le héros espagnol, entouré de ses vaillants compagnons, de ces quelques cavaliers dont Bernal Diaz nous a conservé le nom, et jusqu'aux qualités de leurs montures. Je me représentais ces arquebusiers à l'arme si lourde, au costume si pittoresque; le reste des guerriers à l'équipement si varié, cette artillerie encore dans son enfance, les Indiens alliés, ce corps de six mille Tlascaltèques que Cortès, héros aussi intrépide que politique habile, avait vaincus par ses armes et ralliés à sa cause par sa prudence.

Parmi tant de traits d'ingratitude et de mauvaise foi qu'on remarque dans la guerre de la conquête de l'Amérique, l'historien trouve avec satisfaction la preuve de la reconnaissance que les Espagnols témoignèrent à la république de Tlascala, jusque dans les derniers temps, pour le secours qu'ils en reçurent dans la conquête. Ce n'est que lorsque la domination du Mexique s'est échappée des mains des Espagnols que la ville de Tlascala a cessé de jouir

des priviléges exclusifs qu'ils lui avaient accordés.

Non content des tableaux que mon imagination exaltée éveillait en moi, je cherchais sur le sol des souvenirs réels de ces temps mémorables : le moindre morceau d'obsidienne (1) que je voyais luire au soleil excitait mon intérêt, et devait avoir appartenu à la pointe des flèches mexicaines! Chaque inégalité de terrain me semblait les restes de ces retranchements dont les Tlascaltèques, exclus de la ville, avaient entouré leur camp, à l'exemple des Espagnols.

En arrivant à Cholula, des souvenirs effectifs remplacèrent les jeux de mon imagination. Quelle analogie dans la construction des maisons avec celles que les conquérants durent trouver sur ces mêmes lieux! Les mêmes toits plats sur un seul étage; le même emploi de la terre séchée au soleil, la couverture en paille de maïs; jusqu'à la distribution des rues et de la grande place, qui semblent avoir occupé les mêmes lieux de tout temps! Enfin, pour dernier trait de ressemblance, les mendiants déguenillés complétaient le tableau.

(1) La pierre obsidienne, appelée *itzli* par les anciens Mexicains, provenait des roches porphyrétiques qui couvrent le plateau central de l'Anahuac; ils se servaient de cette pierre pour fabriquer leurs instruments tranchants et les pointes de leurs flèches,

Mais la population n'est plus aujourd'hui en rapport avec ce qu'elle était il y a trois siècles; elle ne s'élève guère que de seize à dix-huit mille habitants: moins de moitié du nombre des maisons qui existaient à l'époque de la conquête. Du reste, le caractère de ces habitants me parut s'être conservé encore plus intact que la ville même. La haine de tout ce qui est étranger y subsiste aujourd'hui avec autant de force que du temps de Cortez; le même manque d'hospitalité y règne; c'est toujours la même aversion, le même mépris pour lui, le même rire moqueur, dont parle Bernal Diaz (1); nous en fîmes nous-mêmes l'expérience. Dans aucune maison, dans aucune *posada* on ne voulut nous recevoir, sous prétexte d'une fête que l'on célébrait à l'église. Nous fûmes encore assez heureux d'avoir placé nos chevaux dans une rue éloignée, et de trouver à la fin une bonne femme qui voulut bien nous régaler de quelques œufs et de *frijoles*, et nous procurer un peu de vin.

Après ce léger repas, qui ne nous retint pas longtemps, nous nous acheminâmes vers la pyramide, but de notre voyage.

(1) « E al tercero dia ni nos daban de comer, etc. E ridendose como cosa de burla. » (Bernal Diaz del Castillo, t. II, c. LXXXIII.)

Il existe au Méxique un grand nombre de ces monuments dont l'origine est inconnue, qui remontent à une antiquité très-reculée, et qui ont été construits longtemps avant l'occupation de l'Anahuac par les Aztèques. Je reviendrai sur ces constructions quand je parlerai de la civilisation, de la religion et des monuments des anciens peuples du Mexique.

De tous les monuments pyramidaux de cette partie de l'Anahuac, le plus grand, le plus célèbre est celui que nous allions visiter. On l'appelle aujourd'hui la montagne faite de main d'homme (*monte hecho a mano*); elle ressemble de loin à une colline naturelle, chargée d'une épaisse végétation; on peut arriver au sommet à cheval, ou même en voiture. Sur ce sommet une église s'élève à la place où s'élevait autrefois le temple ou téocali mexicain. — C'est sur une vaste plaine, sans grands arbres, comme les plaines situées à deux mille deux cents mètres audessus du niveau de l'Océan, que se détache cette masse à quatre assises, aux côtés exactement orientés d'après les points cardinaux, construite de couches de briques alternant avec des couches d'argile, et présentant ainsi une analogie remarquable avec les pyramides égyptiennes.

La pyramide de Cholula a cent soixante-dix pieds

de hauteur, trois mètres de plus que la troisième des grandes pyramides égyptiennes du groupe de Ghizé, celle de Mycérinus. La longueur de sa base excède celle de tous les édifices de ce genre de l'ancien continent. Elle a treize cent cinquante-cinq pieds (452 mètres), c'est-à-dire presque le double de celle de Chéops. Si, par la comparaison à des objets plus connus, on veut se former une idée de la masse considérable de ce monument mexicain, il faut s'imaginer un carré quatre fois plus grand que la place Vendôme à Paris, couvert d'un monceau de briques qui s'élève à la double hauteur du Louvre.

Dans l'intérieur de ce téocali existaient des cavités considérables destinées à la sépulture des indigènes, ou des victimes humaines immolées sur l'autel du dieu de l'air, Quetzalcoatl. Sur la plate-forme, qui présente une surface de quatre mille deux cents mètres carrés, s'élevait cet autel. Les Espagnols l'ont remplacé par une église dédiée à Notre-Dame de *los Remedios;* elle est entourée de cyprès, et c'est peut-être de tous les temples du globe le plus rapproché du ciel. Chaque matin la messe y est célébrée par un prêtre de race indienne.

De cette plate-forme, où M. de Humboldt a fait un grand nombre d'observations astronomiques, la vue

est admirable. A vos pieds, une plaine couverte de riches moissons, de plantations d'aloès ou d'agaves, de fermes, de jardins, de nombreux villages avec leurs chapelles élégantes; Cholula avec sa grande place couverte d'Indiens, avec ses églises et leurs clochers élancés; et, devant vous, dans un horizon plus ou moins rapproché, une ceinture de montagnes bleues, d'où s'élancent le volcan de Pueblo, le pic d'Orizaba, la sierra de Tlascala, célèbre par les orages qui se forment autour de sa cime, trois montagnes plus élevées que le mont Blanc, et dont deux sont encore des volcans enflammés.

J'ai dit que l'origine de ces monuments est inconnue. Voici sur celui de Cholula ce que la tradition racontait au XVIe siècle.

« Lors de la dernière grande inondation, le pays d'Anahuac (le plateau du Mexique) était habité par des géants. Tous ceux qui ne périrent pas dans ce désastre furent changés en poissons; excepté sept géants, qui se réfugièrent dans les cavernes quand les eaux commencèrent à baisser. Un de ces géants, nommé Xelhua (prononcez Chelhuha), qui était architecte, éleva près de Cholula, en mémoire de la montagne de Tlaloc, qui avait servi d'asile à lui et à ses frères, une colonne artificielle de forme pyra-

midale. Les dieux, voyant avec jalousie cet édifice dont la cime devait toucher les nuages, irrités de l'audace de Xelhua, lancèrent des feux célestes contre la pyramide, d'où il arriva que beaucoup de constructeurs périrent, et que l'œuvre ne put être achevée. Elle fut consacrée au dieu de l'air, Quetzalcoatl (1). »

Nos lecteurs auront sans doute remarqué l'analogie qui existe entre ce récit et celui de l'édification interrompue de la tour de Babel. Quand je parlerai de l'ancienne religion des Aztèques, nous retrouverons bien d'autres traditions bibliques. Ajoutons que les pyramides mexicaines, qui sont en général *à degrés*, ont moins de ressemblance avec les pyramides égyptiennes qu'avec le monument de Babylone dans lequel on croit reconnaître la tour de Babel, et qui, d'après la description la plus récente, celle de M. Fresnel, se composait de « huit parallélipipèdes rectangles en retrait l'un sur l'autre (2). »

Non loin de la grande pyramide de Cholula, on en voit deux petites, mais qui ne sont que des tau-

(1) Cette tradition a été recueillie, en 1566, par Pedro del Rio, et se trouve dans les manuscrits conservés au Vatican. Elle est rapportée par M. Ampère, dans son ouvrage intitulé : *Promenade en Amérique.*

(2) *Nouveau journal asiatique*, v^e^ série, tom. Ier, p. 504.

pinières à côté de leur gigantesque sœur ; l'une porte les ruines d'une chapelle chrétienne ; l'autre, taillée à pic de tous côtés, a dû être un point fortifié.

Après avoir visité les pyramides, nous rentrâmes dans la ville, où nous avions intention de voir l'église du couvent des franciscains, située sur la grande place. Cette église est d'autant plus remarquable qu'elle a été construite dans les premiers temps de la conquête, entre 1521 et 1530, à en juger d'après les caractères gothiques de plusieurs inscriptions que j'y trouvai, et qui ne furent plus en usage après cette époque. Quant à l'église même, composée de nombre de coupoles supportées par de sveltes et élégantes colonnes, elle témoigne assez par son style mauresque du temps reculé auquel elle appartient.

Malgré la réception peu prévenante des habitants de la ville, nous fûmes accueillis de la manière la plus affable par les révérends frères du couvent, qui nous offrirent l'hospitalité.

Quelque forte que soit la prévention du clergé mexicain contre les étrangers, et quelque fondées que soient les inquiétudes que les innovations apportées par eux dans la politique leur inspirent pour la religion, l'étranger, en général, et j'en ai eu la

preuve pendant tout mon séjour dans ce pays, n'a qu'à se louer du prêtre mexicain dans les rapports personnels qu'il peut avoir avec lui.

Du moment que les habitants de Cholula nous virent en bon rapport avec les Pères du couvent, tout changea en notre faveur; c'était à qui nous ferait fête et nous offrirait ses services; mais nous n'avions pas le temps de profiter de ces nouvelles et si bonnes dispositions; le bruit de notre excursion à Cholula était atteint, et nous avions hâte de regagner Puebla, d'où il ne nous restait plus qu'un court trajet à parcourir pour arriver à la capitale.

CHAPITRE IV

Voyage en diligence de Puebla à Mexico. — Arrivée à Mexico. — Aspect de cette ville. — L'hôtel de *las Diligencias.* — Manière de se nourrir. — Prix des objets de consommation. — Le télégraphe électrique au Mexique. — *Sociedad de comercio.* — Français et autres Européens établis à Mexico. — Division de l'espèce humaine au Mexique. — Caractères de l'Indien mexicain. — Race blanche. — Castes de *sang mêlé.*

Il fut convenu que je quitterais la caravane à Puebla et que je me rendrais à Mexico par la diligence, tandis que M. Rouger continuerait à escorter ses marchandises. Il me donna une lettre pour son correspondant principal, à qui j'annoncerais son arrivée, et qui aurait le temps de prévenir la douane afin d'accélérer autant que possible la visite et l'examen des marchandises, quand la caravane se présenterait aux portes de la ville.

Je montai donc dans la diligence qui partait à quatre heures du matin. Mes compagnons de voyage étaient un Mexicain d'origine espagnole, trois femmes mexicaines de la classe moyenne, avec une petite fille de dix ans; tous cinq fumaient leurs *cigarritos* de papier à l'envi l'un de l'autre.

La matinée était délicieuse, et la vue sur les deux volcans, le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl, avec leurs cimes couvertes de neige, avaient une magnificence grandiose que la plume ne saurait décrire.

Bientôt nous entrâmes dans les Cordillères, couvertes de forêts de pins. Le terrain s'élevait graduellement jusqu'à Rio-Frio, où la pente commence; notre conducteur la descendit au galop, malgré sa rapidité. La forêt que nous traversions est appelée le Pinal, et jouit d'une certaine célébrité dans l'histoire des bandits mexicains. Enfin la forêt cessa, et la vue s'ouvrit comme par enchantement sur l'immense vallée de Mexico. C'est un des plus étonnants spectacles qui soient dans l'univers. Les grands sommets neigeux qui dominent tout, les montagnes amoncelées à leur base, les lacs au pied de ces montagnes, des arbres tropicaux et des arbres toujours verts, la neige vue à travers les aloès, composent un ensemble beaucoup plus singulier que la nature ordinaire des tropiques avec la majestueuse et riante monotonie de ses palmiers, de ses cocotiers et de ses bananiers. Cette végétation n'a point au premier coup d'œil, pour un Européen, l'air exotique de la végétation de Cuba ou des *tierras calientes.* Voilà des arbres analogues aux arbres de l'Europe tempérée, aux

ormes, aux frênes, aux peupliers; seulement ce ne sont ni des ormes, ni des frênes, ni des peupliers; c'est un aspect étranger, mais non pas étrange; un inconnu qui rappelle le connu, qui en diffère et qui lui ressemble (1).

En approchant de la capitale du Mexique, on passe entre les deux lacs de Chalco et de Tezcuco. On les appelle *laguna,* et ils ont en effet un air de lagune. Sur les bords, des troupes de cigognes blanches se pressent comme un troupeau de brebis. La plaine qui entoure Mexico a formé le fond d'un grand lac. Les deux qui subsistent aujourd'hui sont un faible reste de l'immense nappe d'eau qui baignait autrefois le pied de ces hautes montagnes.

Enfin nous entrons à Mexico. C'est une sensation singulière de rencontrer ainsi à huit mille kilomètres de l'Europe, à deux mille deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, une ville de cent cinquante mille âmes, une capitale dont l'aspect est européen, de retrouver au bout du monde des souvenirs historiques, et quels souvenirs! ceux du fait peut-être le plus extraordinaire qui ait été accompli par l'audace humaine.

L'aspect de Mexico ne frappe pas tout d'abord au-

(1) M. Ampère, *Promenade en Amérique*, t. II, p. 244-246.

tant qu'on s'y attendait. La ville a une physionomie moins caractérisée, moins marquée du vieux type espagnol que Puebla ; mais quand on a parcouru les longues et larges rues qui traversent Mexico dans toute son étendue, en voyant sur la route s'élever les dômes colorés des couvents et des églises, on commence à ressentir le charme de cette singulière et lointaine cité, à laquelle on arrive du climat brûlant de Vera-Cruz en montant de zone en zone l'échelle des végétations successives, et qui, à la hauteur de l'hospice du mont Saint-Bernard, jouit d'un ciel délicieusement tempéré (1).

Telle fut la première impression que j'éprouvai en arrivant à Mexico, et en traversant ses rues par un magnifique clair de lune; car il était nuit quand nous entrâmes dans la ville. Jugeant qu'il était trop tard pour me rendre chez le correspondant de M. Rouger, je remis ma visite au lendemain matin et je pris une chambre dans l'hôtel de *las Diligencias,* où notre voiture était descendue. Cet hôtel est tenu à l'américaine et passe pour un des meilleurs de la ville, ou plutôt pour un des moins mauvais; car les autres ressemblent généralement aux hôtelleries telles qu'elles

(1) M. Ampère, *Promenade en Amérique,* t. II, p. 244-246.

existaient en Espagne au temps du célèbre chevalier de la Manche.

A l'hôtel de *las Diligencias* les prix étaient modérés, eu égard à la cherté générale qui existe dans cette ville. On paie pour une chambre à coucher, pour deux repas et le thé, cinquante *pesos* (275 fr.) par mois, non compris le vin, car le prix des vins est très-élevé à Mexico.

La nourriture était à la mexicaine et à l'américaine. Le *puchero,* macédoine de diverses viandes et légumes, comme l'*olla podrida* des Espagnols, y est un plat de rigueur. Les viandes ne sont pas bonnes au Mexique; celle du porc y joue le rôle principal, et la graisse remplace le beurre dans la cuisine. Les volailles sont excellentes, surtout les *pavos* (dindes), et leur prix est très-modique. Les fruits qu'on y consomme sont, ou propres aux pays tropicaux, ou originaires d'Europe, et cultivés dans les environs; mais ces derniers, par la transplantation, perdent de leur goût et de leur beauté. Un produit particulier au Mexique, c'est la *tuna,* fruit d'un cactus, du nopal, qui est d'un goût exquis, mais recouvert d'une multitude de petites épines.

Celui qui ne voudrait pas se faire à la nourriture du pays trouverait bien difficilement à s'en procu-

rer une meilleure. Il n'y a point de restaurants au Mexique, à moins qu'on ne veuille donner ce titre à certaines gargotes, tenues à l'espagnole, et d'une malpropreté dégoûtante.

Il existe cependant une excellente cuisine française chez le principal marchand de comestibles de la ville, unique ressource des dîners diplomatiques ou de grand apparat de Mexico, mais dont le gastronome isolé ne peut jouir.

Il est dans l'usage qu'un grand dîner se compose presque entièrement de conserves. L'amphitryon s'adresse donc simplement à la maison que je viens de citer, et qu'on peut appeler le Chevet de Mexico, commande le dîner pour tel nombre de personnes, et fixe le jour et l'heure.

Les prix sont 16 *pesos* (88 fr.) par tête; les vins se paient à part : le champagne, 3 pesos 4 réaux (20 fr.) la bouteille; porto ou madère, 15 fr.; le vin le plus ordinaire, 8 fr. 25 c. Calculez maintenant à combien peut revenir un dîner pour vingt-quatre personnes.

Après cette digression culinaire, gastronomique et économique, je reviens à mon sujet, c'est-à-dire à ma visite au correspondant de M. Rouger.

Je me présentai chez lui de bonne heure; je fus

fort étonné de le trouver déjà instruit de mon arrivée, et même de tout ce que contenait la lettre dont j'étais porteur; et de plus, d'un retard qu'éprouverait l'arrivée de M. Rouger. Il venait à l'instant même de recevoir ces nouvelles par une dépêche télégraphique; car j'ai oublié de dire que le Mexique, si en retard de la civilisation européenne sous tant de rapports, jouit dans certaines localités des avantages de la télégraphie électrique.

M. Bullet (c'était le nom du correspondant de mon compagnon de voyage) me fit l'accueil que l'on peut faire à un ami, à un frère; car à huit mille kilomètres de son pays un compatriote est un ami, un frère. Il me reprocha de ne pas être descendu chez lui, et il voulait absolument envoyer à l'instant même chercher mes effets à l'hôtel pour les placer dans la chambre qu'il me destinait. Je résistai à ses offres, non par simple politesse, mais sérieusement; car je voulais rester entièrement libre de mon temps, et je comprenais que ma présence chez M. Bullet, presque continuellement occupé des affaires de son commerce, l'aurait gêné, tandis que j'aurais été gêné moi-même. Enfin nous convînmes que je garderais ma chambre à l'hôtel, et que je viendrais quand je le voudrais, et le plus souvent possible, dîner chez lui

sans façon et y passer la soirée. En attendant, il voulut que je déjeunasse avec lui ce jour-là, ce que j'acceptai. Il me présenta à sa femme, qui était créole, mais fille d'un médecin français établi depuis plus de vingt-cinq ans au Mexique, où il s'était marié. Mme Bullet parlait parfaitement français, et elle parut enchantée de faire la connaissance d'un compatriote; « car, me disait-elle, j'ai beau être née au Mexique, je suis Française de cœur plus encore que d'origine. »

Après le déjeuner, M. Bullet me présenta à la *sociedad de comercio* (société de commerce), espèce de cercle ou de café formé par les principaux négociants. On y trouve la plupart des journaux politiques et des feuilles littéraires d'Europe et d'Amérique. L'étranger qui y est introduit par un des membres peut s'y présenter pendant un mois; ce terme expiré, il est obligé de prendre un abonnement. Cette *sociedad* est tenue avec beaucoup d'ordre, meublée avec un goût et un luxe rares au Mexique, et est presque l'unique passe-temps qu'y trouve l'étranger. Pour moi, j'y ai rencontré toujours d'agréables distractions, et souvent d'utiles renseignements sur les mœurs, les usages des Mexicains anciens et des Mexicains de nos jours.

Un grand nombre de Français faisaient partie de

cette société; car de tous les étrangers établis à Mexico, les Français sont les plus nombreux. On y compte environ deux mille six cents à trois mille négociants, artisans, marchands de modes et de nouveautés appartenant à notre nation. La plus grande partie du commerce d'importation est dans leurs mains. Le débit de soieries de Lyon est très-considérable, ainsi que celui d'objets de bijouterie; les autres articles importés par les Français sont des toiles de Bretagne, des livres, des comestibles, et surtout des vins de France, dont il se fait une consommation énorme, malgré l'élévation de leur prix. Le bordeaux le plus ordinaire, qu'on y connaît sous le nom de *vino tinto*, se vend dix réaux (7 fr. 87 c.) la bouteille. Parmi les comestibles, les sardines à l'huile sont très-demandées, quoiqu'une boîte y coûte plus de pesos (le peso vaut environ 5 fr. 50 c.) qu'elle ne coûte de francs à Paris.

Les Anglais ne comptent guère que cent cinquante de leurs nationaux établis à Mexico; mais ils possèdent les trois maisons de banque les plus considérables du Mexique; et comme ils ont l'exploitation des principales mines du pays, telles que celles de Real del Monte, de Guanaxuato, ils jouissent de la plus grande influence.

On compte encore parmi les étrangers des Italiens, des Allemands, des Belges, des Suisses, des Anglo-Américains, mais en petit nombre. Les Espagnols affluent au Mexique depuis que la république a été reconnue par l'Espagne; mais la ressemblance de mœurs et de langage les fait confondre facilement avec les Mexicains créoles, au point qu'il est difficile pour un étranger de distinguer les uns des autres.

Puisque je parle de population, j'aurais dû placer les habitants du pays avant les étrangers. Mes lecteurs me pardonneront; car je n'écris pas un ouvrage didactique, et je présente les faits, ou le résultat de mes observations, à peu près comme ils arrivent sous ma plume ou s'offrent à mes regards. Ainsi j'ai commencé par me trouver en relation avec des Français, puis avec d'autres Européens, enfin avec les gens du pays; c'est pourquoi je ne parle de ceux-ci qu'en dernier lieu.

L'espèce humaine présente dans le Mexique quatre grandes divisions, qui forment huit castes, savoir : 1° Indiens aborigènes, formant à eux seuls une grande division et une caste; 2° Espagnols, formant deux castes : originaires d'Europe, créoles nés en Amérique; 3° nègres, Africains d'origine, descendants de nègres. Cette division est la moins nom-

breuse et tend à disparaître de jour en jour, en se fondant avec les autres classes; 4° Cette grande division se compose des trois castes mixtes suivantes : 1° métis, issus d'un mélange de blancs et d'Indiens; 2° mulâtres, issus de blancs et de nègres; 3° *zambos,* issus d'Indiens et de nègres.

Quelques Malais et Chinois qui sont venus des Philippines se fixer au Mexique ne peuvent entrer en considération. Le nombre des Indiens aborigènes ou de race pure, principalement concentrés dans la partie méridionale du plateau d'Anahuac, excède deux millions et demi, ce qui forme environ les deux cinquièmes de la population entière. Nous verrons plus loin que ces divisions multipliées se réduisent aujourd'hui à deux.

Loin de s'éteindre, comme aux États-Unis, la population des indigènes va en augmentant, surtout depuis un siècle, et il paraît qu'au total ces pays sont plus peuplés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient avant l'arrivée des Européens. Telle est du moins l'opinion des savants modernes, tels que A. de Humboldt, Malte-Brun, Huot, etc.

A une grande force musculaire les indigènes du Mexique joignent l'avantage de n'être presque jamais sujets à aucune difformité. M. de Humboldt assure

n'avoir jamais vu un Indien bossu; il est extrêmement rare d'en voir de louches, de boiteux, de manchots. Ces Indiens, et surtout les femmes, atteignent généralement un âge avancé. Leur tête ne grisonne jamais, et ils conservent toutes leurs forces jusqu'à la mort.

Je parlerai ailleurs de leur ancienne civilisation et de leur religion. Dans son état actuel, l'Indien mexicain est grave, mélancolique, taciturne, aussi longtemps que les liqueurs enivrantes n'ont pas agi sur lui.

Lorsqu'un Indien parvient à un certain degré de culture, il montre une grande facilité d'apprendre, un esprit juste, une logique naturelle, un penchant particulier à subtiliser ou à saisir les différences les plus fines des objets à comparer; il raisonne froidement et avec ordre; mais il ne manifeste pas cette mobilité d'imagination, ce coloris de sentiment, cet art de créer et de produire qui caractérise les peuples de l'Europe et plusieurs tribus de nègres africains. La musique et la danse des indigènes se ressentent du manque de gaieté qui les caractérise, leur chant est lugubre. Les femmes déploient plus de vivacité que les hommes; mais elles partagent les malheurs de l'asservissement auquel leur sexe est condamné

chez la plupart des peuples où la civilisation est encore imparfaite (1).

Les Indiens mexicains ont conservé le même goût pour les fleurs que Cortez leur a reconnu; on est étonné de trouver ce goût, qui indique sans doute le sentiment du beau, chez une nation dans laquelle un culte sanguinaire et la fréquence des sacrifices humains paraissaient avoir éteint tout ce qui tient à la sensibilité de l'âme et à la douceur des affections. Au grand marché de Mexico, le natif ne vend pas de pêches, pas d'ananas, pas de légumes, pas de liqueur fermentée, sans que sa boutique soit ornée de fleurs qui se renouvellent tous les jours; le marchand indien paraît assis dans un retranchement de verdure, et tout y est de la dernière élégance.

Les indigènes sont ou descendants d'anciens plébéiens, ou les restes de quelque grande famille qui, dédaignant de s'allier aux conquérants espagnols, ont préféré labourer de leurs mains les champs que jadis ils faisaient cultiver par leurs vassaux (car les Espagnols trouvèrent le régime féodal établi au Mexique depuis un temps immémorial). Ils se divisent donc en Indiens tributaires et en Indiens caciques ou nobles; ceux-ci, d'après les lois espagnoles, ont dû participer

(1) A. de Humboldt, *Mexique*, t. Ier, p. 413.

aux priviléges de la noblesse de Castille; mais il est difficile de distinguer par leur extérieur, leur habillement ou leurs manières, les nobles des roturiers; ils vont généralement pieds nus, couverts de la tunique mexicaine, d'un tissu grossier et d'un brun noirâtre; ils sont, en un mot, vêtus comme le bas peuple, qui néanmoins leur témoigne beaucoup de respect.

La race espagnole tient le premier rang au Mexique; c'est entre ses mains que se trouvent presque toutes les propriétés et les richesses; mais elle n'occuperait que la seconde place parmi les habitants de race pure si on la considérait sous le rapport du nombre, car on ne compte guère qu'un million à douze cent mille individus de race blanche nés en Europe ou descendants d'Européens.

Les castes de *sang mêlé,* provenant du mélange des races pures, constituent une masse presque aussi considérable que les indigènes. On peut évaluer le total des individus de sang mêlé à près de deux millions quatre cent mille âmes, tandis que celui des Indiens natifs n'atteint guère que le chiffre de deux millions cinq cent mille. Le fils d'un blanc et d'une indigène à teint cuivré est appelé *mestizo,* métis. Sa couleur est presque d'un blanc parfait; sa peau est d'une transparence particulière. Si une métisse s'allie à un

blanc, la seconde génération qui en résulte ne diffère presque plus de la race européenne. Les métis composent à peu près les sept huitièmes de la totalité des castes de sang mêlé. Ils sont réputés d'un caractère plus doux que les *mulatos* ou *mulâtres*, fils de blancs et de négresses, qui se distinguent par la vigueur et l'énergie de leurs couleurs, par la violence de leurs passions, et par une singulière volubilité de langue. Les descendants de nègres et d'Indiennes portent au Mexique, et même au Pérou et à la Havane, le nom bizarre de *Chino*, Chinois; on les appelle aussi *zambos*. Aujourd'hui cette dernière dénomination est principalement restreinte aux descendants d'un nègre et d'une mulâtresse, ou d'un nègre et d'une china. On distingue de ces zambos communs les *zambos-prietos*, qui naissent d'un nègre et d'une zamba. De l'alliance d'un blanc avec une mulâtresse provient la caste des *quarterons*. Lorsqu'une quarteronne épouse un blanc, ses enfants portent le nom de *quinterons*. Une nouvelle alliance avec la race blanche fait tellement perdre le reste de couleur, que l'enfant d'un blanc et d'une quinteronne est blanc aussi. Les mélanges dans lesquels la couleur des enfants devient plus foncée que n'était celle de leur mère s'appellent *saltos-atras*, ou sauts-en-arrière.

CHAPITRE V

Intérieur de Mexico. — Régularité de cette ville. — Origine de son nom. — Différence de l'ancien et du nouveau Mexico. — Salubrité du climat de cette ville. — Particularité remarquable. — Genre de construction des maisons. — Ressemblance des constructions mexicaines et égyptiennes. — Promenades de Mexico. — Costumes mexicains. — Harnais de chevaux. — Carrosses. — Habillement des femmes et des hommes appartenant aux classes supérieures. — Combats de taureaux et de coqs.

J'ai parlé de la première impression que j'éprouvai en traversant les rues de Mexico le soir, au clair de la lune. Je n'avais, pour ainsi dire, qu'entrevu cette ville, et ce n'est qu'après l'avoir parcourue pendant plusieurs jours de suite, dans tous les sens, que j'ai pu en prendre une idée complète.

Je ne commençai mes excursions qu'après l'arrivée de M. Rouger, non moins curieux que moi de parcourir cette ville, qu'il n'avait jamais visitée, quoiqu'il fût déjà venu au Mexique; mais c'était peu de temps après l'expédition de l'amiral Baudin contre Saint-Jean-d'Ulloa, et il n'était pas prudent à un Français de s'aventurer dans l'intérieur; il n'avait donc pas dépassé Xalapa.

L'étranger n'a pas besoin de guide pour parcourir Mexico : toutes les rues sont tirées au cordeau, se coupent à angle droit, et aboutissent à des points qui peuvent facilement servir de repères. Ce qui est étrange, c'est que cette symétrie, caractère des villes modernes du nouveau monde, est ici un legs de l'ancienne civilisation des Aztèques.

En effet, Cortez, après avoir détruit l'antique *Tenohtitlan* ou *Mexitli* (1), fit construire sa nouvelle ville à la place et sur le même plan que l'ancienne. Les quartiers de la ville actuelle correspondent aux quatre quartiers de l'ancienne capitale ; et comme ceux-ci étaient placés chacun sous la protection d'une divinité spéciale, les nouveaux sont désignés par les noms de Saint-Paul, de Saint-Sébastien, de Saint-Jean et de Sainte-Marie. La ville ancienne était, comme la moderne, construite avec la plus exacte symétrie, et divisée en carrés et en parallélogrammes.

Mais ce qui distingue surtout la nouvelle ville de

(1) Les Aztèques, ou anciens Mexicains, donnaient à leur capitale le nom de *Tenohtitlan*, qui signifiait *habitation du dieu de la guerre;* ils l'appelaient aussi *Huitzlipochli* et *Mexitli*. De ce dernier mot, plus court et plus facile à prononcer, les Espagnols ont formé le nom de Mexico, qu'ils ont donné à la nouvelle ville, et ceux de Mexique et de Mexicains, qu'ils ont donné au pays et à ses habitants.

l'ancienne, c'est que celle-ci était bâtie au milieu des eaux comme Venise, et l'on n'y arrivait que par des chaussées construites sur des bas-fonds, tandis que le Mexico actuel, quoique situé à la même place, se trouve en terre ferme, et à quatre mille cinq cents mètres des anciens lacs.

Ce changement de situation n'est pas venu seulement de la diminution naturelle des eaux; il a été provoqué par la destruction des arbres qui les ombrageaient, et qui ont été employés par les Européens aux constructions navales et aux pilotis sur lesquels les édifices sont bâtis; la diminution des eaux a surtout été hâtée par la construction d'un canal commencé en 1607, et nommé *Desagüe de Huehuetoca*, par lequel s'écoulent les eaux des lacs de Zumpango et de San-Cristobal, qui alimentaient jadis celui de Tezcuco.

Quelquefois les anciens canaux, aujourd'hui transformés en égouts, se révèlent par l'odeur qu'ils exhalent. Çà et là, dans les faubourgs de la ville, j'ai rencontré des amas d'ordures et des eaux stagnantes et croupissantes. Rien ne montre mieux combien l'air de Mexico est salubre. Partout ailleurs ces cloaques seraient des foyers d'infection qui engendreraient des maladies pestilentielles; mais à deux mille sept cents

mètres au-dessus de la mer, à une hauteur qui est celle de la région moyenne des Alpes, la pureté de l'atmosphère est telle que les maladies, si fréquentes dans les parties basses du pays, sont ici entièrement inconnues. Aussi le nombre des personnes âgées y est très-considérable, et les maladies chroniques y laissent vivre bien plus longtemps qu'ailleurs; cependant la situation de Mexico est contraire aux personnes délicates, qui peuvent difficilement respirer dans une atmosphère si rare. Il y règne aussi assez souvent des fièvres scarlatines, et surtout des maladies de la peau, espèces de lèpres incurables, pour lesquelles il existe un hôpital particulier. A cela près, le climat de Mexico est très-sain; il est aussi très-agréable, parce qu'il n'atteint jamais les extrémités du chaud ni du foid.

La pureté de l'air, ici comme en Égypte, est accompagnée d'une extrême sécheresse. On ne sait ce que c'est que l'humidité; mais cette grande sécheresse et les orages quotidiens de l'été fatiguent les organisations débiles et surtout les personnes nerveuses. Ces dernières ne peuvent vivre à Mexico.

Ce qui est particulier à Mexico, et que je n'ai trouvé nulle part ailleurs, si ce n'est dans certaines petites villes des Alpes ou des Pyrénées, c'est qu'au bout

de chacune de ces rues larges et droites on aperçoit une montagne; mais ici le spectacle frappe davantage, parce qu'on est dans une plaine et dans une ville de cent cinquante mille âmes. Imaginez qu'au bout de la rue du faubourg Saint-Honoré ou de celle du faubourg Saint-Antoine on aperçoive un sommet bleuâtre s'élevant à trois mille deux cent cinquante mètres; assurément ces rues gagneraient à la perspective.

Mexico est une grande ville espagnole qui a l'air plus imposant, plus majestueux, plus *capitale* qu'aucune cité d'Espagne, sans en excepter Madrid. Surmonté de ses nombreux clochers, et environné d'une vaste plaine terminée par des montagnes, Mexico rappelle un peu Rome. Ses grandes rues droites, larges, régulières, lui donnent une apparence assez voisine de celle qu'offre Berlin. Il a aussi quelque chose de Naples et de Turin, avec un caractère qui lui est propre. Mexico fait penser à plusieurs villes d'Europe, et diffère cependant de chacune de ces villes; il rappelle tout, et ne ressemble à rien (1).

Malheureusement ces larges rues si droites, longues de plusieurs kilomètres, et dont la vue aboutit de tous côtés sur les Cordillères, sont malpropres et

(1) M. J.-J. Ampère, *Promenade en Amérique*, t. II.

remplies d'immondices; toutes ces maisons immenses, construites sur un modèle uniforme, et dans le style des palais orientaux, sont pour la plupart dans un état délabré; et ce pavé si beau, si régulier en pierres carrées, est couvert de *leperos,* espèce de *lazaroni* déguenillés, et d'Indiens répugnants par leur saleté.

J'ai dit que les constructions de Mexico sont dans le style oriental; en effet, chaque maison forme un carré avec une large cour pavée, ordinairement ornée d'une fontaine dans son centre, et qui est entourée de corridors construits en briques, avec une balustrade de fer.

Les fenêtres s'ouvrent en général sur ces corridors, et sont pratiquées à une élévation d'un mètre et demi, et garnies de grilles en fer, ce qui rend obscures et tristes les chambres qui ne donnent pas sur la rue.

Les appartements sont, à peu d'exceptions près, peints en blanc, avec des raies et ornements en couleur, qu'on ne place qu'à environ un mètre et demi du plancher. Quant au plafond, il n'a souvent d'autre couleur que celle des poutres en bois qui le composent, ce qui est loin de contribuer à l'agrément de l'habitation; même dans les maisons les plus ri-

ches, les poutres ne sont recouvertes qu'avec du papier ou des planches très-légères, dans la crainte des fréquents tremblements de terre.

Le plancher des chambres et des corridors est composé de briques très-larges, mais sans vernis. Les corridors sont ornés de fleurs et de ces cactus qui conservent leur verdure pendant toute l'année.

Les maisons sont généralement d'une hauteur égale, et à deux étages; les toits sont plats et rappellent particulièrement l'Orient. Beaucoup de voyageurs ont considéré ce style comme une réminiscence de l'architecture mauresque, assez usitée en Espagne au moment de la conquête du Mexique; mais il est, au contraire, bien plus probable que les *conquistadores* n'ont fait que continuer l'ancienne mode mexicaine, telle qu'ils l'ont trouvée établie à leur arrivée.

Du reste, quiconque a visité l'Égypte sera frappé des analogies qui y existent avec le Mexique. Nous en avons déjà parlé à l'occasion des pyramides, et nous y reviendrons encore sur d'autres objets; mais si l'on trouve quelque rapport entre les maisons de Mexico et bon nombre d'édifices orientaux, la ressemblance sera encore plus frappante quand on comparera la cabane de l'Indien mexicain même avec celle du fellah égyptien; l'une et l'autre sont construites

en briques de terre argileuse séchées seulement au soleil ; l'une et l'autre ont un toit plat en paille de maïs, et leur forme est toute semblable. Enfin ce qui démontre que la construction actuelle des maisons mexicaines est la même qu'avant la conquête, c'est le plan de Mexico présenté à Cortez par Montezuma, et d'autres tableaux de l'époque même, dont les originaux ou des copies exactes ont été soigneusement conservés.

Un des plus grands agréments de Mexico ce sont les promenades. La principale, comme dans la plupart des villes d'Espagne, se nomme l'*Alameda*. Ce nom si gracieux et qu'on serait tenté de prendre pour un nom arabe, a cependant une origine latine, et veut dire un lieu planté d'ormes. Ce ne sont pas des ormes qui font la parure des alamedas des tropiques; à la Havane, ce sont des palmiers, ici ce sont des arbres au feuillage délicat dont je ne sais pas le nom, mais que je suis bien sûr de n'avoir pas vus en Europe. Ces arbres sont toujours verts, et cependant leurs feuilles se renouvellent, mais graduellement et insensiblement, de sorte que les rameaux ne se dépouillent jamais de leur verdure.

L'Alameda est très-fréquentée; mais elle a ses habitués, qui la visitent alternativement à des heures

fixes. Dans la matinée, de sept à neuf heures, elle est le rendez-vous des hommes d'État, des savants, des généraux sans armée, des amiraux sans flotte, des politiques de toutes les couleurs. A neuf heures, le jardin perd ces hôtes illustres et se trouve envahi par une foule de nourrices, de bonnes d'enfants, et d'Indiens en haillons, qui, grâce au système d'égalité, y portent avec autant de droits les parfums qu'ils exhalent, que ceux qu'ils remplacent y avaient promené leurs idées philosophiques, politiques ou héroïques. Enfin, de six à huit heures, l'Alameda atteint son plus grand lustre en raison du beau monde qui la parcourt tant en équipage qu'à cheval ou à pied.

L'Alameda, située à l'ouest de la ville, présente un carré oblong, entouré d'une allée pour les voitures et les cavaliers, qui s'étend tout le long du mur qui en forme l'enceinte. De petites allées pavées et coupées dans le taillis parcourent symétriquement l'intérieur du jardin, et aboutissent à sept ronds-points où se trouvent des bassins à jets d'eau ou des colonnes.

Le principal rond-point, celui du milieu, est également orné d'un bassin qui entoure un monument de forme carrée, où l'on voit une statue de la Liberté avec quatre lions en bronze. Deux inscriptions en

lettres d'or y rappellent, l'une le nom de Miguel de Hidalgo, qui le premier leva le drapeau de l'indépendance au Mexique, et l'autre celui d'Augustin Iturbide, empereur éphémère de ce pays.

Les autres promenades les plus fréquentées sont le Pasco-Nuevo et Las Vigas. La première ne consiste que dans quatre rangs d'arbres, avec trois ronds-points ornés de bassins en pierre. La seconde n'offre qu'une seule allée très-large, dont l'unique agrément est le voisinage du canal de Chalco.

On ne se promène à Las Vigas que dans une seule saison, depuis le premier dimanche de carême jusqu'au jeudi de l'Ascension. Alors l'Alameda et le Pasco-Nuevo sont complétement abandonnés.

Toutes ces promenades, l'Alameda exceptée, ne présentent par elles-mêmes que peu d'attraits; mais elles offrent à l'étranger le tableau le plus frappant, surtout par son contraste, de la population mexicaine. Là se trouvent réunis le fier propriétaire de mines, dans son magnifique équipage, et l'humble Indien dans son canot, sur le canal; le riche *hacendero* (propriétaire), monté sur son cheval de race andalouse, avec la bride et la selle garnies d'argent, et le pauvre *ranchero* (fermier), sur son bât à fibres de *magüey* (aloès).

Le costume national a subi au Mexique, comme partout, des changements par l'introduction des modes françaises; mais ces progrès n'y ont été que lents et incomplets, et l'on retrouve encore les costumes et le luxe du moyen âge dans l'habillement chevaleresque du Mexicain espagnol, et surtout dans le harnachement de ses chevaux.

Quelles que soient les institutions politiques qu'on essaie depuis quarante ans d'implanter dans cette nation, ses mœurs et ses coutumes sont restées presque les mêmes qu'elles étaient au temps de la conquête. Éloigné pendant trois siècles de tous rapports avec le reste du monde par la politique ombrageuse de l'Espagne, le Mexicain, plus qu'aucune autre nation, a gardé les dehors, mais non l'esprit chevaleresque des anciens temps.

Les classes basse et moyenne, les rancheros, les hacenderos, dans la campagne, ont conservé le costume si pittoresque du XVI[e] siècle.

Le costume national du Mexique consiste en une veste courte, et en un large pantalon ouvert sur les côtés et orné d'aiguillettes d'argent; ces vêtements sont brodés de soie, d'argent ou d'or, et reliés entre eux par une ceinture de soie. Le chapeau mexicain est en laine de vigogne, brun, à larges bords, et en-

touré d'une banderole d'or ou d'argent. Les jambes sont généralement enveloppées dans des *botas vacqueras*, morceaux de cuir ornés de dessins imprimés au moyen de formes en bois. Les souliers ou bottines, en cuir non verni, sont garnis d'immenses éperons. Pour les chevaux, c'est toujours la selle si lourde et si compliquée du chevalier, ce mors énorme et si fort, qui permet, comme en Orient, d'arrêter le cheval tout court, même dans la course la plus rapide.

Le Mexicain est excellent cavalier quand il se trouve sur sa lourde selle; mais il ne saurait faire usage d'une selle à l'anglaise.

Il excelle dans certains exercices à cheval, tels que *torear* (terrasser à cheval un taureau, en le saisissant par la queue), désarçonner un autre cavalier avec les genoux, et prendre des chevaux ou taureaux au moyen de la *reata*, du *lazo* (nœud coulant); mais il ne sait franchir ni les barrières ni les fossés.

La selle mexicaine, surchargée comme elle l'est d'ornements en argent et de broderies, avec son pommeau et son dos si élevés, est pour l'ordinaire trois fois aussi lourde qu'une selle anglaise. Ces selles sont très-coûteuses : garnies d'argent, elles reviennent de cent soixante à deux cents pesos (880 à 1,100 fr.)

chacune; mais leur commodité est telle, que les étrangers mêmes les adoptent.

Les carrosses mexicains sont ce qu'il y a de plus lourd et de plus informe. Ils n'ont point de siége pour le cocher, et les mules sont guidées par un postillon. Les harnais sont massifs et d'une forme singulière, surtout la partie où l'on renferme la queue de l'animal, qui est en forme de sac et ornée de métal.

Les dames de Mexico ne vont jamais à la promenade qu'en voiture; et alors elles sont coiffées en cheveux et vêtues de robes d'étoffes claires de différentes couleurs. Mais le matin elles vont toujours à pied à la messe, et pour se rendre à l'église elles ont conservé la mantille, ce costume noble et élégant, et des vêtements de couleur noire ou foncée. Une mantille avec de belles blondes revient, dans ce pays, de cent vingt à cent cinquante pesos (660 à 825 fr.)

Les hommes qui appartiennent aux classes supérieures ont adopté notre costume : habit noir, chapeau rond en tuyau de poêle, et bottes vernies ou cirées; cette innovation ne date que de quinze à vingt ans. Avant cette époque, la veste courte en toile de coton à fleurs, le chapeau de vigogne et les souliers en cuir sans aucun vernis, étaient la toilette la plus élégante; aujourd'hui ils ne conservent cette mise favorite que

dans leur intérieur, ou lorsqu'ils se rendent le soir, couverts de leurs manteaux, dans quelques cercles intimes. C'est, du reste, le costume de rigueur pour monter à cheval; seulement la veste à fleurs a disparu et est remplacée par une veste de toile blanche ou de drap.

Le principal amusement de la population mexicaine, ce sont des combats de taureaux et des combats de coqs. Ces sortes de récréations, qui, partout où elles ont lieu, nous inspirent du dégoût, ont au Mexique un caractère particulier qui révolte d'autant plus, que la timidité et la faiblesse des taureaux indigènes en font une véritable boucherie.

Ces sortes de spectacles sont, au Mexique, sous la protection spéciale du président de la république; mais je dois faire remarquer en faveur des classes supérieures qu'elles n'y assistent que rarement, et seulement dans des occasions extraordinaires.

Les combats sont à peu près les mêmes que ceux qui se donnent en Espagne : les *toreadores* viennent tous de ce pays, avec ce costume que Figaro a popularisé en France (1); l'unique différence me paraît

(1) Voir, pour la description des courses de taureaux, *Les Français en Espagne*, 1 vol. in-8°, par J.-J.-E. Roy, publié à la librairie A[d] Mame et C[e].

provenir de la pusillanimité des taureaux mexicains, qui ne sont ni aussi forts ni aussi farouches que ceux d'Espagne. Souvent la terreur et la lâcheté du *toro* est telle, que le *matador* qui doit l'achever ne peut parvenir à le faire arriver contre son épée. Dans ce cas, le public mexicain déclare le *toro* indigne de l'honneur de mourir par la main du matador, et les cris réitérés de : *Lazo! lazo!* retentissent de tous les points de l'assemblée.

Les toreadores alors se retirent pour faire place à deux cavaliers montés sur des chevaux vifs et fougueux, et armés seulement de leurs lazos. Les deux nouveaux acteurs cernent l'animal dans une course rapide, formant autour de lui des cercles de plus en plus resserrés, et avec la rapidité de l'éclair entourent de leurs lazos les jambes du taureau, qu'ils terrassent avec une facilité surprenante. Un matador finit alors les tourments du malheureux animal, que trois mules richement caparaçonnées traînent au galop hors de l'arène, aux acclamations les plus bruyantes du public.

La passion pour les combats de taureaux a diminué chez les Mexicains; mais tous sont enthousiastes des combats de coqs, depuis le président jusqu'au dernier lepero. Un des héros de la révolution mexicaine, qui déjà plusieurs fois a été porté à la prési-

dence, Santa-Anna, est possédé de cette passion à un degré peu commun.

Les gageures dans la capitale, et même dans les provinces, à l'occasion de ces combats, sont immenses : des malheureux en haillons y portent souvent de l'or, fruit de leur bonheur au jeu ou de leur audace dans le vol.

Les coqs, avant que l'on arme leurs ergots d'éperons, sont lâchés l'ùn sur l'autre comme pour essayer leurs forces et offrir aux connaisseurs le moyen de les apprécier et de fixer leur choix.

Les paris une fois réglés, le silence le plus profond s'établit dans l'arène. Sur un signal du juge, les champions, armés de leurs éperons, s'élancent l'un sur l'autre, et, le combat terminé, le coq vainqueur est proclamé avec enthousiasme, et recueilli avec les plus tendres soins par son heureux propriétaire, qui s'empresse de panser ses blessures.

CHAPITRE VI

La grande place de Mexico. — La cathédrale. — Le *Sagrario*. — Couvents et hôpitaux. — Soins donnés aux pauvres et aux malades. — Hôpital de la *Purisima Concepcion*, fondé par Cortez. — Portrait du grand *conquistador*. — Violation projetée de son tombeau. — Ses restes sauvés de la profanation par un citoyen dévoué. — Bienfaits de l'influence du clergé catholique au moyen âge chez les peuples non civilisés. — Instruction donnée par le clergé. — Musée mexicain. — La pierre des *sacrifices*. — Horrible statue. — Manuscrits aztèques. — Étendard de Cortez. — Portraits. — Figurines ou poupées faites par des indigènes. — Statue de Charles IV. — Collections particulières. — L'École des mines ou *Mineria*. — Collége de Saint-Jean-de-Latran. — École de dessin.

La grande place de Mexico (*plaza Mayor*), à laquelle aucune de celles d'Europe ne peut être comparée sous le rapport de la dimension, est bornée au nord par la cathédrale, bel et vaste édifice, entouré de trottoirs qui ont environ treize mètres sur la face principale et six sur les faces latérales ; le côté du sud présente la façade de l'hôtel de ville (*ayuntamiento*); à l'est s'élève le *Sagrario*, dont je parlerai tout à l'heure; enfin à l'ouest, l'ancien palais du gouvernement, aujourd'hui palais du président et des deux chambres.

La cathédrale, élevée sur l'emplacement de l'ancien temple ou teocali mexicain, est construite en pierres d'une dimension remarquable; son style est du genre d'architecture qui suivit en Espagne celui dit de la renaissance, lorsqu'on abandonna la légèreté et la grâce du style ogival ou mauresque pour une sorte de régularité souvent lourde et monotone. L'aspect en est cependant imposant : deux tours carrées placées aux deux extrémités servent de clochers; entre elles s'élève un fronton. L'intérieur de cet édifice est plus remarquable par ses richesses métalliques que par le goût des ornements dont il est décoré; la balustrade qui entoure le maître-autel est d'argent massif. Les statues de la Vierge et des saints sont ou d'argent massif, ou recouvertes d'or et ornées de pierres précieuses; mais on ne saurait dire ici : *Materiam superat opus* (l'œuvre surpasse la matière). Le sol, comme dans toutes les autres églises, est en planches, et il n'y a ni chaises, ni bancs; les hommes se tiennent debout, et les femmes, même les plus riches et les plus élégantes, sont à genoux ou accroupies sur leurs talons.

Le Sagrario, dont nous avons parlé, et qui forme un des côtés de la place, est une petite église qui, suivant l'usage espagnol, accompagne la cathédrale, et où se célèbrent les offices de la paroisse, où se font

les baptêmes, les mariages et les enterrements. Le Sagrario, d'une construction plus récente que la cathédrale, appartient au genre nommé en Espagne *churrigueresque,* du nom de Churriguera, l'architecte qui le mit le premier en usage. Ce style est remarquable par la bizarrerie de ses ornements; mais le génie mexicain a outré encore le goût de l'architecte espagnol.

Il y a à Mexico de nombreux couvents, des hôpitaux et autres établissements de bienfaisance, qui, quoique ayant souffert des troubles civils, sont encore dans un état remarquable de prospérité. J'ai été surpris autant que touché, en visitant ces établissements, de la manière humaine et de la sollicitude toute paternelle avec laquelle les pauvres et les orphelins y sont traités par les dignes ecclésiastiques auxquels les soins de ces maisons sont confiés.

La nourriture, l'habillement et les bons traitements que les pauvres reçoivent dans ces établissements surpassent, ainsi que les soins et l'instruction qu'on y donne aux orphelins, tout ce qu'on peut attendre d'une contrée qui a eu tant à souffrir des guerres civiles, et dont l'insuffisance de moyens qui en est résultée se manifeste sous tant d'autres rapports.

L'hôpital de la *Purisima Concepcion* est le plus re-

marquable de ces établissements, autant par l'ordre et la libéralité qui y règnent que par le nom de son illustre fondateur.

Cet hôpital, construit aux frais de Cortez sur le lieu même où il fut reçu par Montezuma lors de sa première entrée à Mexico, a été soutenu jusque aujourd'hui par les dotations que l'illustre conquérant affecta dans son testament à cette œuvre pieuse.

Cet établissement a été reconstruit en 1838 par don Lucas Alaman, chargé de pouvoirs du duc de Monteleone, descendant et héritier du célèbre fondateur, et retiré à Naples depuis la révolution.

L'hôpital ne contient qu'un nombre peu considérable de malades, mais ils y trouvent tout ce qui peut adoucir leur infortune.

Deux vastes salles séparées l'une de l'autre par une chapelle sont affectées chacune au service d'un sexe différent. Les lits sont en fer et placés à une distance convenable les uns des autres. Le plus grand soin y est donné à la propreté, et tout est calculé pour la commodité des malades.

On conserve dans cet établissement un portrait de Cortez peint d'après nature. L'illustre *conquistador* y est représenté en pied et complétement armé, si ce n'est la tête, qui est sans casque. Ses cheveux grison-

nants attestent plus encore ses soucis que son âge avancé. Sa physionomie présente un mélange de tristesse et de mécontentement. Dans ses yeux, qui paraissent errer au hasard, on ne trouve plus ce feu qui devrait déceler le caractère de ce héros homérique, qui alliait la valeur et la persévérance à l'esprit le plus subtil; on ne voit que l'image d'un homme affaissé par les travaux et les chagrins, et chez lequel le souvenir d'une vie consacrée à la gloire n'a laissé qu'un sentiment de dégoût des vanités humaines.

Jusque dans ces derniers temps l'hôpital de la *Purisima Concepcion* possédait un souvenir encore plus précieux de son illustre fondateur : c'étaient ses cendres, renfermées dans un magnifique mausolée; car Cortez, comme Colomb, avait voulu être inhumé dans les lieux où sa renommée avait acquis tout son éclat; mais ce dépôt sacré dut aussi souffrir de la fureur des esprits révolutionnaires. Le parti fédéraliste, dont la cupidité convoite les biens que Cortez légua à ses descendants, et qui, faible récompense de son mérite, lui avaient été accordés par son souverain, ameuta contre le souvenir du grand homme une populace fanatique, et profita de son ignorance pour lui représenter le héros comme son premier et plus ancien oppresseur.

Une masse stupide et aveugle allait profaner les restes du plus grand et, malgré les défauts du siècle, du plus noble caractère que l'histoire de la conquête du nouveau monde nous présente ; mais cet acte de vandalisme fut arrêté par le dévouement d'un homme qui a voué un culte profond à la mémoire du héros, et qui parvint à soustraire à des mains sacriléges ces restes précieux, dont il a dissimulé l'asile, attendant pour les rétablir à la place choisie par Cortez lui-même que le calme soit rendu au malheureux Mexique.

L'influence bienfaisante du clergé pour les œuvres de charité n'a point diminué, malgré les changements survenus dans ses ressources. Quand on considère les bienfaits qui dans les siècles reculés ont uniquement émané des ecclésiastiques, on comprend l'influence légitime qu'ils ont dû exercer sur leurs contemporains, influence dont la philosophie moderne voudrait leur faire un crime. Il ne faut pas que notre siècle ingrat oublie que c'est au clergé catholique, et surtout aux ordres monastiques, que nous devons la diffusion des lumières dans les temps du moyen âge ; que c'est leur zèle qui nous a conservé tout ce qu'il nous reste de souvenirs des anciens ; que ce sont eux qui ont posé les fondements des sciences et rassemblé

les matériaux sur lesquels l'étude et les connaissances humaines s'appuient même de nos jours.

Au temps de la domination espagnole, le gouvernement semblait prendre à tâche d'éloigner de ses colonies les connaissances qu'il croyait nuisibles à ses intérêts, comme il ne permettait ni la culture de certaines productions, ni la fabrication de certains articles, dont la fourniture était réservée à la métropole. On conçoit qu'un tel état de choses a dû retenir la masse de la population dans une ignorance et un abrutissement profonds. Cependant, grâce au clergé tant séculier que régulier, le Mexique a été doté d'une éducation élémentaire assez générale ; et non-seulement l'instruction primaire, mais encore l'étude de la théologie, de la jurisprudence, de l'histoire naturelle et d'autres sciences de nécessité absolue a été poussée à un degré peu inférieur à ce qui existait dans ce genre en Europe à la même époque.

Les connaissances étant alors principalement concentrées parmi les membres du clergé, on retrouve dans la littérature mexicaine du siècle dernier cette prédilection pour les discussions téologiques, qui, éveillées en Europe par la prétendue réforme, y continuèrent jusqu'à la fin de la guerre de Trente ans, et ne cessèrent qu'au commencement du XVIIIe siècle.

Cependant des ouvrages historiques qui par leur importance ont attiré l'attention de l'Europe sont sortis des mains d'auteurs mexicains; et des savants de cette nation dont le mérite reste souvent inconnu recueillent par de patients travaux des faits précieux dans la topographie, la minéralogie, la statistique, la philologie et dans d'autres sciences.

On a ressenti au Mexique, surtout dans les sciences, les funestes effets de la révolution, qui paralysa tout pendant quelques années. Ce n'est que dans ces derniers temps que les occupations littéraires et les institutions scientifiques ont repris leur cours; mais, quoiqu'on puisse citer quelques spécialités distinguées, la marche générale vers le savoir n'est encore que faiblement progressive.

Le musée formé il y a quelques années dans la capitale aux frais de l'État, et non par esprit de spéculation, comme ceux des États-Unis, promet à la science les résultats les plus favorables, l'étude d'un pays ne pouvant se faire avec succès que sur les lieux mêmes. Ce musée, qui occupe un vaste édifice, est riche en objets d'histoire naturelle du pays, surtout dans les branches de l'ornithologie, de l'entomologie et de la minéralogie; mais sous le rapport des antiquités, il est malheureusement bien moins complet qu'il ne

devrait l'être, et il se ressent du peu d'importance qu'on avait jusqu'alors attaché à leur conservation. Les souvenirs les plus précieux des anciens Mexicains sont sortis de la contrée, ou se trouvent dans les mains des particuliers (1). De plus, ce musée est encore dans un état de confusion et de désordre qui ne permet guère de l'étudier avec fruit : non qu'il ne renferme des objets fort curieux; mais tout y est pêle-mêle, et il est presque impossible de s'y orienter.

Parmi les objets d'antiquités mexicaines, il en est qui appartiennent évidemment à des races diverses et à des époques de l'art tout à fait dissemblables. Cette circonstance concorde avec la variété des langues parlées dans l'ancien Mexique et la multiplicité des types que présente encore aujourd'hui la population indigène. Il y a donc là un chaos à débrouiller, et il sera difficile de le faire tant que le musée de Mexico sera lui-même un chaos, sans catalogue, sans méthode, sans l'indication assurée de l'origine des monuments. Le fait de la diversité de ces origines est la seule conclusion qu'on puisse aujourd'hui déduire de cette col-

(1) Au nombre des musées du Louvre se trouve un musée mexicain qui contient une précieuse collection d'antiquités de ce pays. Il est situé au premier étage, dans la galerie du pavillon de l'Horloge.

lection en désordre; mais, rapprochée de la variété des langues et des races du Mexique, une telle conclusion est importante, car elle atteste dans ce pays, conformément aux renseignements fournis par son ancienne histoire, des âges et des centres de civilisation distincts. Ainsi, à côté de figures difformes comme celles qu'on peut voir au musée mexicain de Paris, il en est qui montrent une régularité de traits assez grande et semblent faire preuve d'un art plus avancé. J'ai remarqué quelques-uns de ces masques que, d'après une coutume bizarre, on mettait sur le visage des idoles quand le roi était malade; ils ne manquent point d'une certaine beauté calme. Quelques figures ont de la vie, et l'une d'elles est d'une étonnante réalité.

Les sculptures les plus considérables par leur poids et leur dimension sont placées sous un hangar dans la cour du musée. Là est la pierre des *Sacrifices,* destinée à l'immolation des victimes humaines. Cette affreuse destination a été contestée par M. de Humboldt dans une dissertation qui, à notre avis, ne contredit pas d'une manière incontestable les rapports de la tradition.

C'est en somme un étrange aspect que celui de tous ces débris de l'art des anciens Mexicains. Ici est la statue monstrueuse du dieu de la guerre, Huitlipu-

chtli; là une tête de femme, dont la coiffure et un peu le style rappellent la sculpture égyptienne, est placée à côté d'une tête mutilée qui semble pousser un cri de douleur; plus loin, une statue accroupie tire la langue avec un rire idiot qui fait horreur, car entre ses pieds et ses mains on découvre la place réservée pour déposer le cœur arraché tout fumant par le sacrificateur de la poitrine des misérables qu'il immolait à de pareils dieux.

Ce qui frappe ici plus que tout le reste et laisse dans l'âme une impression d'effroi qu'on ne saurait oublier, c'est une statue colossale déterrée près de la cathédrale, par un hasard singulier, le 23 août 1790, deux cent soixante-neuf ans, jour pour jour, après la prise de Mexico. Cette statue semble moins la représentation d'une figure humaine qu'un rêve monstrueux pétrifié. On n'aperçoit d'abord qu'une masse difforme sur laquelle sont tracés des dessins bizarres qui ne ressemblent à rien de réel, et parmi lesquels on discerne des serpents entrelacés, au milieu de tout cela une tête de mort placée au-dessous de la poitrine. En regardant de plus près ces hideuses arabesques, on parvient à y démêler l'intention de représenter une figure humaine qui a une tête de caïman à dents énormes, quatre mains ouvertes et étalées comme pour recevoir les victimes.

On reconnaît même aux mamelles indiquées au-dessus de la tête de mort, que cette épouvantable figure est une figure de femme. Une divinité masculine accompagnée des mêmes attributs, dents, ongles, serpents, tête de mort, est adossée à la première et semble ne former qu'une masse avec elle. La moitié féminine du groupe est Teoyaomiqui, la déesse de la mort pour la guerre sacrée, pour la défense de l'abominable religion mexicaine. L'autre moitié représente, selon Ganca, le dieu Teoyaotlatohua, qui présidait à la mort violente, et dont l'emploi était de recevoir les âmes de ceux qui étaient tués dans les combats, ou qu'on sacrifiait après les avoir faits prisonniers. « Ce groupe, ajoute M. Ampère, à qui nous empruntons ce passage, est donc une sorte d'Hermès, formé par les images de Teoyaotlatohua et de Teoyaomiqui, couple très-bien assorti, et dont l'aspect est aussi rébarbatif que les noms (1). »

Le musée renferme aussi une collection de manuscrits ou de peintures des anciens Mexicains sur un tissu de maguey (aloès); cette collection n'est pas considérable; mais elle en renferme du plus haut intérêt, telles que l'émigration des Aztèques et leur arrivée

(1) M. J.-J. Ampère, *Promenade en Amérique*, t. II, p. 291.

au Mexique, dont je parlerai ailleurs à l'occasion des traditions conservées parmi ces peuples; la généalogie des souverains de la dernière race jusqu'à Montezuma II; enfin ces peintures célèbres qui représentent l'arrivée des Espagnols au Mexique, exécutées pour satisfaire la curiosité inquiète du dernier souverain indigène de cette contrée.

Après ces anciens monuments, des objets plus récents attirèrent mes regards. Un surtout fixa mon attention et m'inspira l'intérêt le plus vif: c'était un souvenir de l'homme extraordinaire qui fit la conquête de ce vaste empire, c'était l'étendard autour duquel Cortez rassemblait ses intrépides compagnons, avec lequel il les guidait à la victoire; ce simple étendard rouge, avec l'image de la sainte Vierge, qui flottait triomphant lors de sa glorieuse entrée dans la capitale de la Nouvelle-Espagne.

On parcourt avec intérêt la salle où sont exposés les portraits des anciens vice-rois du Mexique, représentés avec les costumes de leur siècle.

Deux tableaux surtout attirent les regards des visiteurs; ils sont, dit-on, peints d'après nature, et ils furent donnés par le souverain le plus puissant de l'Espagne à son grand capitaine. Le premier représente les *rois catholiques* Ferdinand et Isabelle; les

traits si doux et si majestueux de cette dernière répondent à l'idéal que l'on se forme de cette grande et magnanime souveraine, dont l'âme élevée sut comprendre et apprécier les projets de Colomb, et qui resta constante dans l'appui et la protection qu'elle avait voués à l'illustre navigateur. Le second tableau contient aussi deux personnages : Charles-Quint, maître de deux mondes, souverain le plus orgueilleux de la terre, représenté en guerrier; et un autre, vêtu en habit de prince : c'est Cortez, le pauvre aventurier de Médellin (1), qui avait donné un empire à son maître.

Au nombre des objets de moindre importance rassemblés au musée se trouvent plusieurs ouvrages des indigènes qui prouvent leur talent pour l'imitation. On y remarque sürtout de petites figures, ou plutôt des poupées, hautes d'un palme, et faites de chiffons avec une rare habileté. Une vieille femme de Puebla, dont parle M. Lowenstern, excellait surtout dans ce travail; elle reproduisait les costumes du pays avec la plus grande exactitude, et réussissait surtout à donner à la physionomie du personnage qu'elle représentait le caractère qui lui était particulier; elle

(1) On sait que Fernand Cortez naquit à Médellin, petite ville de l'Estramadure, en 1485.

composait de cette manière des groupes charmants qui étaient très-recherchés, et dont plusieurs sont conservés au musée. D'autres ouvrages exécutés en cire avec une grande perfection, particulièrement par les Indiens, représentent des animaux, des fruits, etc. (1).

Dans la cour du musée a été reléguée une magnifique statue équestre en bronze de Charles IV, qui décorait autrefois la plaza Mayor. C'est l'œuvre d'un artiste mexicain, M. Tolza. Elle a été coulée d'un seul jet. « Cette statue, dit M. de Humboldt, par sa masse imposante et la noble simplicité du style, ornerait les premières villes de l'Europe. »

Plusieurs particuliers possèdent, dans la capitale, des collections scientifiques très-remarquable; on cite entre autres celles des comtes de Penasco, de Regla, de la Cortina, etc. Le goût pour les livres y est aussi généralement répandu et attesté par de nombreuses bibliothèques particulières. Celles des monastères sont surtout fort riches, et principalement celle des franciscains, qui renferme les manuscrits les plus précieux pour l'histoire du pays.

Il y a plusieurs imprimeries à Mexico; mais les

(1) On peut voir un échantillon de ces figurines et autres objets au Louvre, dans le musée indien, qui se trouve à la suite du musée de la marine et du musée chinois.

ouvrages qui en sortent sont si coûteux, qu'on préfère acheter les livres imprimés à Paris en langue espagnole, et dont il se fait un débit extraordinaire.

La *Mineria* (l'École des mines), qui du temps des Espagnols jouissait d'une célébrité bien méritée, á beaucoup perdu de son importance. Elle tire āujourd'hui son plus grand éclat du savant professeur espagnol Antonio del Rio, digne disciple de Werner, et célèbre par de nombreuses et importantes découvertes dans la géologie et la minéralogie, mais entravé dans sa sphère par le peu d'appui que le gouvernement est à même d'accorder aujourd'hui à cet établissement.

J'ai visité le collége de Saint-Jean-de-Latran, qui, avec deux autres établissements de même genre, constitue ce qu'on appelait autrefois l'Université. On délivre dans ces trois colléges des diplômes qui permettent d'exercer la profession d'avocat. On donne ces diplômes au bout de huit ans d'étude, sans examens définitifs; mais chaque année on est examiné avant d'être admis à passer dans la classe supérieure. Ce privilége est, dit-on, menacé; car on va demander l'instruction libre et la suppression d'un privilége qui n'est fondé sur aucune loi.

Dans le collége de Saint-Jean-de-Latran, les études

nécessaires ou obligatoires sont le latin, la philosophie, le droit. Les études libres sont le français, l'anglais, l'escrime, la gymnastique, le dessin et l'art du menuisier (*carpinteria*); l'étude principale est celle du droit, dont la base est le droit romain, tel qu'il se trouve dans les *siete partidas* d'Alphonse X, rédigées de nouveau (*recopiladas*) sous Charles III et complétées par les décrets des présidents.

L'École de dessin semble établie sur un grand pied, mais elle est peu fréquentée. On y enseigne la peinture, la gravure, la sculpture. L'État envoie de jeunes artistes à Rome. Ce qui manque ici principalement, ce sont de bons modèles. Il n'y a pas dans l'établissement un tableau de grand maître, sauf un Murillo douteux. Un élève de Tenerani, le célèbre statuaire romain, a sculpté l'Hercule mexicain, dont le nom, impossible à retenir, comme tous les noms aztèques, commence par *tet* et finit par *tol.*

En résumé, la littérature, les sciences et les arts n'ont rien gagné depuis la révolution. Les colléges composant l'Université, la Mineria, l'École de dessin, datent du temps espagnol; les hommes les plus éminents ont été élevés à cette époque, où l'étude des sciences, quoique restreinte, portait cependant ses fruits.

CHAPITRE XII

Origine des anciens Mexicains. — Traditions orales et écrites en hiéroglyphes. — Anciennes nations établies au Mexique. — Les Toltèques. — Alcolhues ou Tezcucans. — Civilisation de ces peuples. — Les Aztèques ou Mexicains. — Leur migration. — Leur tradition du déluge. — Légende hiéroglyphique. — Fondation de Mexico. — Extension rapide de l'empire mexicain. — Forme du gouvernement. — Législation. — Organisation militaire. — Différence des anciens et des nouveaux Mexicains.

On manque de renseignements historiques sur la population primitive du Mexique, comme sur l'origine des Américains en général. On en est réduit à des hypothèses, et nous verrons que la plus vraisemblable est celle qui fait venir au Mexique, et par conséquent en Amérique, une ou plutôt plusieurs émigrations du nord de l'Asie.

Il n'existe d'autres autorités sur l'état ancien de l'Anahuac que les traditions des Aztèques, consignées dans leurs tableaux hiéroglyphiques, et les traditions orales du même peuple recueillies dans les temps voisins de la conquête par le premiers annalistes; on comprend qu'on ne doit se servir de ces documents,

à travers lesquels la vérité n'apparaît souvent qu'entourée de fables grossières, qu'avec beaucoup de discernement et de circonspection.

Quoi qu'il en soit, le Mexique paraît avoir été habité dans les temps les plus reculés par un grand nombre de tribus de races différentes. On cite parmi les plus anciennes les Olmèques ou Holmèques, les Xicolanques, les Cores, les Tepanèques, les Tzapotèques, les Othomites ou Otomies, etc. Tous ces peuples habitaient déjà l'Anahuac à l'époque de la grande migration toltèque. Cette dernière nation, venue d'une direction septentrionale, mais on ignore de quelle région, pénétra sur le territoire de l'Anahuac probablement avant la fin du VIIe siècle. Comme on le pense bien, il y a très-peu de notions certaines à glaner sur un peuple dont les annales écrites ont péri, et qui ne nous est connu que par les légendes traditionnelles des nations qui lui ont succédé. Toutefois, d'après l'accord unanime de ces traditions, les Toltèques étaient instruits dans l'agriculture et dans la plupart des arts mécaniques de première nécessité; ils travaillaient habilement les métaux, et ils inventèrent le système complexe de chronologie adopté ensuite par les Aztèques. Ils furent, en un mot, la véritable source de la civilisation qui distingua plus tard cette partie

du continent. Ils établirent leur capicale à Tula, au nord de la vallée mexicaine, où les vestiges de vastes constructions existaient encore à l'époque de la conquête. Les nobles ruines d'édifices religieux ou publics que l'on trouve aujourd'hui dans différentes parties de la Nouvelle-Espagne, notamment à Mitla et à Palenque, dans le Yucatan, sont attribuées à ce peuple, dont le nom, Toltèque, est resté au Mexique synonyme d'architecte.

Après une période de quatre siècles, les Toltèques, qui avaient étendu leur empire jusqu'aux confins les plus reculés de l'Anahúac, et vu leur population beaucoup réduite par la famine, la maladie et des guerres malheureuses, disparurent du pays avec autant de silence et de mystère qu'ils y étaient entrés; un petit nombre seulement demeurèrent en arrière, mais le gros de la nation, selon toute apparence, se répandit dans les régions de l'Amérique centrale et dans les îles voisines.

Après le laps d'un nouveau siècle, une autre tribu nombreuse et sauvage, nommée les Chichemèques, pénétra dans l'Anahuac. Elle venait des régions reculées du nord-ouest, et elle fut bientôt suivie par d'autres tribus d'une civilisation plus avancée et de la même race peut-être que les Toltèques, dont elles

paraissent avoir parlé la langue. Les plus célèbres de ces tribus étaient les Aztèques, ou Mexicains, et les Alcolhues. Ces derniers, plus connus dans des temps moins éloignés de nous sous le nom de Tezcucans, nom dérivé de leur capital, Tezcuco, sur le bord oriental du lac mexicain, étaient particulièrement disposés, par la douceur comparative de leur religion et de leurs mœurs, à recevoir la teinture de civilisation qui distinguait le petit nombre des Toltèques restés dans le pays. Ils la transmirent à leur tour aux barbares Chichimèques, dont la plus grande partie finit par se fondre avec les nouveaux venus.

Forts de l'accroissement de leur nombre et de leur civilisation supérieure, les Alcolhues étendirent par degrés leur empire sur les tribus plus sauvages du Nord, tandis que leur capitale se remplissait d'une population nombreuse, activement livrée aux arts les plus utiles et même aux arts élégants d'une communauté civilisée. Tezcuco devint l'Athènes de l'Anahuac, le séjour de ses savants, de ses poëtes, de ses artistes : son histoire se lie à celle des Mexicains, dont nous allons nous occuper.

Les Mexicains, ou Aztèques venaient aussi, comme on l'a vu, des régions reculées du Nord, ruche populeuse des nations dans le nouveau monde aussi bien

que dans l'ancien. Ils arrivèrent sur les frontières de l'Anahuac vers le commencement du XIII siècle. Longtemps ils n'eurent aucune résidence fixe, et occupèrent tour à tour diverses parties de la vallée mexicaine, exposés à tous les hasards et à toutes les misères de la vie nomade.

Il existe un tableau hiéroglyphique fort curieux de la migration des Aztèques (1), où l'on reconnaît évidemment une tradition biblique à travers l'obscurité qui l'enveloppe. Le tableau commence par le déluge, et finit par l'établissement de la nation voyageuse au site même de Tenotchitlan ou Mexico. On voit d'abord sur cette peinture Coxcox, le Noé des Mexicains, couché dans une barque au milieu des eaux, les deux mains élevées vers le ciel. Non loin de lui, également dans les eaux, paraît une haute montagne, l'Ararat des Aztèques, au pied de laquelle sont en regard les figures de Coxcox et de sa femme. Un teocali ou autel, placé sur le site même d'Aztlan (la terre des pics), est le point de départ de la nation. Là un groupe

(1) Ce tableau a fait jadis partie de la collection du docteur Siguenza, qui avait hérité des peintures hiéroglyphiques d'un noble indien, Juan de Abba Iztlilzochiti. Siguenza le communiqua à Gemelli Careri, qui le publia dans le tome VI de la relation de son voyage. Il est reproduit, sous une forme réduite, dans l'*Univers pittoresque,* IVe vol. de l'*Amérique,* p. 12.

d'hommes, nés muets après le déluge, debout devant une colombe perchée sur le haut d'un arbre, reçoivent d'elle le don des langues, figurées par une multitude de petites virgules ou de langues qui lui sortent du bec. Puis ces hommes se mettent en marche, disposés comme dans une procession. Ils suivent un long cordon à nœuds, qui décrit diverses sinuosités, sur lesquelles la route est tracée. De distance en distance, des figures hiéroglyphiques indiquent les différents lieux où les Aztèques ont séjourné, et les villes qu'ils ont bâties.

Après avoir erré quelque temps dans le voisinage des lacs de l'Anahuac, les Aztèques se fixèrent enfin là où s'élève aujourd'hui Mexico. Un oracle leur avait annoncé, disent-ils, qu'ils finiraient leur long pèlerinage là où ils trouveraient un aigle sur un nopal sortant du creux d'un rocher. Cette circonstance s'étant rencontrée, ils jetèrent les fondements de leur cité dans une île du lac où l'aigle leur était apparu, et donnèrent à la nouvelle ville le nom de Tenotchitlan, qui rappelait son origine miraculeuse (ce nom signifie en mexicain *nopal* ou *cactus sur un rocher*). La légende de cette fondation est encore rappelée de nos jours dans les armes de Mexico et de la nouvelle république. Tels furent les humbles commencements de la Venise du monde occidental.

La fondation de Mexico ne date que de l'an 1325; et au commencement du XVIe siècle, c'est-à-dire moins de deux siècles après, au moment même de l'arrivée des Espagnols, la domination des Aztèques s'étendait sur toute la largeur du continent, de l'Atlantique à la mer Pacifique; et sous le règne d'un de ses rois, prédécesseur de Montezuma, le hardi et sanguinaire Ahuitzotl, la nation avait porté ses armes bien au delà des limites déjà indiquées comme celles de son territoire permanent, dans les coins les plus reculés du Guatemala et du Nicaragua.

L'extension de cet empire est vraiment merveilleuse, si l'on considère qu'elle était l'ouvrage d'un peuple dont la population et les ressources se trouvaient tout récemment renfermées dans les murs d'une petite ville, et que les territoires conquis étaient couverts de peuplades nombreuses habituées, comme les Mexicains, au métier des armes, et dont l'organisation sociale était peu inférieure, sinon égale à la leur. L'histoire des Aztèques offre des points frappants de ressemblance avec celle des anciens Romains, non-seulement par les succès militaires, mais par la politique qui en fut l'âme. Nous laisserons de côté cette histoire, qui ne saurait nous présenter beaucoup d'intérêt, pour jeter un coup d'œil rapide sur le

gouvernement, la religion, les sciences et les arts de ces peuples avant l'arrivée des Européens.

La forme du gouvernement n'était pas la même dans les divers États de l'Anahuac. Chez les Aztèques et les Tezcucans, elle était monarchique et presque absolue. Les institutions politiques des deux nations se ressemblaient à ce point, que ce qu'on dit de l'une peut également s'appliquer à l'autre.

A Mexico la monarchie était élective. Quatre des principaux nobles choisis par leur corps sous le règne précédent remplissaient les fonctions d'électeurs. On leur adjoignait les deux rois alliés de Tezcuco et de Tlapocan, mais c'était pour ces princes une distinction purement honorifique. Le souverain était élu parmi les frères du roi mort, ou, à leur défaut, parmi ses neveux, en sorte que l'élection était toujours renfermée dans le cercle de la famille. On ne saurait se dissimuler que cette manière de pourvoir aux vacances du trône offrait quelques avantages. Les candidats recevaient une éducation qui les rendait propres à la dignité royale, et, d'un autre côté, l'âge auquel ils étaient élus, non-seulement garantissait la nation des inconvénients d'une minorité, mais permettait encore d'apprécier leur aptitude au trône. Ce système, en effet, eut de bons résultats, et le trône fut occupé

par une série de princes habiles, dignes de gouverner un peuple belliqueux et entreprenant.

Le titre de roi, que les écrivains espagnols donnent aux premiers princes aztèques, fait place à celui d'empereur sous les derniers règnes. Il est probable que l'on a voulu indiquer par là la suprématie du roi des Aztèques sur les monarchies alliées de Tlapocan et de Tezcuco.

Au-dessous des princes de la famille royale étaient les nobles, qui possédaient la plus grande partie du territoire à titre de fiefs, d'une manière absolument analogue à ce qui existait en Europe au temps de la féodalité. Ainsi certains domaines gagnés à la pointe de l'épée, ou reçus en récompense de services publics, appartenaient sans réserve aucune à leurs possesseurs; il leur était seulement défendu d'en disposer en faveur d'un plébéien. D'autres domaines n'étaient transmissibles qu'aux aînés mâles, et à leur défaut revenaient à la couronne. La plupart étaient soumis à l'obligation du service militaire. Les principaux chefs de Tezcuco étaient expressément obligés de soutenir le prince avec leurs vassaux armés, de fréquenter sa cour, de l'aider de leurs conseils. D'autres chefs étaient astreints à réparer les bâtiments royaux, à maintenir l'ordre dans les domaines du souverain, à lui payer,

par forme d'hommage, un tribut annuel de fruits et de fleurs. Ne croirait-on pas lire le code des lois qui régissait notre ancien système féodal?

Les lois des Aztèques étaient enregistrées et exposées aux regards du peuple dans des peintures hiéroglyphiques. La majeure partie de ces lois, comme il arrive toujours chez tous les peuples dont la civilisation est imparfaite, regardait plutôt la sécurité des personnes que celle des propriétés. Les grands crimes contre la société entraînaient tous la peine capitale. Le meurtre même d'un esclave était puni de mort; les adultères étaient lapidés, comme chez les Hébreux. Le vol, suivant sa gravité, était puni par l'esclavage ou la mort. C'était un crime capital de reculer les bornes de la propriété de son voisin, d'altérer les mesures établies, et, pour un tuteur, de ne pouvoir rendre un compte exact des biens de son pupille. Toutes ces lois prouvent une équité dans les transactions, un respect des droits privés, inséparables d'un grand progrès dans les voies de la civilisation.

Le mariage n'était qu'une institution civile, mais très-respectée ; un tribunal était établi uniquement pour discuter les questions qui s'y rattachaient. Le divorce ne pouvait être obtenu que par une sentence de ce tribunal, après une longue, sévère et minutieuse

enquête. La plus remarquable portion du code aztèque est relative à l'esclavage. La loi reconnaissait plusieurs sortes d'esclaves : les prisonniers faits à la guerre, qu'on réservait presque toujours pour les sacrifices; les criminels, les débiteurs publics, les personnes qui par suite d'une extrême pauvreté renonçaient d'elles-mêmes à leur liberté. Ce renoncement volontaire s'explique par la douceur de l'esclavage chez les Aztèques. Le contrat de vente devait se conclure en présence d'au moins quatre témoins. Les services exigibles étaient déterminés par la loi avec la plus grande précision. L'esclave pouvait avoir sa propre famille, posséder des biens et même d'autres esclaves; ses enfants étaient libres. Personne ne pouvait naître esclave au Mexique : honorable restriction, inconnue à tous les pays civilisés où la loi a sanctionné l'esclavage.

Tels sont le traits les plus frappants du code aztèque, qui s'appliquent aussi au code tezcucan, presque en tous points semblable au premier. Ce code, à peu d'exceptions près, est empreint de la sévérité, de la férocité même d'un peuple inculte, endurci par l'habitude des scènes de carnage, et comptant plus pour réformer le mal sur les moyens physiques que sur les moyens moraux. Et pourtant ce code atteste

un profond respect pour les grands axiomes de la morale, et une perception tout aussi nette de ses principes qu'on peut la trouver chez les nations les plus civilisées.

Le grand but des institutions aztèques, celui où tendaient l'éducation et les honneurs publics, était la profession des armes. Au Mexique, ainsi qu'en Égypte, la caste militaire partageait avec la caste sacerdotale la plus haute considération. Le roi devait être un guerrier expérimenté. La divinité protectrice des Aztèques était le dieu de la guerre. Un des grands objets de leurs expéditions était de rassembler pour ses autels des hétacombes de captifs.

La question de la guerre était discutée dans un conseil tenu par le roi et les principaux nobles. Avant de la déclarer, les ambassadeurs allaient sommer l'ennemi de recevoir les dieux du Mexique et de payer le tribut accoutumé. Si l'ambassade ne réussissait pas, on envoyait alors un défi ou une déclaration de guerre. On demandait leurs contingents aux provinces conquises, toujours assujetties au service militaire comme au paiement des taxes, et l'armée royale, commandée d'ordinaire par le monarque en personne, se mettait en marche.

Les princes aztèques employaient les mêmes moyens

que les monarques d'Europe pour exciter l'ambition de leurs sujets. Ils avaient établi différents ordres militaires avec des priviléges et des insignes particuliers. Le dernier des Montezuma avait institué trois de ces ordres militaires : ceux des Princes, des Aigles et des Tigres. Les seigneurs décorés de l'un de ces ordres en portaient à la guerre les insignes sur leur armure. Par exemple les chevaliers du Tigre (jaguar) étaient tachetés comme leur patron. Il y avait en outre une sorte de chevalerie subalterne, qui était la plus humble récompense des exploits guerriers, et quiconque n'y parvenait pas n'avait le droit de porter aucun ornement sur ses armes ni sur sa personne. Les membres mêmes de la famille royale étaient soumis à cette loi, qui nous rappelle un des usages des chevaliers chrétiens, celui de porter une armure tout unie et un bouclier sans devise tant qu'ils n'avaient pas accompli quelque prouesse.

Le costume des principaux guerriers était pittoresque et magnifique. Ils étaient vêtus d'un justaucorps de coton piqué, assez épais pour être impénétrable aux flèches. Ce vêtement était à la fois si léger et si utile, que les Espagnols l'adoptèrent. Les chefs les plus riches portaient quelquefois, au lieu de cette cotte de mailles en coton, une cuirasse composée de

fines lames d'or ou d'argent. Ils jetaient par-dessus un manteau de plumes, magnifique tissu dans lequel ils excellaient. Leurs casques étaient quelquefois de bois sculpté, représentant la tête des animaux sauvages, et quelquefois d'argent, surmontés d'un panache flottant de plumes variées et entremêlées de pierres précieuses et d'ornements d'or. Ils portaient aussi des colliers, des bracelets, des boucles d'oreilles des mêmes métaux précieux.

Leurs armées étaient divisées en corps de huit à dix mille hommes, et ces corps eux-mêmes en compagnies de trois à quatre cents, qui avaient chacune leur commandant. L'étendard royal ou grand étendard, espèce de long bâton auquel étaient fixées les armes de l'empire, l'aigle aux ailes déployées s'élançant sur un jaguar, avait assez de ressemblance avec le *signum* des Romains. Il était placé au centre de l'armée, et porté par le général en chef. Tous les yeux des soldats étaient fixés sur ce drapeau, et sa perte entraînait sur-le-champ celle de la bataille (1).

La tactique des Aztèques était celle des nations chez qui la guerre, bien que devenue un métier, n'est pas encore élevée au rang de science. Ils avançaient en

(1) C'est ce qui arriva à la journée d'Otompan, lorsque Cortez s'empara de cette royale enseigne.

chantant, poussaient leurs cris de guerre, chargeaient vivement l'ennemi, faisaient aussi rapidement retraite, habiles à dresser des embuscades, à surprendre leurs adversaires, à toutes les escarmouches d'une guerre de partisans. Et cependant leur discipline attirait les éloges des conquérants espagnols. « C'était un beau spectacle, dit l'un d'eux, de les voir se mettre si résolûment en marche et dans un ordre si admirable (1). »

Leur code militaire offre les mêmes traits de sévérité que leurs autres lois. La désobéissance aux ordres des chefs était punie de mort; la même peine était encourue par le soldat qui quittait son drapeau pour attaquer l'ennemi avant que le signal fût donné. Un des derniers princes tezcucans, plein de l'esprit de l'ancienne Rome, mit à mort deux de ses fils, après la guérison de leurs blessures, pour avoir violé cette dernière loi.

Je ne puis passer sous silence une institution inconnue aux peuples les plus civilisés de l'antiquité païenne, et qui est comptée dans les nations régénérées par l'Évangile comme un des fruits bienfaisants du christianisme. Des hôpitaux étaient établis dans les principales villes pour le traitement des malades

(1) Sahagun, *Hist. de Nueva-Espana*, lib. II, c. XXVII.

et le refuge permanent des soldats estropiés. Les médecins et les chirurgiens qui dirigeaient ces hôpitaux « étaient beaucoup plus honnêtes que ceux d'Europe, dit naïvement un vieux chroniqueur, car ils ne retardaient jamais la guérison pour augmenter le salaire (1). »

Telle est la courte esquisse des institutions civiles et militaires des anciens Mexicains : esquisse imparfaite, du reste, en raison de l'insuffisance des sources où il est possible de la puiser. Je pense toutefois en avoir assez dit pour prouver que la civilisation des races aztèque et tezcucane était bien plus avancée que celle des tribus errantes de l'Amérique du Nord. Le degré de civilisation où l'on suppose qu'elles étaient parvenues, d'après leurs institutions politiques, peut être comparé à celui des anciens Égyptiens, peuple avec lequel les Mexicains offrent, sur tant de points, des traits frappants de ressemblance.

Les personnes qui connaissent les Mexicains d'aujourd'hui (je parle des Indiens) concevront peut-être difficilement que la nation ait jamais été capable d'imaginer l'organisation éclairée que nous venons d'exposer; mais il ne faut pas oublier que dans les

(1) Torquemada, *Monarch. ind.,* lib. XII, c. VI.

Mexicains de nos jours nous ne voyons plus qu'une race conquise, abâtardie par trois siècles d'esclavage, aussi différente de ses ancêtres que le sont les modernes Égyptiens de ceux qui construisirent non-seulement les pyramides, mais les temples et les palais dont les ruines magnifiques jonchent les bords du Nil à Luxor et à Karnac. La différence est moins grande entre les Mexicains actuels et leurs ancêtres qu'entre l'ancien Grec et ses descendants abâtardis, errant au milieu de chefs-d'œuvre de l'art qu'ils ont à peine assez de goût pour admirer, et parlant la langue de ces monuments, plus impérissables encore, d'une littérature qu'ils peuvent à peine comprendre. Et pourtant ils respirent le même air, ils jouissent du même soleil, ils contemplent les mêmes sites que les Grecs qui tombaient à Marathon ou triomphaient dans les jeux Olympiques; le même sang coule dans leurs veines; mais des siècles de tyrannie ont passé sur eux; ils appartiennent à une race conquise, et par suite dégénérée.

CHAPITRE VIII

Religion des anciens Mexicains ou Aztèques. — Traditions bibliques. — Cause de l'idolâtrie de ces peuples. — Mythologie des Aztèques. — Ordre sacerdotal. — Forme des temples. — Culte. — Sacrifices humains. — Forme de ces sacrifices. — Anthropophagie. — Nombre incroyable de victimes humaines.

L'organisation civile des Aztèques se lie si étroitement à leur religion, qu'il faut connaître celle-ci pour se faire une juste idée de leur gouvernement et de leurs institutions sociales. J'ai déjà fait remarquer, en parlant de la pyramide de Cholula et surtout du tableau de la migration des Aztèques, à quel point leurs anciennes traditions se rapprochaient des récits de la Bible. La même tradition du déluge se retrouve, à peu de variation près, chez les différents peuples de l'ancien Anahuac. Ceux du Mechoacan racontent que Tezpi (leur Noé) s'était échappé de l'inondation générale en montant dans une barque immense avec sa femme et ses enfants, et en sauvant avec lui un grand nombre d'animaux et toutes les graines dont la conservation était chère au genre humain. Ils ajoutent

qu'au bout de quelque temps Tezpi lâcha un vautour qui ne revint plus et se nourrit des cadavres des géants que les eaux, en se retirant, laissaient sur la terre. Le colibri ou petit oiseau-mouche Huitzitzilin fut envoyé à son tour, et rapporta un peu de verdure dans son bec. Cette tradition se rapproche bien plus de la vérité que celle des Aztèques, et surtout que celle des Grecs, dans leur fable de Deucalion et Pyrrha; et cependant il me semble que ces derniers auraient dû trouver dans le voisinage du peuple hébreu plus de facilité de connaître la véritable tradition que les Mexicains, qui étaient éloignés de ce peuple de plus de huit mille kilomètres, et en étaient séparés par l'immensité des mers.

Ce n'est pas tout : les anciens Mexicains reconnaissaient l'existence d'un Créateur suprême, maître de l'univers; ils le désignaient sous le nom de *Theotl,* assez semblable au *Théos* des Grecs, qui a la même signification. Ils l'appelaient dans leurs prières « le « Dieu qui donne la vie; présent partout, il connaît « toutes les pensées et dispense tous les biens; sans « lui l'homme n'est rien; Dieu invisible, incorporel, « seul Dieu, d'une *perfection parfaite* et d'une égale « pureté; sous ses ailes l'homme trouve le repos, un « sûr abri. » Pourrait-on douter que des peuples qui

avaient des idées si sublimes des attributs de la Divinité n'aient pas eu dans l'origine la connaissance du vrai Dieu ?

Une autre tradition fort remarquable encore est celle qui a rapport à la déesse Cioacoatl ; les Mexicains l'appelaient « notre dame et notre mère ; la première « déesse qui ait mis au monde un enfant ; qui ait « légué aux femmes les douleurs de l'enfantement « comme un tribut de la mort ; par qui le péché est « entré dans le monde. » Tel était le langage vraiment remarquable des Aztèques parlant de cette divinité révérée. On la représentait ordinairement avec un serpent près d'elle, et son nom signifiait « la femme serpent ». Tout cela rappelle évidemment Ève, la mère de la famille humaine.

Ces traditions frappèrent de surprise les premiers missionnaires débarqués dans ces contrées ; mais ce qui excita surtout leur étonnement, ce fut de rencontrer parmi ces peuples idolâtres certains rites, certaines cérémonies qui leur rappelaient la religion chrétienne. Ainsi ils retrouvèrent la croix, emblème sacré de notre foi, élevée comme un objet de culte dans plusieurs temples de l'Anahuac (1).

(1) On peut voir encore aujourd'hui dans les ruines du temple de Palenque l'image de la croix sculptée en bas-relief sur les

Leur surprise dut s'accroître encore lorsqu'ils furent témoins chez les Aztèques d'une cérémonie religieuse qui rappelait le baptême chrétien. Après une invocation solennelle, on humectait d'eau la tête et les lèvres de l'enfant, et on lui donnait un nom. On implorait en même temps la déesse Cioacoatl, qui présidait aux enfantements, « pour que le péché, introduit parmi nous dès le commencement du monde, ne s'attachât pas à cet enfant, mais que lavé, au contraire, par ces eaux, il pût vivre et recevoir une nouvelle naissance. »

Ces traditions, ces cérémonies, ces souvenirs évidents d'une foi plus pure au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, sont, à notre avis, un puissant argument en faveur de l'opinion qui fait venir les races américaines de diverses branches de la grande famille de nations du vieux continent, où les mêmes idées, les mêmes traditions ont été répandues depuis la dispersion des descendants de Noé dans les diverses parties du monde. La probabilité des communications entre l'ancien et le nouveau monde, surtout avec l'Asie orientale, longtemps avant les découvertes de Chris-

murs de cet édifice. On présente à cette croix, comme pour l'adorer, une figure qui ressemble à celle d'un enfant. Ces figures sont entourées d'hiéroglyphes de la nature la plus arbitraire, ou peut-être phonétiques.

lophe Colomb, est, du reste, regardée aujourd'hui par les savants comme une certitude établie par une foule de preuves et d'arguments concluants qu'il serait trop long de détailler ici, mais dont quelques-uns trouveront peut-être leur place dans un autre chapitre.

Mais comment ces idées que les Aztèques avaient reçues dans l'origine des sublimes attributs de Dieu s'étaient-elles obscurcies? Comment ces traditions de la véritable religion s'étaient-elles altérées au point que ces peuples soient tombés dans la plus abominable idolâtrie? C'est par la même raison et de la même manière que les nations de l'ancien monde ont perdu le souvenir des grandeurs de Dieu et des événements qui s'étaient accomplis dans les premiers âges du monde. « A mesure, dit Bossuet, qu'on s'éloi-
« gnait de l'origine des choses, les hommes brouil-
« laient les idées qu'ils avaient reçues de leurs an-
« cêtres. Les enfants, indociles ou malappris, n'en
« voulaient plus croire leurs grands-pères décrépits,
« qu'ils ne connaissaient qu'à peine après tant de
« générations; le sens humain abruti ne pouvait plus
« s'élever aux choses intellectuelles; et les hommes
« ne voulant plus adorer que ce qu'ils voyaient, l'i-
« dolâtrie se répandait par tout l'univers.

« L'esprit qui avait trompé le premier homme goû-

« tait alors tout le fruit de sa séduction, et voyait
« l'effet entier de cette parole : *Vous serez comme des*
« *dieux*. Dès le moment qu'il la proféra, il songeait à
« confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de
« la créature, et à diviser un nom dont la majesté
« consiste à être incommunicable. Son projet lui
« réussissait. Les hommes, ensevelis dans la chair
« et dans le sang, avaient pourtant conservé une idée
« obscure de la puissance divine qui se soutenait par
« sa propre force, mais qui, brouillée avec les images
« venues par leurs sens, leur faisait adorer toutes les
« choses où il paraissait quelque activité et quelque
« puissance. Ainsi le soleil et les astres, qui se fai-
« saient sentir de si loin, le feu et les éléments, dont
« les effets étaient si universels, furent les premiers
« objets de l'adoration publique. Les grands rois, les
« grands conquérants, qui pouvaient tout sur la terre,
« et les auteurs des inventions utiles à la vie hu-
« maine, eurent bientôt après les honneurs divins.
« Les hommes portèrent la peine de s'être soumis à
« leurs sens; les sens décidèrent de tout, et firent,
« malgré la raison, tous les dieux qu'on adora sur
« la terre (1). »

(1) Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, part. II, ch. II.

Ce que Bossuet dit des peuples de l'ancien monde s'applique également à ceux du nouveau; car ce sont toujours des hommes, fils d'Adam, entachés du même péché originel, et par conséquent sujets aux mêmes passions et aux mêmes erreurs, et cette ressemblance est une nouvelle preuve de leur commune origine avec les nations de l'ancien continent. Les Mexicains, ayant donc perdu la notion d'un Dieu unique, se réfugièrent, selon l'ordinaire, dans une pluralité de dieux chargés de présider aux éléments, aux saisons, aux desseins de l'humanité.

Les Aztèques comptaient treize divinités principales et plus de deux cents divinités inférieures; chacune avait son jour réservé et sa fête. A la tête de tous ces dieux apparaissait le terrible Hutzilopochtli, le Mars mexicain, si ce n'est faire tort au dieu d'Homère et de Virgile que de le comparer à ce monstre sanguinaire. La nation adorait dans Huitzilopochtli sa divinité protectrice, et chargeait son image fantastique d'ornements précieux; ses temples étaient les plus imposants des édifices publics, et dans toutes les villes de l'empire ses autels ruisselaient du sang des victimes humaines. On conçoit l'influence désastreuse d'une pareille superstition sur le moral d'un peuple (1).

(1) Ce nom *Huitzilopochtli* est composé de deux mots, qui si-

Par un heureux contraste mythologique, Quetzalcoatl, dieu de l'air, pendant son séjour sur la terre, avait appris aux indigènes l'usage des métaux, l'agriculture et les arts de la paix. Ce dieu avait été sans doute un de ces bienfaiteurs de l'espèce humaine que la reconnaissance de la postérité déifie. Son règne fut un règne de paix et de bonheur; il ordonnait des sacrifices de fleurs et de fruits au grand esprit, et se bouchait les oreilles quand on lui parlait de guerre. Cette époque est l'âge d'or de l'Anahuac. Mais le bonheur a toujours été chose passagère et périssable. Quetzalcoatl ayant encouru, on ignore pourquoi, la colère d'une divinité plus puissante, fut contraint d'abandonner le pays. Chemin faisant, il s'arrêta dans la ville de Cholula, où plus tard on lui éleva un temple; c'est la pyramide dont j'ai parlé plus haut. Pendant son séjour à Cholula, il régla les intercalations du calendrier, ordonna des jeûnes, des prières, exhorta les hommes à la paix; il ne voulut pas qu'on offrît à la Divinité autre chose que les prémices des moissons, et, lorsqu'il eut fait toutes ces choses, il regarda sa mission comme accomplie. Il se dirigea sur

gnifient « oiseau-mouche ou colibri », et « gauche », parce que l'image de ce dieu avait au pied gauche des plumes de cet oiseau : gracieuse étymologie pour le nom d'une divinité si brutale.

les bords du golfe mexicain, prit congé de ceux qui l'avaient suivi, leur promit de revenir plus tard avec ses descendants visiter le pays, y rétablir son règne et renouveler leur bonheur, et, montant sur un esquif fait de peaux de serpents, il s'embarqua sur le vaste Océan pour la fabuleuse contrée de Tlapallan, située du côté où le soleil se lève. D'après la légende, Quetzalcoatl avait la taille haûte, la peau blanche, une chevelure noire et une longue barbe. Les Aztèques comptaient sur le retour de cette bienfaisante divinité, et cette tradition remarquable, profondément enracinée dans les esprits, prépara la voie à la conquête espagnole (1).

Les limites que je me suis imposées ne me permettent pas de plus longs détails sur les divinités mexicaines. Les attributs de la plupart étaient soigneusement définis, et la hiérarchie divine descendait sans interruption jusqu'aux pénates ou dieux do-

(1) Quand les Espagnols parurent pour la première fois sur les rivages du Mexique, la renommée annonça bientôt parmi les populations de l'Anahuac que des hommes blancs, barbus, en tout semblables à Quetzalcoatl, étaient arrivés de l'Orient sur des maisons flottantes, et qu'ils portaient dans leurs mains la foudre et les éclairs. On crut que les nouveaux venus étaient les descendants de Quetzalcoatl, qui revenaient prendre possession de leur empire, et cette idée fut accueillie avec espérance ou avec crainte, selon les intérêts divers.

mestiques, dont les petites images ornaient les plus humbles demeures.

Toute cette mythologie mexicaine était commune aux diverses nations de l'Anahuac, à celles mêmes qui n'avaient cessé de vivre en hostilité avec l'empire aztèque; seulement la divinité protectrice du pays, la divinité de prédilection, était différente.

Comme il n'y avait aucun spiritualisme dans le culte de ces contrées, que tout y était matériel et en dehors, images, idoles, autels, temples se trouvaient partout, dans les bois, dans les champs, dans les chemins, dans les rues. Zumarragua premier évêque de Mexico, affirme que les seuls franciscains en détruisirent vingt-deux mille en huit ans, et Torquemada évalue à plus de quarante mille les temples de l'empire mexicain. On porte à deux mille le nombre de ceux de la capitale seulement.

Le nombre des prêtres devait répondre à ce nombre infini d'autels; Clavigero le fait monter à un million.

Cinq mille desservaient le grand temple de Mexico. Ces prêtres étaient en même temps astrologues et devins, et, tenant ainsi dans leurs mains les clefs de l'avenir, ils inspiraient plus de terreur au vulgaire crédule qu'aucune superstition en aucun pays, sans en excepter la fanatique Égypte. Ils étaient en outre

chargés de l'éducation de la jeunesse, de la garde des peintures hiéroglyphiques et des traditions orales. Les plus hauts dignitaires de l'ordre se réservaient les rites affreux des sacrifices.

Tous les simples prêtres étaient consacrés au service de quelque divinité particulière ; ils logeaient dans la vaste enceinte des temples, au moins pendant l'exercice de leurs fonctions ; car on leur permettait de se marier et d'avoir leur famille à part.

Une des plus importantes fonctions des prêtres était l'éducation ; on avait approprié à ce but plusieurs bâtiments dans l'enceinte du temple principal. Dès l'âge le plus tendre on y plaçait la jeunesse des deux sexes, des plus hautes et des moyennes classes. On confiait les filles aux soins des prêtresses ; car les femmes exerçaient aussi les fonctions du sacerdoce, à l'exception du sacrifice. Les garçons étaient initiés aux richesses de la tradition, aux mystères des hiéroglyphes, aux principes du gouvernement, aux branches de l'astronomie et des sciences naturelles connues des prêtres. Les filles apprenaient à faire divers ouvrages de femme, surtout à tisser et à broder de riches étoffes pour couvrir les autels des dieux. On prêtait une grande attention à la discipline morale des deux sexes : la plus parfaite décence ne cessait de régner,

et les fautes étaient punies avec une extrême rigueur, quelquefois même par la mort.

Les temples mexicains, appelés teocalis (maisons de Dieu), étaient de différentes dimensions, et le plus grand nombre devaient être de fort humbles édifices. Mais les grands temples, dont il reste encore tant de vestiges, se composaient de solides masses de terre avec un revêtement de briques et de pierres, dont la forme rappelait celle des pyramides d'Égypte. Ils avaient souvent plus de trente-trois mètres carrés de base et une élévation beaucoup plus grande. Ils étaient divisés en quatre ou cinq étages, dont les dimensions allaient en se rétrécissant. On y montait par un escalier extérieur, pratiqué à l'un des angles de la pyramide. Cet escalier, conduisant à une sorte de terrasse ou de galerie ménagée autour de la base du second étage, rejoignait un autre escalier placé au même angle que le précédent, directement au-dessus, et qui conduisait lui-même à une autre galerie, en sorte qu'on devait faire plusieurs fois le tour du temple avant de parvenir au sommet. Quelquefois l'escalier menait directement au centre de la façade occidentale de l'édifice. Le faîte offrait une large plâte-forme, surmontée d'une ou deux tours de treize à seize mètres de hauteur, sanctuaires, où l'on renfermait les images

des divinités protectrices. Devant les tours s'élevaient la formidable pierre du sacrifice, et deux grands autels où l'on entretenait des feux inextinguibles comme ceux de Vesta.

Par suite de la construction particulière des temples, toutes les cérémonies religieuses étaient publiques. Des points les plus reculés de la capitale on pouvait voir la longue procession des prêtres serpenter autour des flancs massifs du teocali, avant d'atteindre la plate-forme où s'accomplissait le sacrifice. Ce spectacle remplissait les Aztèques d'une vénération mêlée de terreur pour les redoutables ministres d'un pareil culte.

Pendant longtemps, sans doute d'après les institutions de Quetzalcoatl, les cérémonies du culte n'eurent rien de sanglant. Elles consistaient en des offrandes de fruits, de maïs mur, de fleurs, auxquelles se mêlait le doux encens du copal ou d'autres gommes odorantes. On y ajoutait quelquefois des offrandes d'oiseaux et d'animaux, dont le sang coulait alors sur les autels. Mais sur ce culte pacifique, légué sans doute par les Toltèques aux farouches Aztèques, ceux-ci greffèrent une abominable superstition, qui est sans contredit la plus étrange et la plus horrible institution de ce peuple, institution qui se retrouve chez plusieurs peuples de l'antiquité, et notamment chez les Cartha-

ginois, et chez nos ancêtres les Gaulois au temps des druides. On a déjà compris que nous voulons parler des sacrifices humains.

Ces sacrifices furent adoptés par les Aztèques dans le commencement du XIVe siècle, deux siècles environ avant la conquête. Très-rares d'abord, ils devinrent plus fréquents après l'agrandissement de l'empire; et toutes les fêtes furent finalement souillées de cette sanglante abomination. Ces cérémonies religieuses étaient généralement conçues de manière à représenter les traits les plus saillants du caractère ou de l'histoire du dieu qu'on voulait honorer. Citons un exemple : une des plus importantes fêtes était celle du dieu Tescatlepoca, qui ne le cédait pour le rang qu'à l'Être suprême. On l'appelait l'*Ame du monde;* on l'en supposait le créateur. Il était représenté sous les traits d'un beau jeune homme. Une année avant sa fête, on choisissait pour représenter cette divinité un captif d'une beauté parfaite. Les prêtres lui apprenaient à jouer son rôle avec la grâce et la dignité convenables. On le couvrait de vêtements magnifiques; on lui prodiguait l'encens et les fleurs, dont les Aztèques n'étaient pas moins amateurs que les Mexicains d'aujourd'hui. Lorsqu'il sortait, il était accompagné d'une multitude de serviteurs, et s'il s'arrêtait dans les rues, la

foule se prosternait devant lui pour lui rendre hommages comme au représentant de la bonne divinité. Quatre belles jeunes filles portant les noms des principales déesses étaient choisies pour être ses épouses. Ses jours s'écoulaient dans la mollesse, dans les festins que lui offraient les principaux nobles, empressés à lui rendre les honneurs dus à un Dieu.

Mais le jour fatal arrivait; le terme de ces courtes splendeurs était proche. On le dépouillait de ses riches vêtements; il disait adieu à ses belles épouses; une des barques royales le transportait au delà du lac dans un temple construit sur ses bords, à quatre kilomètres environ de la ville. Tous les habitants de la capitale accouraient alors pour assister au dénoûment de la tragédie. A mesure que la procession gravissait les flancs de la pyramide, le pauvre captif déchirait ses guirlandes de fleurs, et brisait les instruments de musique qui avaient charmé les heures de sa trompeuse félicité. Six prêtres l'attendaient au haut de l'édifice. Ils saisissaient la victime et l'étendaient sur la pierre du sacrifice, bloc de jaspe, convexe dans sa partie supérieure. Cinq prêtres tenaient la tête et les membres du patient, tandis que le sixième, couvert d'un manteau rouge, emblème de son sanglant ministère, ouvrait la poitrine de la victime avec un cou-

teau aigu d'*istely* (obsidienne), substance volcanique presque aussi dure que l'acier; et, plongeant la main dans la plaie, il en retirait le cœur palpitant, le présentait au soleil, objet d'adoration dans tout l'Anahuac, et le jetait aux pieds de la divinité à qui le temple était consacré. La triste histoire du prisonnier était offerte en exemple par les prêtres, comme le type de la destinée humaine, brillante à son début, mais trop souvent terminée dans la douleur et l'infortune.

Telle était la forme ordinaire des sacrifices humains chez les Aztèques. Tel fut le spectacle auquel assistèrent trop souvent les Européens indignés quand ils pénétrèrent dans le pays, et le lugubre sort qu'ils avaient à redouter pour eux-mêmes. On infligeait quelquefois à la victime des tortures préliminaires, dont j'épargnerai le tableau à mes lecteurs (1); elles se terminaient toujours par la hideuse cérémonie que nous venons de décrire.

Dans ces sanguinaires sacrifices, on n'immolait pas seulement des hommes; les femmes fournissaient

(1) On trouvera une peinture assez exacte de ces tortures dans le vingt-unième chant de l'*Enfer* du Dante. Les fantastiques créations du poëte florentin se trouvaient ainsi presque réalisées, au moment où il écrivait, par les barbares d'un monde encore inconnu de son temps.

aussi, en certains cas, leur part de victimes. En d'autres occasions, surtout pendant les grandes sécheresses, à la fête de l'insatiable Tlaloc, le dieu de la pluie, on sacrifiait des enfants pour la plupart mâles. Lorsqu'on les portait dans des litières ouvertes, vêtus de leurs robes de fête et couverts des plus fraîches fleurs du printemps, ils excitaient la pitié des cœurs les plus durs; mais leurs cris étaient étouffés par les chants sauvages des prêtres, qui voyaient dans leurs pleurs mêmes un présage favorable. D'ordinaire on achetait ces innocentes victimes aux parents pauvres; mais il faut supposer, pour l'honneur de l'humanité, qu'ils cédaient moins en cette circonstance aux lâches conseils de la cupidité qu'à une odieuse superstition.

Que devenaient les corps des victimes après ces abominables sacrifices? C'est ce qu'il y a de plus horrible et de plus dégoûtant à raconter. Si c'était le corps d'un captif, on le remettait aux guerriers qui l'avaient fait prisonnier, et ceux-ci l'offraient en festin à leurs amis. Et ce n'était pas le grossier repas de cannibales affamés, mais un banquet abondant en délicieux breuvages, en viandes délicatement apprêtées, un banquet où les deux sexes prenaient place et se comportaient avec le plus grand décorum; c'était en un

mot la civilisation la plus raffinée au milieu d'une effroyable barbarie (1).

Les sacrifices humains ont été en usage chez un grand nombre de nations, sans excepter les peuples les plus polis de l'antiquité, les Égyptiens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, sans parler non plus de nos ancêtres les Gaulois au temps des druides, mais jamais dans une proportion comparable à celle de l'Anahuac. Le chiffre des victimes annuellement immolées dans ces contrées est vraiment incroyable. A peine trouve-t-on un historien qui l'évalue à moins de vingt mille âmes, et plusieurs portent ce nombre à cinquante mille.

Dans les grandes occasions, pour le couronnement d'un roi ou la consécration d'un temple, le nombre des victimes était plus effrayant encore. Lors de la dédicace du grand temple d'Huitzilopochtli, en 1486, les prisonniers réservés depuis quelques années pour

(1) Quelques Mexicains de nos jours ont cherché à disculper leurs ancêtres du crime d'anthropophagie. Malheureusement ce fait n'est que trop bien prouvé; l'un d'eux, M. Ramirez, savant antiquaire, malgré sa sympathie pour la racee aztèque, n'a pas essayé de la laver entièrement de cette accusation; tout ce qu'il a pu faire, ç'a été d'établir que dans l'ancien Mexique on ne mangeait les hommes que par un motif pieux et dans les grandes circonstances. En effet, Montezuma, selon l'historien Herrera, « mangeait peu souvent de la chair humaine, et il fallait qu'elle fût bien apprêtée. »

cette solennité furent amenés de tous les points du royaume dans la capitale. Ils étaient rangés à la file, et leur procession occupait près de deux milles d'étendue. La cérémonie dura plusieurs jours. Soixante-dix mille captifs périrent, dit-on, sur les autels de l'horrible divinité.

L'influence de pareilles coutumes sur le caractère aztèque fut aussi désastreuse qu'on pouvait s'y attendre. Le fréquent spectacle de ces hideux sacrifices fermait le cœur à tout sentiment humain, et engendrait la même soif de sang que les plus cruels jeux de l'amphithéâtre à Rome. Le retour constant des mêmes cérémonies, auxquelles le peuple prenait part, associait la religion à ses plus intimes intérêts, et les ténèbres de la superstition couvrait tous les foyers domestiques, jusqu'à ce point dégradant que l'usage du cannibalisme s'y était introduit. On aura beau dire que les Mexicains n'étaient pas des cannibales dans la plus ignoble acception du mot; qu'ils obéissaient à la religion; que le sang des victimes servies dans leurs repas avait coulé sur l'autel du sacrifice : pitoyable distinction! Le cannibalisme, sous toutes les formes et malgré toutes les sanctions, n'en est pas moins horrible; il ne peut avoir qu'une fatale influence sur la nation qui y est livrée. Il suggère des idées si repous-

santes, si dégradantes pour l'homme, pour sa nature spirituelle et immortelle, qu'il est impossible à un peuple qui s'y livre de faire quelque progrès moral. Les Mexicains ne font pas exception à cette remarque. Leur civilisation venait des Toltèques, race qui n'avait jamais souillé ses autels, encore moins ses banquets, de sang humain. Tout ce qui méritait le nom de science au Mexique leur était dû, et les ruines des édifices qu'ils ont élevés dans plusieurs parties de la Nouvelle-Espagne attestent encore la supériorité de leur architecture sur celle des dernières races de l'Anahuac. Il est vrai que les Mexicains firent de grands progrès dans la science du gouvernement, dans les arts mécaniques, dans la culture matérielle, si je puis l'appeler ainsi, résultat naturel de l'accroissement des richesses, qui fournissent plus de moyens de satisfaire les sens. Quant aux progrès de l'intelligence, ils étaient bien en arrière des Tezcucans, dont les sages souverains n'adoptèrent qu'avec beaucoup de répugnance, et ne pratiquèrent jamais que sur une échelle bien restreinte les abominables rites de leurs voisins.

En cet état de choses, on doit voir un bienfait de la Providence dans l'occupation du pays par une autre race, et les institutions abrutissantes des Aztèques sont la meilleure apologie de la conquête.

CHAPITRE IX

La civilisation dans la barbarie. — Mozaïques en plumes. — Langues usitées dans l'ancien Mexique. — Langue aztèque. — Poésie des Aztèques. — Le poëte-roi Nazahualcoyotl. — Fragments de ses Œuvres. — La langue othomite. — Singulière analogie de cette langue avec le chinois. — Arithmétique des Aztèques. — Leurs connaissances astronomiques. — Leur calendrier. — Monument astronomique retrouvé à la fin du siècle dernier. — Sa description. — Agriculture des Aztèques. — *Chinampas*, ou jardins flottants.

Mais détournons nos regards du hideux spectacle retracé dans le chapitre précédent, pour les porter sur un côté plus brillant du tableau que nous offre l'ancienne civilisation mexicaine.

Cest un fait très-curieux sans doute que cette civilisation des Aztèques, à la fois perfectionnée et barbare, brillante et féroce ; et l'on s'étonne de rencontrer la culture de la poésie et des arts chez un peuple anthropophage. Parmi les monuments les plus curieux de leur industrie, il faut citer en première ligne ces mosaïques en plumes qui faisaient l'admiration de tout l'Anahuac, et dont les Espagnols furent eux-mêmes enchantés. Cortez, Bernal Diaz, Gomara, Torquemada,

Sahagun et vingt autres ne savent quelles expressions employer pour louer dignement ce travail délicat. Sous la main des Aztèques, les petites plumes du *picaflores* des Espagnols prenaient mille formes, mille nuances diverses, et s'unissaient si parfaitement au moyen d'un suc gommeux, que tout le tableau semblait une couche de peinture, mais d'une peinture vive, brillante, admirablement nuancée, et remarquable surtout par la dégradation des teintes. Ces mosaïques, qui rendaient la nature avec une grande vérité, étaient d'un prix très-élevé; les rois, les grands, les riches pouvaient seuls s'en procurer. Elles figuraient au premier rang des présents les plus estimés. A ce titre, on les remarqua parmi les choses les plus rares offertes à Cortez par Montezuma, dans l'espoir de le détourner de son voyage à Tenochtitlan (Mexico). C'était dans le Mechoacan que cette difficile industrie était portée à son plus haut point de perfection. Elle s'y est continuée plus de deux siècles et demi après la conquête; aujourd'hui le secret de ces gracieuses broderies n'est plus conservé que dans quelques couvents de religieuses du Mexique.

Les langues parlées dans la vaste étendue des pays qui composaient la Nouvelle-Espagne sont au nombre de plus de vingt, et ne sont en partie connues que de

nom. Depuis la conquête, les créoles et la plupart des races mixtes ont adopté la langue espagnole, tant dans la conversation que dans les écrits. Parmi les dialectes indigènes, la langue aztèque, ou mexicaine, est la plus répandue; on la parle dans les rues de Mexico; les habitants des villages de l'Anahuac n'en connaissent presque pas d'autre, et elle s'étend encore aujourd'hui depuis le 37[e] degré de latitude jusque vers le lac de Nicaragua, sur une longueur de seize cents kilomètres. Cette langue est capable d'exprimer les idées les plus abstraites, les idées philosophiques et religieuses, sans être obligée de recourir à des mots étrangers. On y remarque très-peu de monosyllabes: elle se distingue par la longueur de ses mots et les diverses transformations qu'on peut leur faire subir; elle se permet d'en faire qui n'ont pas moins de seize syllabes. Elle abonde plus que l'italien en augmentatifs et en diminutifs; plus que l'anglais, en termes abstraits. Elle n'a pas de verbes dont elle ne puisse faire des noms, et peu de substantifs et d'adjectifs qu'elle ne puisse convertir en verbes et qui ne soient le produit de quelque abstraction. Ses règles simples, fixes, invariables, compensent les difficultés qui naissent de son excessive abondance, abondance d'autant plus remarquable, qu'elle est entièrement privée des

consonnes *b, d, f, g, r* et *s*. Elle multiplie les sons qui se rendent par les lettres *l, x, t, tl, tz, z*. Aucun mot ne commence par la lettre *l*, et tous ont la pénultième longue. Ses aspirations sont généralement douces, ce qui la rend plus agréable à l'oreille que ne le ferait supposer la longueur de ses mots et la répétition fréquente des syllabes *tli, tla, itl, atl*. Elle s'entend à merveille à varier les mots, suivant qu'ils expriment l'action ou le résultat de l'action. Elle se ploie facilement au style de la conversation, ainsi qu'aux formules de l'étiquette la plus cérémonieuse. Plusieurs causes contribuent à l'excessive longueur des mots; l'une des plus fréquentes se trouve dans la manière dont se forme le pluriel, ce qui a lieu par un redoublement de la première syllabe et l'adjonction de la terminaison *tin*. Cette faculté de composer des mots avait en botanique et en zoologie d'heureuses applications. Elle permettait d'indiquer tout à la fois le nom, le genre, la qualité et l'emploi du sujet, même ses mœurs et ses habitudes. En géographie, chaque nom de lieu annonçait aussi sa situation, sa nature, et le trait le plus caractéristique de son histoire. Toute cette complication, toute cette richesse de formes grammaticales prouvent la haute intelligence qui a présidé à l'invention ou à la régularisation de cette langue.

Clavigero fait un pompeux éloge des talents oratoires et du génie poétique des Aztèques. Les poëtes, très-nombreux et plus honorés à Tezcuco qu'à Tenochtitlan, s'exerçaient sur des sujets religieux ou guerriers. Ils chantaient les merveilles des cieux et de la terre, les devoirs des hommes dans les diverses conditions de la vie, et la gloire des rois et des vainqueurs. Malheureusement la plupart des monuments de la littérature aztèque ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Écrits en caractères hiéroglyphiques, la plupart ont été détruits, ou, s'ils ont été conservés, l'intelligence de ces caractères difficiles s'est perdue, parce que dès l'origine de la conquête les Aztèques adoptèrent, pour écrire leur langue, l'alphabet européen, beaucoup plus simple et plus commode que leurs anciens hiéroglyphes, et oublièrent la signification de ces derniers. Cependant on a des traductions d'hymnes religieux et moraux composés au xve siècle, par le roi de Tezcuco, Nazahualcoyotl, qui tenta d'abolir les sacrifices humains. Nous avons déjà dit que Tezcuco était l'Athènes de l'Anahuac; ajoutons que son dialecte était regardé comme le plus pur des dialectes aztèques.

L'historien mexicain Ixtlilxochitl, qui descendait de Nazahualcoyotl, nous a laissé une traduction castil-

lane d'un des poëmes de son royal ancêtre. Ces vers rappellent les riches inspirations de la poésie hispano-arabe, où l'ardeur de l'imagination est tempérée par une mélancolie douce et morale. Leur diction est assez fleurie; mais ils sont généralement exempts du clinquant et de l'hyperbole dont la poésie orientale est surchargée. Ils roulent sur la vanité des choses humaines, sujet tout naturellement choisi par un monarque qui avait éprouvé les plus étranges vicissitudes (1). Les lamentations de Nazahualcoyolt portent aussi l'empreinte de la philosophie épicurienne, qui cherche dans les joies du présent un refuge contre les terreurs de l'avenir; on croirait presque lire une traduction de quelque ode d'Horace retrouvée de nos jours, en lisant le passage suivant : « Bannis les sou-
« cis, dit le royal poëte; si le plaisir a des bornes, la
« plus triste vie aura aussi une fin. Tresse donc la
« guirlande de fleurs et chante les louanges du Dieu
« tout-puissant; la gloire de ce monde se fane vite.
« Réjouis-toi dans la verte fraîcheur de ton printemps;
« le souvenir de ces joies t'arrachera d'inutiles sou-

(1) Le royaume de Tezcuco avait été envahi par une nation barbare; la famille royale avait été dispersée; Nazahualcoyotl, seul héritier du trône, avait été longtemps errant, et ce n'est qu'après de longues vicissitudes et de grands efforts qu'il était parvenu à remonter sur le trône de ses pères.

« pirs. Lorsque le sceptre passera dans d'autres mains,
« on verra tes serviteurs errer désolés dans les cours
« de tes palais. Toute la pompe de tes victoires et de
« tes triomphes ne vivra plus que dans leur souve-
« nir... Le bien que tu as fait sera toujours un titre
« d'honneur. Les grandeurs de cette vie, ses gloires
« et ses richesses ne te sont que prêtées; sa substance
« est une ombre illusoire; les choses d'aujourd'hui
« changeront demain. Cueille donc les plus belles
« fleurs de tes jardins pour en couronner ton front,
« et saisis les joies du présent avant qu'elles pé-
« rissent. » C'est ce sentiment, si commun chez les païens, que Racine exprime avec une remarquable énergie, dans les chœurs d'*Athalie*, acte II :

Rions, chantons, dit cette troupe impie, etc.

Dans un autre poëme, il s'exprime avec une mélancolie touchante sur les vanités des choses de ce monde : « Toutes les choses de ce monde ont un terme
« rapide. Au milieu de leur vaine splendeur, la vie
« les abandonne; elles tombent en poussière. Ce vaste
« univers n'est qu'un sépulcre, où tout ce qui s'agite
« à la surface sera bientôt enseveli. Les rivières, les
« torrents, les ruisseaux se précipitent vers leur des-
« tinée commune. Aucun ne remonte à sa source for-

« tunée; tous courent se perdre dans le sein profond
« de l'Océan. Ce qui était hier n'est plus aujourd'hui.
« Ce qui est aujourd'hui ne sera plus demain. Les
« cimetières sont pleins de la vile poussière des corps
« autrefois animés par des âmes vivantes, qui occu-
« paient des trônes, présidaient des conseils, diri-
« geaient des armées, subjuguaient des provinces, se
« faisaient adorer comme des dieux, enflés par les
« chimères du luxe, de la puissance, de l'empire.

« Si je vous demandais où sont les os du puissant
« Achalchicihtlanextzin, premier chef des anciens Tol-
« tèques, et ceux de Necaxetmitl, le pieux adorateur
« des dieux; si je vous demandais où est la beauté
« incomparable de la glorieuse impératrice Xiuhtzal...
« Toutes ces gloires se sont éteintes comme la ter-
« rible flamme du cratère du Popocatepetl, sans lais-
« ser d'autres traces de leur existence qu'une page
« dans les chroniques; comme les bouquets de fleurs
« qui passent de mains en mains, qui se fanent, et
« qui finisssent par disparaître du monde.

« Les grands, les sages, les vaillants, les beaux...
« hélas! où sont-ils? Ils sont mêlés à la terre. Le
« même sort nous attend, et ceux qui viendront
« après nous... »

Après la langue aztèque, l'othomite est la plus

généralement parlée au Mexique. Elle est encore en usage dans l'ancien royaume de Mechoacan, ou Nouvelle-Galice. C'est une langue mère, monosyllabique comme le chinois, par conséquent entièrement différente de la langue aztèque. Un certain nombre de mots chinois se retrouvent dans cette langue, soit tout à fait identiques, soit d'une extrême ressemblance; en voici quelques exemples :

	Chinois.	Othomi.
Cesser. . .	Pa	Pa.
Je. . . .	Ngo.	Nga.
Toi. . . .	Ni.	Nuy.
Lui. . . .	Na	Na.
Médecin, ce qui guérit, remède. . . .	J.	J.
Bonheur . .	Ki	Gi.
Vieux. . .	Kou.	Ko.
Grand. . .	Ta	Da.
Fils. . . .	Tseu. . . .	Tsi.
Faire . . .	Tso. . . .	Tsa.
Diable, mauvais génie	Kouei . . .	Koua.
Acheter . .	Mai. . . .	Ma.

Outre l'analogie singulière de ces mots othomis avec les mots chinois correspondants, ils ont une ressem-

blance de physionomie, pour ainsi dire, qu'on ne trouverait, je crois, dans aucun des idiomes connus, tous si radicalement différents du chinois. Ces deux langues présentent aussi plusieurs rapports grammaticaux assez importants. Cette curieuse analogie de l'othomi et du chinois, rapprochée du type tartare si frappant chez certains Indiens du Mexique et dans plusieurs statues mexicaines, est un argument de plus en faveur de l'opinion avancée par divers savants, dont le plus illustre est M. de Humboldt, et qui fait venir au Mexique une émigration du nord de l'Asie.

En avançant au sud de Mexico, les langues indigènes indépendantes de celle des Aztèques deviennent extrêmément nombreuses. Voici les noms des principales : tarasque, zapotèque, totanaque, popolongue, et plusieurs autres moins connues. La langue *maya,* dominánte dans l'Yucatan, paraît renfermer des mots finnois et algonquins. Le savant Hervas y a remarqué un certain nombre de mots tonkinois, parmi lesquels il y en a qui sont communs à divers idiomes de Sibérie et au finnois. Cette langue est monosyllabique, comme les plus anciennes langues de l'Asie orientale; mais elle leur est supérieure par ses combinaisons grammaticales. Elle paraît tenir à la même souche générale que l'othomite, et fournir une preuve

de plus de l'origine asiatique des peuples de cette partie de l'Amérique.

Cette grande variété de langues, que nous n'avons fait que nommer en partie, et qui ne sont point, comme on l'avait pensé d'abord, des dialectes d'une seule, prouve la grande variété des races et des origines. Du reste, aucune d'elles ne paraît avait été cultivée avec autant de soin que la langue Aztèque, ou du moins aucune n'a laissé autant qu'elle de monuments littéraires. Toutefois les progrès des Aztèques en littérature furent loin d'égaler ceux qu'ils firent dans les différentes branches des sciences exactes.

En arithmétique, ils imaginèrent un système de numération assez simple. Les vingt premiers chiffres étaient exprimés par un nombre correspondant de points. Les cinq premiers avaient des noms particuliers. Ils représentaient les suivants en combinant le cinquième avec un des quatre premiers, comme cinq et un pour six, cinq et deux pour sept, etc. Dix et quinze avaient des noms que l'on combinait encore avec les quatre premiers signes pour exprimer des quantités plus fortes. Ces quatres chiffres étaient, comme on le voit, les chiffres radicaux de leur arithmétique orale, ainsi que de l'arithmétique écrite des anciens Romains, combinaison plus simple peut-être

que celles qui existent chez tous les Européens. Le nombre vingt était exprimé par un hiéroglyphe particulier, « un drapeau ». Les sommes plus fortes se comptaient par vingtaines, et on les écrivait en répétant le nombre de drapeaux. Le carré de vingt, quatre cents, avait un signe séparé, « une plume », et le cube de vingt, ou huit mille, était représenté par une bourse ou un sac. Tel était tout l'appareil arithmétique des Mexicains, qui par ses diverses combinaisons parvenaient à exprimer toutes les quantités. Ce mécanisme doit nous paraître bien gauche, à nous dont toutes les opérations s'exécutent si facilement au moyen de chiffres arabes, ou plutôt indiens; et cependant il n'est guère plus maladroit que le système adopté par les grands mathématiciens de l'antiquité, privés, comme les Aztèques, de l'ingénieuse convention qui a donné un nouvel aspect aux sciences mathématiques, en déterminant en grande partie la valeur des chiffres par leur position relative.

Quant à la mesure du temps, les Aztèques réglaient leur année civile sur l'année solaire. Ils la partageaient en dix-huit mois de vingt jours chacun, plus cinq jours complémentaires ajoutés au dernier mois, et nommés *nenontemi*, c'est-à-dire vides ou inutiles. Ces jours étaient regardés comme particulièrement

néfastes. Le mois se divisait en quatre semaines, de cinq jours chacune. Le dernier jour il y avait une foire, ou marché public. Cet arrangement, qui diffère de tous ceux des nations du vieux continent, avait l'avantage de donner un nombre de jours égal à chaque mois, et de ne comprendre dans les mois et dans l'année que des semaines entières sans fractions.

L'année comptant près de six heures au delà de ces trois cent soixante-cinq jours, il fallait pour ce calendrier, comme pour tous les autres, une correction qui, au bout d'un certain temps, compensât ce que chaque année mexicaine perdait sur l'année véritable. Une correction de ce genre a été le problème à résoudre dans la formation de tous les calendriers. On sait comment il a été résolu dans le nôtre par les années bissextiles, qui intercalent tous les quatre ans un jour de plus après le 28 février, et suppriment ce jour complémentaire dans la dernière année de trois siècles sur quatre. Les Égyptiens remédiaient à la différence de l'année de trois cent soixante-cinq jours et de l'année vraie par leur période de quatorze cent soixante ans, au bout de laquelle les deux années se retrouvaient d'accord. Les Mexicains n'attendaient pas si longtemps. Au bout de cinquante-deux ans, ils ajoutaient alternativement douze ou treize jours, ce qui faisait vingt-

cinq jours au bout de cent quatre ans, et ce temps écoulé, l'année de trois cent soixante-cinq jours se trouvait ramenée à l'année vraie. Ces cent quatre ans formaient le grand cycle mexicain, qui se divisait en huit cycles de treize années chacun, analogues à l'indiction romaine. Ces cycles étaient appelés *tlalpilli;* quatre tlalpilli formaient une période de cinquante-deux ans (*xiumolpilli*, ligature), indiquée hiéroglyphiquement par un paquet de roseaux liés d'un ruban. Deux périodes de cinquante-deux ans composaient le grand cycle, appelé *huehuetilitztli* (vieillesse). Alors, comme si le monde avait recommencé une nouvelle existence, les Mexicains renouvelaient tous les objets de leur culte et même les meubles et les ustensiles destinés à des usages privés; ils rallumaient le feu sacré dans leurs temples. Tel était le système du calendrier mexicain. Gama l'appelle le plus parfait de tous les calendriers; le fait est qu'au moyen de leur intercalation de douze jours et demi tous les cinquante-deux ans, ou de douze et treize jours alternativement, leur calendrier donnait, sauf une fraction inappréciable, l'exacte étendue de l'année tropicale, telle que l'ont fixée les observations les plus précises. L'intercalation de vingt-cinq jours tous les cent quatre ans offre une concordance plus ingénieuse entre l'an-

née civile et l'année solaire qu'aucun calendrier européen, puisqu'il n'y a qu'un seul jour de perdu pour un laps de cinq siècles. Telle fut l'étonnante précision déployée par les Aztèques, ou plutôt par leurs prédécesseurs plus éclairés, les Toltèques, dans ces calculs si ardus, où les nations chrétiennes les plus éclairées avaient échoué jusqu'à une époque très-rapprochée de nous.

Nous ne connaissons aucun des instruments astronomiques à l'aide desquels ils se livraient à ces savants calculs. Mais un immense bloc de pierre sculptée, déterrée en 1790 dans la grande place de Mexico, et que l'on a encastrée dans un des murs de la cathédrale, a fourni aux savants et aux observateurs le moyen d'établir plusieurs faits intéressants relatifs à la science astronomique des Mexicains. Ce fragment colossal, où leur calendrier est gravé, prouve qu'ils savaient déterminer avec précision les heures du jour, l'époque des solstices et des équinoxes, et celle du passage du soleil au zénith de Mexico. Au milieu, le soleil est représenté par une tête vue de face et tirant la langue. Alentour sont figurés les dix-huit mois, de vingt jours chacun, dont se composait l'année mexicaine. Autour du soleil sont indiqués par leurs symboles les quatre autres soleils qui, dans les idées mexi-

caines, avaient précédé le nôtre et étaient morts avant lui. La mort de chacun de ces soleils avait été accompagnée de la destruction de l'espèce humaine. La première fois, les hommes avaient été dévorés par des tigres à la suite d'une disette; la seconde fois, de grands vents avaient renversé les maisons, et les hommes, enlevés par ces tourbillons, avaient été changés en singes; la troisième fois, ils avaient été attaqués par le feu et transformés en oiseaux; la quatrième enfin, submergés par un déluge et changés en poissons. Le soleil actuel devait mourir aussi, et avec lui le genre humain disparaître dans un incendie. Aussi, à la fin de chaque cycle de cent quatre ans, on craignait que la destruction de l'univers ne s'accomplît, et l'on recommençait le cycle suivant avec de grandes marques de joie, après avoir immolé des victimes humaines et rallumé le feu sacré. Les treize jours suivants se passaient en réjouissances. C'était le carnaval des Aztèques ou plutôt leur jubilé national, leur grande fête séculaire, à l'instar des Romains et des anciens Étrusques, fêtes que peu de personnes vivantes avaient déjà vues ou pouvaient se flatter de voir encore.

Je terminerai cet aperçu des diverses connaissances des anciens Mexicains par quelques mots sur leur agriculture.

Les Aztèques connaissaient plusieurs des produits végétaux aujourd'hui les plus employés en Europe. Ils ne possédaient pas le blé, qui fut introduit par un nègre esclave de Cortez; mais ils cultivaient le maïs, l'indigo, la cochenille, le coton, mentionné aussi dans le vieux monde dès le temps d'Hérodote, le sucre, qu'ils tiraient de l'aloès, du maïs et même de la canne. C'est à eux que nous devons le chocolat, dont le nom est mexicain (*colahuatl*), et qu'ils gâtaient en y ajoutant des épices et des aromates, dont la vanille est la seule trace aujourd'hui. Ils en faisaient, avec de la farine de maïs, une sorte de bouillie à laquelle ils mêlaient le piment et le rocou. Ils possédaient de nombreuses variétés de pommes d'amour, la pistache de terre et différentes espèces de piment. Cortez trouva les marchés approvisionnés d'oignons, de poireaux, d'aulx, de cresson alénois et de fontaine, de bourrache, d'oseille et de cardons. Ni pois, ni choux, ni navets ne figurent sur la liste de leurs légumes; il est probable qu'ils ne les connaissaient pas. Cerisiers, noyers, pommiers, mûriers, ombrageaient leurs champs et leurs jardins, où la fraise et la groseille montraient aussi leurs fruits. Si le jus du raisin était inconnu de l'indigène du Mexique, nous avons vu comment celui-ci remplaçait le vin d'Europe par la liqueur du maguey.

Mais une des merveilles de l'industrie agricole des Aztèques, c'étaient sans contredit ces jardins flottants, îles de fleurs et de verdure, nommés *chinampas*, dont l'invention paraît remonter à la fin du XIVe siècle.

Ces chinampas étaient d'abord de simples radeaux formés de branches d'arbres, de broussailles, de roseaux et de joncs enlacés les uns aux autres; ils les couvrirent de terreau noir, naturellement imprégné de muriate de soude; ils semaient sur ces îles fertiles tous les légumes de leur pays; ils y cultivaient ces fleurs brillantes qu'ils aimaient passionnément; ils y vivaient au milieu de la plus riche végétation, dans des cabanes entourées de magnifiques dahlias. Tels furent les jardins flottants admirés des Espagnols aux jours de la conquête. Il n'en existe plus aujourd'hui que sur le lac Chalco; mais ils sont fixes, et l'on circule alentour dans de longs arbres creusés en canots, que les Indiens conduisent avec une hardiesse merveilleuse.

CHAPITRE X

Nouvelle classification en *Mejicanos* et *Indios.* — Mœurs actuelles des Mexicains. — Hautes classes. — Classes moyennes. — Goût de la prodigalité et de la dissipation. — Passion pour le jeu. — Assemblée de San-Agostin de *las Cuevas.* — Malheureux effets de la passion du jeu. — Faiblesse de la police et du gouvernement. — Brigandage presque public et jusqu'aux portes de la capitale. — Coup d'œil sur les révolutione du Mexique. — Déplorable état politique de ce pays.

Mais c'est assez parler des Mexicains d'autrefois, et il est temps de revenir aux Mexicains de nos jours.

On ne connaît plus aujourd'hui au Mexique cette division en castes dont j'ai parlé ailleurs, et qui existait sous le régime espagnol. Il n'y a maintenant que deux classes : *los Mejicanos*, désignation sous laquelle on comprend tous les blancs, ou ceux qui en descendent, quelque mêlés qu'ils soient avec les Indiens ou les nègres ; et *los Indios*, autant ceux qui ont conservé leur race pure que ceux issus de leur union avec les nègres. Ainsi, par une singulière anomalie, la qualité de Mexicains est attribuée précisément à ceux qui ont une origine européenne, tandis qu'elle est refusée à ceux mêmes qui sont indigènes.

Cette classification, du reste, n'est que nominale, puisque les droits politiques étant égaux pour tous, l'Indien, s'il est riche et s'il peut changer ses haillons contre le costume de la ville, est considéré comme aussi Mexicain que les autres.

Dans les hautes classes de la société on retrouve le ton et les usages de la bonne compagnie d'Europe, et l'attention la plus soignée pour l'éducation de la jeunesse. Il est à regretter que ces familles soient trop peu nombreuses, et qu'au lieu de servir d'exemple aux autres elles soient pour l'ordinaire les moins populaires.

Dans les classes moyennes, ou même dans un grand nombre de celles qui appartiennent à la bonne bourgeoisie, il y a peu de ménages où le père, après avoir vaqué aux soins de son état, jouisse du bonheur de l'intérieur de sa famille. La dissipation et le jeu absorbent la plus grande partie de son temps. L'enfant croît sous l'influence de ces mauvais exemples du père, et reste uniquement confié à la nonchalance et à l'incapacité de la mère pour guider et surveiller son éducation.

Un des défauts les plus communs du Mexicain, c'est son penchant à la prodigalité, qu'il cherche à atténuer par une avidité toute particulière pour le gain. Tel

individu qui dissipe des sommes énormes de son revenu s'attache à l'affaire la plus insignifiante qui lui promet quelque profit, pourvu qu'elle soit en dehors de ses occupations accoutumées. J'ai vu un médecin des plus en vogue de la capitale négliger pendant trois jours ses malades pour gagner une vingtaine de pesos en faisant le courtage de quelques marchandises anglaises.

La passion pour les jeux de hasard est répandue dans toutes les classes de la société, et bouleverse souvent les fortunes les mieux établies. Les Mexicains les plus avares, et ils sont nombreux dans ce pays, où les extrêmes de prodigalité et de parcimonie se touchent, y portent leur tribu dans l'espoir d'augmenter leurs trésors, aussi bien que le prodigue, qui y cherche de quoi alimenter ses goûts de dissipation.

C'est surtout pendant les fêtes de la Pentecôte que l'habitant de Mexico se livre à ce fatal penchant dans toute son étendue. La mode est de se rendre alors à San-Agostin de *las Cuevas,* petite ville à quatre lieues de la capitale. Pendant les trois jours que durent les fêtes, Mexico est, pour ainsi dire, désertée par ses habitants pour des saturnales dont le jeu est autant le prétexte que le but principal.

Chaque maison de San-Agostin a son *monte* (sa

banque de jeu) ces jours-là ; il y en a d'établies jusque dans les rues. Ici sont des banques où l'on ne joue que de l'or; là, celles où l'argent est admis; plus loin, les banques à l'usage des pauvres, où l'on ne voit que du cuivre.

On a calculé que pendant ces trois jours il circule plus de 23,000 *onzas* (2,150,500 fr.) dans cette petite ville. Le cours de l'onza, qui lors de mon séjour était de 16 pesos un quart, augmenta durant ces fêtes jusqu'à 17 pesos. On y accourt de quatre cents et même de huit cents kilomètres de distance, comme de Xalapa, de San-Luis, Potosi, etc. Souvent le visiteur, arrivé dans l'espoir de faire fortune, ne garde pas même les frais de retour.

Le Mexicain est joueur par excellence; il reste indifférent au gain ou à la perte, et il allume son *cigarrito* avec le même sang-froid lorsqu'il a perdu jusqu'au dernier sou que lorsqu'il emporte des masses d'or.

Ce sont les aubergistes et les propriétaires de voitures qui, après les banquiers du *monte,* font les meilleures affaires lors des fêtes de San-Agostin. On paie dans les hôtels, pour un lit dans une chambre commune, 5 pesos (27 fr. 50 c.), et autant pour un couvert à table d'hôte. Une bouteille de bière, dont le prix à Mexico est de 2 réaux (1 fr. 40 c.), coûte

2 pesos (11 fr.) à San-Agostin; la bouteille de bordeaux s'y vend 16 fr. 50 c. Tous les prix sont dans cette proportion exorbitante, et une place dans l'omnibus qui conduit à Mexico se paie 11 fr.

Cette passion pour le jeu est, dans les provinces, et particulièrement sur les côtes de la mer, aussi prononcée que dans la capitale, et bien des familles sont accoutumées à regarder le jeu comme leur meilleure ressource : souvent même, mère et enfants partagent les périls et la gloire du chef de la maison, ou du moins ne trouvent à redire à cette manière solide d'administrer leur fortune que lorsque le sort s'est tourné contre lui. Tel est un des premiers et des plns funestes effets de la passion du jeu, de pervertir le sens moral, et c'est ce qui a lieu généralement au Mexique, au point que le gain provenant du jeu et d'opérations illicites est considéré comme aussi honorable que celui qui est dû aux efforts d'une vie laborieuse, et que le joueur de profession n'est blâmé pour cette malheureuse passion, répandue dans la nation presque entière, que par suite des revers qu'elle lui attire.

Si à ce triste résultat de la passion du jeu nous ajoutons les querelles, et souvent les rixes sanglantes qu'elle occasionne, les vols et les meurtres qu'elle fait

commettre, nous pourrons nous faire une idée du déplorable état de la société mexicaine.

Mais, me dira-t-on naïvement peut-être, comment se fait-il que le gouvernement n'empêche pas d'aussi épouvantables excès? Il n'y a donc ni lois ni police dans ce pays-là? Le gouvernement! Mais d'abord y a-t-il un gouvernement? car on ne saurait donner ce nom aux autorités éphémères qui se disputent le pouvoir, et qui, lorsqu'elles sont parvennes à s'en emparer, ont bien autre chose à faire qu'à s'occuper de ces détails. Des lois! sans doute il n'en manque pas; mais il n'y a ni police, ni tribunaux capables de les faire exécuter.

Ainsi on ne saurait se risquer le soir dans les faubourgs mêmes de Mexico qu'avec beaucoup de précaution. Il arrive parfois qu'aux portes de la ville un cavalier qui passe à vingt pas de vous vous lance subitement son lazo, vous atteint comme un bœuf ou un cheval sauvage, vous entraîne et vous assassine un peu plus loin tout à son aise.

A la promenade de l'Alameda, si fréquentée vers le soir, il n'est pas rare de rencontrer des cavaliers qui ont parfois un air de brigand très-pittoresque, et cette apparence n'est pas toujours trompeuse. « Un Français, raconte M. Ampère, se promenait ici avant la

nuit; un cavalier, après s'être assuré qu'en ce moment personne n'était en vue, fondit sur lui et lui mit la pointe d'un sabre sur la poitrine. Le Français avait des pistolets à l'arçon de sa selle ; on ne se promène guère sans armes. Il en dirigea un contre le brigand, qui fit volte-face, se coucha sur son cheval et s'enfuit. Notre compatriote, de qui je tiens le fait, porta plainte à un personnage élevé. Celui-ci lui dit tout d'abord : « Ce ne peut être qu'un tel ; lui seul est capable d'une pareille impudence.—Eh bien ! qu'on l'arrête et qu'on me confronte avec lui, qu'on le juge... — Oh ! non, il ne serait pas condamné... C'est un homme dangereux. Pourquoi ne l'avez-vous pas tué ? »

En effet, le seul moyen d'avoir justice en ce pays, c'est de se faire justice soi-même. Seulement il faut, dans une circonstance pareille à celle que je viens de citer, avoir soin de tuer son homme du coup ; si l'on se contente de le blesser, il se venge tôt ou tard ; et de plus, si l'on est étranger, on s'expose à être condamné pour voies de fait contre un citoyen du Mexique. On m'a assuré qu'un Français était resté en prison trois mois pour avoir donné un coup de bâton à un Indien ou métis, qui se précipitait sur lui un couteau à la main. Telle est la justice au Mexique. Un voleur de profession disait : « On n'est jamais condamné quand on a

vingt-cinq pesos à donner. » Aussi les vols et les meurtres abondent à Mexico. Pendant le séjour de M. Ampère dans cette ville, en 1852, un particulier fut assassiné en plein jour, chez lui, par des bandits, à deux pas du palais où réside le président et où s'assemblent les deux chambres. Une autre fois, un médecin distingué et très-aimé dans le pays était allé à cheval visiter un malade aux portes de la ville; il avait engagé sa femme à l'accompagner en voiture et à faire de cette petite course une promenade. Il fut tué sous les yeux de sa femme et de ses enfants. Les voleurs furent arrêtés. Comme cette mort avait mis la ville dans la consternation, on se flattait cette fois que les meurtriers seraient condamnés et exécutés; ils ont été acquittés (1). Voilà où en est la sûreté publique dans la capitale; jugez du reste de la république.

Puisque j'ai parlé du gouvernement, je vais dire en quelques mots comment l'ancienne colonie espagnole est devenue la *confédération* ou *États-Unis du Mexique*.

Après la conquête de Fernand Cortez, le Mexique devint, sous la domination espagnole, le théâtre de toutes les persécutions et de toutes les horreurs qu'entraînent le fanatisme et la cupidité. Longtemps les indi-

(1) M. J.-J. Ampère, *Promenade en Amérique*, t. II, p. 257-258.

gènes seuls eurent à souffrir de ta tyrannie espagnole; mais bientôt les colons eux-mêmes eurent à supporter de la part de la métropole toutes les entraves qu'un gouvernement ombrageux crut devoir mettre au développement intellectuel et commercial. L'introduction de la littérature et des arts d'Europe fut prohibée; et, pour assurer le débit des produits de l'Espagne, on défendit aux colons, sous des peines atroces, de cultiver l'olivier, la vigne et le mûrier. Tel était l'état déplorable de cette importante colonie lorsque Napoléon envahit l'Espagne en 1808, et plaça sur le trône un de ses frères. Le Mexique, gouverné jusqu'alors par des vices-rois, voulut rester fidèle aux Bourbons. Le vice-roi Iturrigaray, qui gouvernait alors la Nouvelle-Espagne, proposa de former un gouvernement provisoire sous l'influence d'une junte composée d'Européens et de créoles; mais les premiers, craignant un mélange qui pouvait porter atteinte à leur suprématie, s'emparèrent de lui et le renvoyèrent en Europe. Son successeur, Venegas, envoyé par la junte de Cadix, montra une si grande partialité en faveur des Européens, qu'il exaspéra les créoles. Une vaste conspiration fut ourdie, et, dans le mois de septembre 1810, Hidalgo, moine mexicain, se mit à la tête des insurgés; mais l'année suivante il périt sur l'échafaud.

Jusqu'en 1820, l'autorité des vice-rois fut tour à tour renversée et rétablie.

A cette époque, la nouvelle de la révolution de l'île de Léon arriva au Mexique; le vice-roi Apodaca remplaça le général Amigo, dévoué à la constitution, par Augustin Iturbide. Celui-ci publia, le 24 février 1821, un manifeste par lequel le Mexique était déclaré empire constitutionnel, indépendant de l'Espagne, mais sous le sceptre de Ferdinand VII. Le vice-roi Apocada eut pour successeur O'Donoju, envoyé par les cortès, qui confirma par un traité le manifeste d'Iturbide. Cependant, les cortès ayant refusé de ratifier ce traité, le congrès mexicain proclama le général Iturbide empereur du Mexique.

Ce choix n'avait point été unanime; un parti nombreux prit les armes contre le nouveau souverain, et pendant que celui-ci se faisait couronner avec une magnificence qui rappelait celle de Napoléon, qu'il cherchait à imiter et qu'il ne réussit qu'à parodier, les insurgés proclamaient la république. Après une lutte sanglante, cet empereur éphémère abdiqua en 1823, et partit pour l'Europe. Un nouveau congrès fut convoqué en 1824, et par un acte constitutionnel le Mexique adopta une organisation modelée sur celle de la confédération anglo-américaine, et prit le titre d'*États-Unis*

du Mexique. Ce fut dans le courant de cette année qu'Iturbide, espérant ressaisir le pouvoir, et croyant que sa présence suffirait pour opérer une révolution nouvelle au Mexique, y débarqua comme Napoléon l'avait fait à Cannes. Mais son nom n'était point rehaussé par le prestige de la gloire ; à peine eut-il mis le pied sur cette terre, sur laquelle il devait régner, qu'il fut pris et fusillé comme traître à sa patrie.

Depuis cette époque, le Mexique n'a cessé d'être en proie aux convulsions politiques. L'adoption par les Mexicains d'une constitution calquée sur celle des États-Unis, leurs voisins, était on ne peut plus déraisonnable; car une constitution doit être conforme aux mœurs d'une nation, comme un habit doit être proportionné à la taille d'un individu; or rien ne se ressemble moins que les citoyens des États-Unis et les habitants du Mexique. La masse de la population est indienne, et la population d'origine espagnole n'a nullement cette énergie, cette activité, cette habitude de compter sur soi-même, sans lesquelles la république n'est pas possible. De plus, chaque État est à peu près indépendant, de sorte qu'il n'y a nulle autorité dans le gouvernement, nulle union dans le pays. Là où personne n'obéit, l'impôt rentre mal, ou est gaspillé par l'administration; aussi les finances de la république sont dans

l'état le plus déplorable. « Rien n'est dans son centre, » écrivait il y a quelques années un journal de Mexico, « tout est détraqué (*desquiciado*), et notre existence « politique est un phénomène effrayant. » Cet état de choses ne s'est pas amélioré; au contraire.

Les partis, comme on le pense bien, sont nombreux, et se succèdent alternativement au pouvoir. La république n'a produit depuis quarante ans que des alternatives d'anarchie et de despotisme, ce qui est la pire des conditions pour un peuple, et ce qui prouve à quel point les Mexicains sont peu propres à cette forme de gouvernement.

« Le Mexique, dit M. Ampère, semble un condamné à mort qui a obtenu un répit d'une durée indéterminée : le répit ne saurait être bien long. » Cette conviction est dans tous les esprits. Mais comment se terminera la crise? Plusieurs hauts personnages du Mexique, désespérant de le voir sortir par ses propres efforts de l'abîme où il est plongé, désireraient voir la France ou l'Angleterre s'emparer de leur pays, afin qu'il échappât aux États-Unis, qui en ont déjà enlevé de riches lambeaux (la Californie, le Nouveau-Mexique, le Texas). Que deviendra, jusqu'à la solution infaillible et imminente, ce beau et malheureux pays, le plus riche en productions de tous genres qui soit au

monde, le seul qui réunisse les métaux précieux aux productions végétales des climats tropicaux et des climats tempérés? Après avoir vu aux États-Unis un peuple naître et grandir, je vois ici une nation se dissoudre et s'éteindre. Ce qui est bien frappant et bien propre à faire réfléchir, c'est qu'une agonie mortelle ne supprime pas chez un peuple les apparences de la vie. A voir cette grande ville avec son luxe, ses magasins, ses promenades remplies d'une foule insouciante et parée, il semble qu'on soit au sein d'une société régulière et durable. Et cependant on sait à n'en pouvoir douter que cette société, minée par la base, repose sur le vide et finira par s'y abîmer. Singulier et effrayant spectacle! Les peuples qui laissent se briser dans leur sein les ressorts de la vie morale et de la société sont pareils à ces arbres, creux au dedans, qui ont à l'extérieur tous les semblants de la durée, et qui, un petit vent venant à souffler, tombent tout à coup (1). »

(1) M. J.-J. Ampère, *Promenade en Amérique*, t. II, p. 285-286.

CHAPITRE XI

Excursions aux environs de Mexico. — Chapoultepec. — Notre-Dame de Guadalupe. — Promenade à Tacuba. — L'*arbre de Cortez.* — Notre-Dame de *los Remedios.* — Légende. — Voyage aux ruines de Xochicalco et à la caverne de Cacahuamilpa.

Les souvenirs des anciens Mexicains, et le triste spectacle d'une société qui se décompose, ont pris la place que je voulais consacrer à de nombreuses excursions que j'ai faites dans les environs de Mexico. Je serai forcé de ne parler que des plus curieuses; car l'espace me manquerait pour les raconter toutes en détail.

Je commencerai par une promenade qui m'a beaucoup intéressé; c'est celle de Chapoultepec, le Versailles des anciens souverains du Mexique. C'est là que Montezuma avait réuni les animaux et les productions végétales de tout son empire. A cet égard, les Mexicains étaient alors plus avancés qu'ils ne le sont aujourd'hui; car ce jardin des Plantes, qu'a vu encore M. de Humboldt, n'existe plus. Ce n'était pas une vaine curiosité qui portait les souverains du Mexique à ras-

sembler ainsi tous les végétaux de leur pays. Les plantes médicinales étaient distribuées aux malades, des médecins étaient chargés de rendre compte au monarque de l'effet des remèdes, et l'on enregistrait ces rapports comme on faisait en Grèce pour les observations d'où est sortie, dit-on, la médecine hippocratique. Chapoultepec est un lieu charmant. On s'y promène sous de magnifiques cyprès chauves, les plus grands qui existent dans le monde. Leurs troncs énormes et tordus, leurs branches, d'où pend comme une longue barbe grise, offrent un aspect bizarre et presque fantastique. Selon M. de Candolle fils, ces arbres ont plus de cinq mille ans. C'est à peu près l'âge des pyramides d'Égypte.

Au sommet de la colline qu'environnent ces arbres antiques est l'École militaire. Dans la dernière guerre du Mexique avec les États-Unis, les élèves de cette école se sont fait tuer bravement pour défendre ce poste qui leur était confié.

Je suis allé un autre jour en pèlerinage à Notre-Dame de Guadalupe, qui est la patronne des Indiens, et qu'a adoptée la république mexicaine. L'église est d'un goût plus simple que la plupart de celles de Mexico; l'intérieur n'a rien de l'ornementation espagnole; la voûte est blanche avec des bandes en or.

Il y a dans cette église une balustrade d'argent qui a une grande valeur.

Ce que j'ai vu de plus ravissant en fait d'architecture pendant mon voyage en Amérique, c'est la chapelle construite au-dessus de la source miraculeuse de Notre-Dame de Guadalupe. Cette architecture est très-originale, elle ne ressemble à rien de connu. C'est bien une sorte de renaissance, mais d'un goût particulier, arabe et mexicain, très-élégant et très-étrange. Des zigzags blancs et noirs surmontent les fenêtres en étoiles autour desquelles des anges déroulent des légendes empruntées aux litanies de la sainte Vierge, en langue espagnole. Les colonnes sont à demi grecques, mais d'un grec de fantaisie. La porte est mauresque; les fenêtres, pour la plupart, sont aussi mauresques. Tout cela semble devoir être très-incohérent, et cependant ne l'est point : la disposition de l'ensemble fait de ce caprice architectural quelque chose d'harmonieux.

Une des promenades les plus intéressantes pour tout ami des souvenirs historiques, c'est la route si célèbre par la retraite de Cortez dans la *noche triste* (la nuit du 1er juillet 1520). Attaqué sur la digue qui conduisait à Tacuba, il ne s'arrêta que dans cette petite ville, à quatre kilomètres de la capitale, où il rassembla le reste de sa petite armée, échappé à une entière des-

truction, et où il eut le bonheur de retrouver l'intrépide Alvarado et la fidèle Marina.

On montre près de Tabuca un arbre sous lequel, selon la tradition, le conquérant passa le reste de cette nuit affreuse, dans des angoisses sur le sort de ses infortunés compagnons sacrifiés au culte barbare des Mexicains. Cet arbre immense, d'une circonférence de onze à douze mètres, est situé entre l'église et les ruines d'une pyramide construite comme celle de Cholula, en briques séchées au soleil, et ayant à son sommet l'ancien teocali de cette ville. L'arbre de Cortez, quelque colossal qu'il soit, est inférieur à ceux du jardin de Chapoultepec, qui ont au moins treize à quatorze mètres de circonférence.

A une lieue de Tacuba, en suivant cette direction de la capitale, se trouve l'église Notre-Dame de *los Remedios,* la patronne la plus révérée des Mexicains, et dont le sanctuaire est le lieu favori de leurs pèlerinages. La légende qui se rapporte à sa fondation est très-populaire parmi les Indiens. Un pauvre *peon* (serf) aztèque s'était endormi dans ce lieu; pendant son sommeil, la sainte Vierge lui apparut et lui ordonna d'aller dire à l'évêque de Mexico de bâtir là une église. L'évêque ne voulut pas recevoir l'Indien; celui-ci revint le lendemain. L'évêque demanda une

preuve de la vérité du récit. La Vierge apparut de nouveau à l'Indien, et lui ordonna cette fois d'aller sur la colline stérile y cueillir des roses; il en trouva en effet qui avaient crû miraculeusement parmi les rochers, et au milieu de ces fleurs une image non moins miraculeuse de la Mère de Dieu. Il rapporta ces objets à l'évêque, qui crut enfin et fit construire l'église, consacrée dès lors à la protectrice d'une race opprimée, à la *mère des affligés.*

L'édifice est situé dans une belle position, sur une des collines qui forment vers l'ouest les limites de la plaine de Mexico. Au milieu de l'église est une pierre avec une inscription indiquant que l'image miraculeuse fut trouvée sur cette place par un Indien, en 1540.

Ma plus longue excursion aux environs de Mexico fut celle que j'entrepris pour visiter les ruines de Xochicalco et la caverne de Cacahuamilpa, situées à plus de cent vingt kilomètres de la capitale. Un pareil voyage ne pouvait se faire sans prendre des précautions contre les bandits qui infestent les routes. J'avais donc organisé, avec plusieurs étrangers dont j'avais fait la connaissance au café de la Société du commerce, une caravane assez nombreuse pour ne pas craindre *los senores ladrones.*

Nous partîmes de la capitale au nombre de six voya-

geurs, dont un Anglais, trois Écossais et deux Français (un ami de M. Bullet et moi); nous avions avec nous six domestiques montés, comme nous, sur des chevaux, et deux mules pour les bagages. Nous étions tous armés jusqu'aux dents.

Comme nous avions quitté Mexico dans l'après-midi, nous ne fîmes que quatre lieues ce jour-là, et nous nous arrêtâmes à San-Agostin de las Cuevas, dans une assez bonne posada. On n'y paie pas plus cher qu'ailleurs, si ce n'est pendant les fêtes de la Pentecôte, dont j'ai parlé.

Nous partîmes de San-Agostin avant le jour. A trois lieues de cette ville nous atteignîmes le point le plus élevé de la Cordillère; puis nous descendîmes peu à peu à Guarda, à Guichilaque, pour nous arrêter enfin à Guernavaca, où nous devions passer la nuit. Nous avions fait soixante-seize kilomètres en quatorze heures avec les mêmes montures, sans presque leur avoir laissé prendre de repos. Les seize derniers kilomètres, de Guichilaque à Guernavaca, avaient été d'autant plus pénibles, que la fraîcheur de la nuit avait fait place à une très-forte chaleur, car nous touchions aux *tierras calientes*.

On se figure facilement l'état dans lequel devaient être nos pauvres chevaux; mais ces animaux, au

Mexique, sont accoutumés à des traites de cette nature, et ils les supportent facilement. Le Mexicain a pour habitude de voyage de partir avant le jour, et de continuer sans relâche jusqu'à la station. Une fois arrivé, on promène son cheval à peine deux minutes; on le débarrasse ensuite de sa selle et des autres parties de son harnachement; puis on le conduit, quelque échauffé qu'il soit, à la fontaine ou à la rivière pour y boire à volonté. Rafraîchi, le cheval se roule sur le fumier ou sur le sable du *patio* (cour). On lui donne alors sa ration de maïs, qui dans ce pays remplace l'avoine, et en même temps du foin. Ensuite personne ne s'inquiète plus de l'animal jusqu'au lendemain matin. On lui donne alors une nouvelle ration, on le fait boire, on le selle, et ses fatigues recommencent jusqu'à la station suivante.

Ce traitement paraît convenir à ces animaux; car on en trouve de vingt-deux et même de vingt-six ans aussi dispos, aussi vigoureux que le sont chez nous ceux de six à huit ans.

Nous partîmes de Guernavaca pour la *hacienda de azucar* (plantation de sucre) de Temisco, qui n'en est éloignée que de huit kilomètres, et que nous désirions visiter. Nous fûmes reçus avec la plus grande prévenance par le propriétaire de cette hacienda, sur une

lettre de recommandation que lui présenta un de mes compagnons de voyage.

Après nous avoir fait accepter des rafraîchissements, il nous montra sa belle plantation de sucre dans tous ses détails.

J'y trouvai une des nombreuses preuves qu'au Mexique c'est dans la fertilité du sol qu'il faut chercher la véritable richesse, c'est-à-dire dans l'agriculture, si longtemps négligée pour les mines, dans lesquelles s'était portée toute l'industrie du pays.

Les troubles civils ayant diminué les produits qu'on trouvait dans l'exploitation des métaux, les mines sont aujourd'hui presque entièrement passées dans les mains de compagnies étrangères; il en résulte que toute la contrée se trouve exposée à la ruine : conséquence qu'elle n'eût point eu à redouter si les ressources moins brillantes, mais plus sûres, que présente la culture du sol n'avaient été de tout temps dédaignées.

Malgré des circonstances aussi défavorables, malgré l'anarchie de la contrée et l'oisiveté de ses habitants, on peut se former une idée des ressources que possède ce merveilleux pays, en pensant qu'il existe de simples fermes, comme celle de Temisco, qui produisent chaque année jusqu'à vingt-deux mille pains de sucre, dont

chacun pèse de onze à douze kilogrammes, et dont l'*arroba* (environ 12 kil. 5 hectog.) se vend sur place à raison de onze francs, ce qui donne un revenu brut annuel de deux cent vingt mille francs. La plantation de Temisco n'est pas même une des plus considérables; mais le sucre qu'on y fabrique est le plus beau et le plus blanc qu'on puisse trouver sans avoir été raffiné, ce qui est dû à la qualité de la terre dont sont faits les vases qui servent à le filtrer.

Notre hôte, après nous avoir fait les honneurs de son établissement, nous fit encore ceux de sa table. Nous prîmes congé de lui à trois heures de l'après-midi, pour nous rendre à Xochicalco. Notre hacendero nous fit accompagner par un guide qui devait nous y conduire, car le chemin est difficile et fort mal tracé.

Après avoir traversé un petit village indien nommé je crois San-Agostin de Detlama, nous arrivâmes enfin dans les montagnes au milieu desquelles s'élève celle où était l'ancien teocali de Xochicalco.

Cette montagne n'est pas, comme la pyramide de Cholula, un ouvrage de l'art; la main de l'homme n'a servi qu'à donner à Xochicalco une forme régulière, en y pratiquant les terrasses murées et pavées qui s'étendent obliquement en plusieurs étages le long de la montagne.

Arrivé avec assez de peine au sommet à travers les décombres, je fus surpris à l'aspect d'un monument dont la régularité, je puis même dire le goût, donnent une haute idée du degré de perfection que la nation qui l'a élevé a dû posséder dans les arts, et dont les détails révèlent une analogie frappante avec les obélisques des anciens Égyptiens.

Ce monument, placé sur la plate-forme qui se trouve au sommet de la montagne, consiste dans un édifice carré, composé d'énormes carreaux de basalte.

Sa forme est des plus régulières, et chacune de ses façades présente près de dix-neuf mètres d'étendue. La hauteur de ce qui en existe encore est de quatre à six mètres, selon la quantité de décombres qui entourent sa base.

Les murs du monument sont couverts de figures d'hommes et d'animaux de grandeur naturelle, que je considère non comme des hiéroglyphes, mais comme des bas-reliefs représentant quelques cérémonies religieuses. Le reste n'offre qu'une sorte d'arabesques, toutes égales entre elles, et qui ne sont que pour l'ornement, sans présenter aucun sens caché ou figuré. Ce qui me frappa le plus, c'est que les hommes sont représentés ainsi à l'orientale, ayant les jambes croisées.

On reconnaît le type des Aztèques ou des Toltèques

dans ces figures, et la parure et les ornements sont les mêmes que ceux qu'on remarque sur la pierre des sacrifices conservée au musée de Mexico.

Nous visitâmes ensuite les souterrains qui existent au milieu de la montagne, et que les Indiens disent très-profonds. Nous y avançâmes autant que l'obscurité nous le permit.

Nous quittâmes ces ruines remarquables à l'approche de la nuit, afin de chercher un gîte; car il était trop tard pour nous rendre ce soir-là à San-Gabriel, où nous avions eu le projet de nous arrêter. Notre guide de Temisco nous conduisit dans un village indien, chez un de ses amis, qui nous logea tant bien que mal dans sa petite ferme. Après une assez mauvaise nuit, nous nous remîmes en route, et nous arrivâmes de bonne heure à la hacienda de San-Gabriel, plantation de sucre appartenant au même propriétaire que celle de Temisco, et d'un produit encore plus considérable.

Nous y fîmes une halte assez courte, et nous continuâmes notre route pour le *rango* (ferme) de Michiapa, dont le propriétaire avait découvert quelques années auparavant la grotte que nous allions visiter.

Nous passâmes la nuit dans ce rango, et nous le quittâmes au point du jour pour nous rendre à la

fameuse grotte, qui n'en est éloignée que de huit kilomètres.

L'entrée de la caverne de Cacahuamilpa se trouve au milieu des montagnes; elle est spacieuse, et une pente assez rapide qui va en s'élargissant conduit en peu d'instants dans le souterrain le plus colossal que je connaisse. Rien n'égale les merveilles que présente son aspect, surtout près de l'entrée, où un reste de clarté permet d'admirer dans son ensemble cette voûte immense; tandis que plus loin, l'effet que produit la lumière des torches sur ces masses énormes n'est que partiel.

La largeur du souterrain est à son commencement d'environ quatre-vingt-dix mètres; en avançant dans ces immenses galeries elle ne diminue qu'insensiblement. Sa hauteur dans cet endroit m'a paru dépasser de beaucoup sa largeur.

Nous parcourûmes plus de dix kilomètres de la grotte sans en trouver le fond; nous avions eu la précaution de nous munir de ficelles pour en retrouver la sortie. On y voit des stalactiques énormes, de la plus grande blancheur, et affectant les formes les plus fantastiques. Le thermomètre, qui marquait 28° centigrades à l'entrée de la grotte, s'éleva dans son intérieur jusqu'à 33° à l'endroit le plus éloigné où nous

nous avançâmes. Mes compagnons attribuaient cette élévation extraordinaire de la température dans un souterrain à quelques sources thermales que nous n'avons pas aperçues.

Nous passâmes près de quatre heures dans cette grotte immense; puis nous reprîmes la route de San-Gabriel, sans retourner au rango où nous avions couché.

Notre retour à Mexico n'offrit rien de remarquable, si ce n'est qu'entre la Guarda et Ajusco, lieu célèbre par les brigandages qui s'y commettent, ainsi qu'aux environs, nous fûmes suivis pendant plusieurs kilomètres par un certain nombre de cavaliers de fort mauvaise mine, que nos domestiques nous assurèrent être des ladrones; mais notre bonne contenance les empêcha sans doute de nous attaquer, et avant d'arriver à San-Agostin de las Guevas, ils s'étaient probablement décidés à abandonner une proie trop difficile à digérer, car ils avaient complétement disparu.

Cette rencontre, comme on le pense bien, donna lieu à une foule d'histoires de brigands, parmi lesquelles je ne citerai que celle-ci, parce qu'elle offre un trait de caractère qui peint bien l'état des mœurs mexicaines. Elle nous fut racontée par l'Anglais qui nous accompagnait.

Un de ses amis et compatriotes, homme robuste, fut attaqué par un ladron près de Queretaro; mais, plus fort que le maladroit voleur, l'Anglais le désarme et, tout fier de son exploit, conduit son prisonnier devant l'alcade. Mais quelle ne fut point sa surprise lorsque, à leur entrée chez le fonctionnaire, celui-ci se lève, et tend la main à son voleur! « *Siéntesse V.*, *compadre* (asseyez-vous, compère), lui dit-il affectueusement en lui offrant un cigarrito: qu'est-ce qui me procure l'avantage de vous voir? »

Le malencontreux Anglais, tout stupéfait, avait à peine ouvert la bouche pour conter son aventure: « Comment! s'écria l'alcade indigné, comment! Monsieur, vous osez calomnier mon compère, presque mon parent, le témoin de ma femme!... *Vaya V. con Dios* (1), ou... » L'Anglais ne se le fit point répéter, et depuis il n'a plus conduit de ladrones aux juges mexicains.

Nous rentrâmes à Mexico après une absence de huit jours.

(1) *Allez avec Dieu*, formule polie usitée au Mexique pour mettre quelqu'un à la porte ou pour refuser l'aumône à un pauvre.

CHAPITRE XII

Excursion aux mines de Real del Monte. — Retour en France. — Conversations sur le bateau à vapeur. — Solution de la question mexicaine, selon l'opinion d'un Mexicain.

Le temps fixé pour la durée de mon séjour au Mexique approchait de sa fin. Je ne voulus pas quitter ce pays sans visiter quelques-unes de ces mines d'argent qui ont été longtemps regardées comme la plus précieuse richesse du pays, et qui depuis trois siècles ont versé en Europe une si grande quantité de ce métal. Je partis donc par la diligence qui conduit aux mines de Real del Monte, les plus importantes et les mieux exploitées du Mexique. Une compagnie anglaise a entrepris cette exploitation, et tout le pays des mines lui appartient.

Cette compagnie, qui fait travailler de six à huit mille hommes, est parfaitement organisée. Elle a débuté par construire des routes et des ponts magnifiques entre les diverses usines où se fait l'extraction du minerai d'argent. Jusqu'ici le revenu des mines a

été presque entièrement absorbé par les frais d'établissement; maintenant toutes les dépenses nécessaires sont faites, et la compagnie commence à retirer des bénéfices.

Je ne décrirai pas les procédés employés pour extraire l'argent du minerai qui le contient; ces procédés sont connus, et l'on peut les trouver dans tous les traités de minéralogie; seulement, ici ils se font plus en grand et avec des moyens plus perfectionnés qu'ailleurs. Mais j'avoue à ma honte que ces puits d'extraction, ces immenses galeries souterraines m'ont moins intéressé que la caverne de Cacahuamilpa que je venais de visiter. Quant aux machines et aux pompes à vapeur qu'on voulait me faire admirer, et qui fonctionnent avec une merveilleuse précision, j'ai tant vu de ces machines en Europe, qu'en Amérique elles étaient peu faites pour exciter ma curiosité. Somme toute, ce que j'ai trouvé de plus intéressant dans mon voyage aux mines, c'est, au milieu d'un pays désorganisé, le spectacle d'un établissement considérable, bien entendu, et jouissant d'une organisation régulière.

Enfin M. Rouget avait terminé ses affaires, et nous résolûmes de partir par un bâtiment à vapeur qui fait le service entre Vera-Cruz et Southampton.

Comme nous reprîmes pour gagner Vera-Crûz la même route que nous avions suivie en venant de cette ville à Mexico, et qu'aucun incident remarquable ne nous survint dans ce trajet, je ferai grâce à mes lecteurs des détails de ce voyage.

Après avoir été retenus pendant trois jours à Vera-Cruz par un violent *norte*, nous avons pu enfin nous embarquer sur le bâtiment anglais qui nous ramenait en Europe.

Une centaine de passagers se trouvaient avec nous sur le bateau à vapeur; c'était un échantillon de toutes les nations : des Français, des Allemands, des Anglais, des Espagnols et des Mexicains. Comme un grand nombre d'entre eux avaient passé plusieurs années au Mexique, je continuais pour ainsi dire à voyager dans ce pays. Chaque jour c'est une nouvelle anecdote qui achève de peindre la désorganisation universelle, l'absence de justice et de sécurité pour ceux qui l'habitent. Un négociant en joaillerie raconte qu'un jour on lui a vendu un bijou qui s'est trouvé engagé. Il a déposé le prix; mais le juge a prétendu que ce bijou valait davantage. Le joaillier a donné encore quinze piastres. Le juge a déclaré qu'elles ne pouvaient être rendues que quand le voleur serait arrêté et châtié, et il les a gardées. Ou bien, c'est l'histoire du général

Yanès, qui était en même temps l'aide de camp du président et l'agent de plusieurs bandes de voleurs, les avertissant des envois d'argent faits par le gouvernement. Ceci n'est point un conte inventé à plaisir; car Yanès a été arrêté, jugé et condamné, et il s'est empoisonné après sa condamnation.

A côté de ces faits déplorables, un Français qui depuis plus de dix ans habite le Mexique nous dit qu'il y a de très-honnêtes gens parmi les négociants mexicains. Avec ceux-ci on peut agir de confiance. Après l'échéance d'une lettre de change, on ne se presse pas d'en exiger la valeur : on donne du temps, et l'on est sûr d'être payé.

Puis on parlait du dénûment du trésor, de l'armée, qui souvent ne recevait ni solde, ni rations; enfin, des désordres de toute nature qui régnaient dans l'administration.

Toutes ces conversations se terminaient par cette question, que l'on s'adressait en forme de conclusion : Comment cela finira-t-il?

Chacun émettait son avis. Tous reconnaissaient que la république, soit fédérative, soit centrale ou unitaire, ne pouvait convenir à ce pays; et l'on finissait par en conclure, ce que j'avais déjà entendu souvent répéter à Mexico même, que le Mexique tomberait sous

peu au pouvoir des États-Unis de l'Amérique du Nord, à moins que l'Angleterre ou la France n'intervînt pour régler définitivement les affaires de ce pays.

Un de nos passagers mexicains qui écoutaient ces conversations nous dit un jour : « Je vous remercie, Messieurs, au nom de ma malheureuse patrie, de l'intérêt que vous lui portez ; mais je doute que la solution du problème qui s'agite aujourd'hui dans son sein soit aussi facile qu'elle paraît se présenter à l'esprit de plusieurs d'entre vous.

« Et d'abord, le Mexique doit repousser toute intervention étrangère : celle des Anglais, parce qu'on sait ce que signifie le protectorat de l'Angleterre ; l'Hindoustan et les îles Ioniennes peuvent au besoin l'attester ; celle des Français, parce qu'ils ne sauraient prétendre à indiquer aux autres peuples comment se doivent terminer leurs révolutions, quand eux-mêmes, depuis plus de soixante ans, ont essayé de tous les gouvernements, et que c'est leur propre révolution qui a donné le signal de toutes celles qui ont ébranlé le monde depuis cette époque. Quant aux Anglo-Américains des États-Unis, leur voisinage les rend plus dangereux pour nous que tout autre peuple; mais il y a entre le caractère mexicain et celui des *Yankees* une incompatibilité telle, que jamais il ne pourra exister

entre eux la moindre sympathie. Je ne veux pas faire mes compatriotes meilleurs qu'ils ne sont ; mais les désordres auxquels ils se livrent, les vices qu'on leur reproche, proviennent de l'entraînement, de l'aveuglement des passions, et jamais du froid calcul de l'égoïsme, comme chez nos voisins du Nord. Un de nos poëtes satiriques les a peints avec autant de justesse que de malice dans ce passage, que je vous demande la permission de vous citer. « Tous les Anglo-Améri-
« cains ont un cœur et un cerveau d'argent ; car, à
« force de n'aimer et de ne chercher autre chose
« que ce métal, ils en sont venus à se métalliser le
« cœur et le cerveau, et c'est une providence de
« Dieu qu'ils ne sachent pas qu'il en est ainsi, car
« ils s'égorgeraient les uns les autres pour tirer de
« leur poitrine ou de leur tête un dollar. » Quant à nous-mêmes, notre poëte ne nous a pas plus épargnés que les étrangers. Voici ce qu'il dit à l'occasion de nos fréquents *pronunciamientos* (révolutions) : « L'un se
« prononce, parce qu'il a enfoncé la caisse de son ré-
« giment ; un autre, pour voir s'il entraînera quelque
« parti à soutenir ses projets ; un troisième, pour tâ-
« cher de vivre aux frais d'autrui ; un quatrième,
« pour acquérir une position sociale (*adquirir rango*
« *en la sociedad*) et donner le ton ; tous, pour amé-

« liorer leur position. » Ce jugement, continua notre interlocuteur, sur les causes ordinaires des soulèvements politiques de notre pays vous paraîtra juste, à vous surtout qui l'avez habité. En effet, l'ambition personnelle fait ordinairement tous les frais de ces révolutions, d'où il résulte qu'il n'y a pas beaucoup d'animosité entre les factions qui sont aux prises. Cet état de choses ne peut manquer à la longue de lasser tous les partis, et la solution alors arrivera d'elle-même. Mais si l'étranger avait la prétention de se mêler de nos affaires, nous nous réunirions tous contre lui, et nous aurions bientôt retrouvé cette énergie qui nous a affranchis du joug de l'Espagne il y a quarante ans.

Je souhaite de tout mon cœur que notre brave Mexicain ne se fasse pas illusion. Pour moi, je ne cherchai point à la dissiper, et nous étions les meilleurs amis du monde à notre arrivée à Southampton. Nous nous séparâmes, lui pour se rendre à Londres, et M. Rouget et moi pour retourner à Paris.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages que nous avons consultés sont :

Gomara, *Cronica ;*

Sahagun, *Histoire de l'ancien Mexique ;*

Herrera; — Bernal Diaz, *Histoire de la conquête du Mexique*, etc.;

William H. Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique ;*

J.-J. Ampère, *Promenade en Amérique;*

Löwenstern, *Souvenir du Mexique;*

Univers pittoresque, *le Mexique*, par M. de la Renaudière ;

Malte-Brun, cinquième édition, publiée par M. Huot.

TABLE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

TOURS. — Impr. MAME.

